

CAMPAGNES  
DE  
L'ABBÉ POULET,  
EN ESPAGNE,  
PENDANT LES ANNÉES 1809, 1810 et 1811;  
PUBLIÉES  
PAR J.-B. PICQUENARD.

5347

---

Jamais nous ne verrions briller un jour serein ;  
Toujours par la douleur l'ame serait flétrie,  
Si l'amour ne venait consoler notre vie  
Et semer quelques fleurs sur ce triste chemin.

FLORIAN.

---

TOME SECOND.

---

A BREST,  
CHEZ MICHEL, IMPRIMEUR  
ET LIBRAIRE.

1815.

82

55023



CAMPAGNES  
DE  
L'ABBÉ POULET,  
EN ESPAGNE,  
PENDANT LES ANNÉES 1809, 1810 et 1811 ;  
PUBLIÉES  
PAR J.-B. PICQUENARD.

Jamais nous ne verrions briller un jour serein ;  
Toujours par la douleur l'ame serait flétrie,  
Si l'amour ne venait consoler notre vie  
Et semer quelques fleurs sur ce triste chemin.

FLORIAN.

TOME SECOND.

A BREST,

CHEZ MICHEL, IMPRIMEUR

ET LIBRAIRE.

1815.

CAMPAGNES  
DE  
L'ABBÉ POULET,  
EN ESPAGNE.

CHAPITRE XII.

*Première Campagne. – Route  
de Valladolid à Madrid.*

Tout était en rumeur à Valladolid quand nos deux héros y entrèrent. Cette grande et belle ville de la vieille Castille n'était gardée que par une faible garnison française, parce que l'armée qui devait la couvrir était à la poursuite de l'ennemi, qui gaguait le Ferrol à marches forcées. Les Dominicains, plus acharnés contre les français que les autres ordres religieux, avaient résolu de profiter de cette circonstance pour armer le peuple contre eux. On sut qu'ils venaient d'assassiner un officier dans leur couvent même ; qu'une nouvelle Saint-Barthelemy allait sonner contre nos compatriotes. Déjà plusieurs centaines de fanatiques poursuivaient à coups de poignards, dans les rues écartées de la ville, ceux qu'une aveugle confiance dans la loyauté espagnole avait engagés à sortir pour leurs affaires. La garnison s'était mise sous les armes : le sang humain allait ruisseler de toutes parts, quand on parvint à pénétrer de vive force chez les Dominicains. Les principaux chefs, tous inquisiteurs, furent arrêtés, mis en jugement et pendus le lendemain sur la grande place. Cet acte de vigueur et la nouvelle de la prise de Barcelone par les français modérèrent l'animosité de la partie des citadins qui s'était crue assez forte pour détruire d'un seul coup tous ceux qui se trouvaient en ville. Cependant, outre les cadavres trouvés dans les rues le lendemain, on s'aperçut de la disparition d'une foule d'individus appartenant à l'armée française. L'inquiétude gagnait tous les cœurs ; on se disposait à faire des visites domiciliaires, quand on vit arriver sur la place tous ces français, conduits par des bénédictins qui leur avaient sauvé la vie, en leur ouvrant leur asile au moment où ils étaient poursuivis par de lâches assassins. Ils les avaient cachés avec le plus grand soin et leur avaient prodigué les secours et les consolations qui étaient en leur pouvoir.

Dans leur reconnaissance, les français reconduisirent ces moines en triomphe jusques à leur couvent qu'ils mirent sous leur protection spéciale, et prirent des mesures pour que les Bénédictins fussent honorés et respectés partout où on les rencontrerait.

Il y avait eu quelque désordre et un peu de pillage dans certaines maisons de la ville, mais tout enfin était rentré dans l'ordre, grâce aux soins du gouverneur français et à la sagesse de quelques magistrats espagnols. —

Considère, disait Jules à son élève, combien la mauvaise foi d'un

gouvernement inspire de haine aux hommes les plus simples, et de courage aux plus timides. Nous sommes entrés sur ce territoire sous le manteau de l'amitié et notre conduite a été tout à la fois celle du Renard et du Tigre. Par nos odieux procédés, nous avons retrempé l'ame de cette nation abâtardie depuis près de deux siècles. Il n'y a pas un pauvre artisan, pas un seul mercenaire, pas même, un mendiant qui n'ait ressenti l'injure faite à son pays et qui ne soit prêt à verser son sang pour la venger. – Tu as-raison, répondait Charles, la rage d'une partie des habitans de Valladolid contre les français est un échantillon de l'horreur que nous inspirons aux espagnols ; mais enfin nous sommes entraînés, par notre destinée, dans ce malheureux, pays, nous y laisserons-nous égorger comme des moutons ? Non, de par tous les diables, je me défendrai tant que j'aurai la force de porter mes armes, et si je dois être victime, je veux vendre ma vie chèrement. – Je ne puis que t'approuver, Charles, et je veux seulement t'engager à quitter le service à la première occasion favorable qui se présentera pour t'en retirer honorablement ; car la manière dont nous sommes vus dans ce pays ne nous y promet pas une existence agréable.

Jules, qui ne s'était déjà que trop convaincu des inclinations guerrières de notre jeune capitaine, saisisait toutes les occasions d'arrêter cette fougue impétueuse et de modérer, dès son principe, cet enthousiasme militaire qui, dans ses idées, n'était qu'un brigandage organisé, décoré du beau nom d'héroïsme.

Des courriers arrivèrent ; ils annoncèrent que l'armée anglaise avait été poursuivie l'épée dans les reins jusqu'à la Corogne, et qu'ils n'avaient en que le tems de s'embarquer en hâte, après une retraite de cent cinquante lieues, dans laquelle ils avaient perdu le tiers de leur armée, plus de trois mille chevaux, une grande partie de leurs bagages, et une portion de leur trésor évaluée trois millions.

A cette nouvelle, la terreur se répandit bientôt dans Valladolid. On craignit que l'armée française, à son retour, instruite des tentatives des habitans, ne les passât au fil de l'épée. Heureusement des mesures furent prises à l'avance pour maintenir la discipline. On ne laissa rentrer en ville que les troupes de la subordination desquelles on était sûr, et l'on évita de perdre par ce moyen une des plus riches et des plus grandes villes de

l'Espagne, ressource précieuse pour notre armée, puisqu'elle se trouvait sur le passage des troupes qui se rendaient sur les principaux points de la péninsule.

On vit bientôt entrer les caissons qui contenaient l'or et l'argent tombés en notre pouvoir. Les soldats avaient fait un butin immense et s'empressaient de le convertir en espèces pour se livrer, plus commodément au plaisir. Plusieurs avaient des ceintures remplies de guinées et de doublons d'Espagne. Les moins favorisés étaient encore chargés de piastres et d'autres monnaies blanches. Les cafés, les auberges, les bals ne désemplissaient pas, et l'on voyait au milieu d'une ville consternée une portion de la population se livrer aux profusions les plus extravagantes, tandis que l'autre, en proie à de pressans besoins, n'osait sortir de ses maisons pour les satisfaire.

Ici se termina le commandement de Charles ; il fut déferé à un chef d'escadron de grosse cavalerie, qui se rendait à Madrid avec une soixantaine d'hommes. Charles se mit à la tête de ses hussards et se tint prêt à partir le lendemain avec cette petite troupe.

Plus ils avancèrent vers la capitale et plus les images de la dévastation semblaient se multiplier. Presque tous les bourgs et villages par où ils passèrent avaient été la proie des flammes et du pillage. Quelques malheureux vieillards étaient restés dans ces ruines abandonnées et semblaient ne pas même ressentir l'horreur de leur situation, tant l'excès de leur douleur avait comprimé leurs facultés. Ils ne demandaient rien, ne se plaignaient jamais, et semblaient être devenus complètement insensibles. Courbés par l'âge, et appuyés sur un bâton, ils se promenaient lentement de maison en maison, s'arrêtaient tout à coup sur le seuil de la porte, comme étonnés de ne voir venir personne au devant d'eux. Ils examinaient avec attention les tristes débris de ces chaumières abandonnées, qui avaient été les témoins des jeux de leur enfance et des plaisirs de leur jeunesse. Ils semblaient y chercher encore les amis de l'âge mur et les vieux compagnons de leurs travaux ; mais un affligeant silence venait leur confirmer l'état de délaissement absolu auquel ils se voyaient condamnés. Ils avaient l'air d'invoquer la mort, et souvent même de la braver en injuriant les soldats français et provoquant leur fureur pour en obtenir d'un

seul coup la fin de tous leurs maux. Charles voulut en secourir un qui lui parut plus malheureux que les autres, par l'offre de quelques pièces d'argent ; mais il répondit avec une fierté castillane : *je ne suis pas un mendiant*, et tourna le dos au capitaine.

Enfin nos voyageurs arrivèrent à Ségovie, ville de moyenne grandeur, riche et florissante par ses manufactures de drap, le commerce de ses laines et sa fabrique de monnaie de cuivre. Ils allèrent admirer cette magnifique ruine d'un aquéduc antique dont les espagnols eux-mêmes ne savent s'ils doivent attribuer la construction aux romains ou aux maures. Ce chef-d'œuvre d'architecture, qui réunit l'élégance et la hardiesse à la solidité, qui semble devoir survivre encore à des milliers de générations, a souvent décidé des antiquaires étrangers à faire exprès le voyage d'Espagne pour venir l'admirer ; situé entre deux montagnes, dont il réunit les eaux, il sépare la ville du faubourg et forme de ce côté une perspective admirable. La ville, qui n'avait encore souffert d'autres charges que le passage des troupes et qui avait eu le bonheur d'être préservée du sort commun à la plupart de celles par où avait passé l'armée, offrait des traces d'abondance et de luxe. Nos voyageurs y virent un marché superbe et parfaitement approvisionné, coup d'œil d'autant plus agréable qu'ils avaient eu beaucoup de peine à se procurer à prix. d'argent, sur leur route, les objets de première nécessité ; que quelquefois ils en avaient éprouvé la pénible privation, faute d'avoir recueilli des renseignements sur les lieux qu'ils devaient parcourir.

Une auberge tenue à la française les dédommagea de quelques journées d'abstinence, auxquelles il avait fallu se soumettre, et les disposa favorablement pour le nouveau pays qu'ils allaient habiter, et qui n'en était plus séparé que par une quinzaine de lieues.

Ce fut dans cette ville qu'ils apprirent que par suite de la retraite des anglais, la ville de Lugo avait été entièrement pillée et saccagée pour avoir voulu imiter la trahison de Valladolid. Celle de Zamora avait été passée par les armes pour la même cause, et six chefs d'émeute avaient été mis à mort. C'est ainsi que sur tous les points de ce vaste royaume se manifestait cette invincible horreur qu'inspirait le nom français aux espagnols ; et les terribles exemples que l'on faisait des conjurations et des conjurés, loin d'inspirer cette terreur salutaire qui devait nous garantir de nouvelles

tentatives, ne semblait qu'accroître l'audace de ce peuple exaspéré qui, partout divisé d'opinions pour son système politique, était toujours réuni quand il s'agissait de chasser ou d'exterminer les français.

Ils partirent de bon matin de Ségovie et arrivèrent de bonne heure au pied du Guadarama, haute montagne, presque toujours couverte de neige, qui sépare la vieille Castille de la nouvelle. Ils admirèrent la beauté et la commodité de la route qui la traverse et qui permet aux voitures les plus lourdes de la passer sans danger. Arrivés à son sommet, ils virent le monument placé sur la pointe la plus élevée, pour conserver le souvenir de l'époque de l'ouverture de cette voie magnifique. C'est un lion colossal de granit, placé sur un piédestal, dont les faces contiennent des inscriptions relatives à son objet.

Le soleil était resplendissant de tous ses feux ; ils jouirent d'un spectacle ravissant par la grandeur et la variété du tableau qui s'offrit à leur vue. On leur fit apercevoir aussi, dans un lointain immense et à l'aide d'une longue-vue, un point blanc au milieu d'un point grisâtre plus étendu : c'était le superbe palais des rois d'Espagne, situé dans la partie la plus élevée de la ville de Madrid, laquelle, étant elle-même bâtie sur le penchant d'une montagne, s'offrait en perspective à cette distance considérable.

A cette vue, Charles éprouva un tressaillement involontaire. Soit qu'après une route de plus de quatre cents lieues, dont la moitié faite à travers les plus grands dangers, il sentît un plaisir inconnu à voir enfin le lieu de sa destination, soit qu'un pressentiment secret l'avertît que les vastes contrées qui s'offraient sous ses yeux allaient devenir le théâtre de ses exploits et de sa gloire, peut-être aussi de ses revers et de chagrins profonds, il ne put trop définir le sentiment de malaise et de plaisir dont il se sentait agité tout à la fois. Cependant il était bien certain que l'inquiétude était plus forte encore que l'espérance. Pour Jules, plus il s'enfonçait dans le cœur de l'Espagne et plus il était pénétré de la difficulté, pour ne pas dire de l'impossibilité d'en sortir. En effet, l'espace qui séparait une ville d'une autre ville semblait placer une barrière presque insurmontable par les dangers de la route, les combats perpétuels qu'il fallait soutenir pour parcourir seulement un espace de quelques lieues.

Ils descendirent le Guadarama et furent frappés de la différence subite de température qu'ils éprouvèrent. La nature, de ce côté de la montagne, leur parut disposée à se revêtir bientôt de tous les charmes du plus doux printemps, tandis que, de l'autre côté, elle était encore entièrement ensevelie dans l'engourdissement d'un âpre hiver. Cette sensation subite, inattendue, leur fut très-agréable. Ils respiraient déjà un air embaumé par les principes d'une végétation qui se compose en ce pays d'une foule de plantes aromatiques. Ils se livraient aux douces illusions de l'espérance, de cette divinité trompeuse, qu'on ne peut s'empêcher de chérir parce qu'elle remplace, dans les horreurs de l'adversité, l'ami le plus tendre que puissent nous accorder la nature et le hasard ; qu'elle paraît tendre une main secourable à l'infortuné qui se noie ; qu'elle berce encore des plus brillantes chimères le mortel élevé au faîte des grandeurs et qui n'a plus qu'à déchoir.

Certes s'il était permis à Charles et à Jules de se livrer à ces flatteuses promesses, c'était bien au moment où ils voyaient se terminer enfin ce voyage pénible qui les avait fait débiter, d'une manière si dangereuse dans la carrière des hasards. Il leur était agréable de penser qu'ils allaient se reposer au moins quelque temps, dans cette capitale renommée par la beauté de ses établissements, la salubrité de son air et la douceur de son climat. Ils se livraient à ces douces réflexions, lorsqu'ils aperçurent un moine hyéronimite, monté sur un beau cheval et qui se disposait à franchir le Guadarama. – Messieurs, leur dit-il en très-bon français, et en se hâtant de les aborder, c'est le ciel qui permet sans doute que je vous rencontre pour vous donner un bon avis ; et en achevant ces paroles, il se rapprocha du chef d'escadron qui commandait la colonne et lui dit qu'il allait faire rafraîchir son cheval dans une petite auberge qui se trouvait sur la route, à quelques pas de là ; que, s'il voulait l'accompagner jusqu'à cette maison, il ne regretterait pas de s'y être arrêté quelques instans. L'officier, qui voyageait depuis quatre heures, et dont l'intention était de faire halte à cette auberge pour laisser reposer, sa troupe, accepta la proposition du moine avec plaisir. Il fit placer des vedettes à des distances raisonnables, pour donner à ses soldats le temps de brider en cas d'alerte, et il entra avec Charles, Jules et trois autres officiers dans la maison, pour y déjeuner et donner audience au père, qui commença en ces termes :

« Vous ne serez pas surpris, Messieurs, de m'entendre parler votre langue, quand vous saurez que je suis français et de naissance et de cœur. Fils du chevalier de... à l'âge de quinzeans, je suivis mon père dans son émigration. Placé à Madrid auprès d'un moine de St.-Jérôme, réputé par ses moeurs et son érudition, je fis mes études au couvent des hyéronimites où, conservant le goût des auteurs français, je mis à contribution la bibliothèque des moines pour satisfaire ma passion. La tournure des affaires en France ne laissant plus aux émigrés l'espérance de recouvrer leurs biens, et me trouvant sans fortune, je fus trop heureux, par la protection du supérieur qui m'aimait, d'être admis au noviciat. Mon père se dépouilla en quelque sorte du peu qu'il possédait pour m'assurer la pension nécessaire pour entrer dans cet ordre, un des plus riches et des plus considérés de l'Espagne. Je devins, après mon tems d'épreuves, l'un des membres de cette communauté. Tant que j'ai pu manifester, sans danger, mon amour pour mon ancien pays, que j'ai toujours regretté quoique j'en sois sorti fort jeune, je l'ai fait comme un adoucissement à mes chagrins ; mais depuis que la France a porté le feu de la guerre jusqu'au-sein de l'Espagne, je me suis vu contraint de modérer mon enthousiasme pour mon ancienne patrie, parce que mes confrères m'en eussent fait un crime irrémissible. Déjà même, ils me fuient et semblent me reprocher d'être né sur une terre étrangère : mais je me venge de leurs injustes procédés en rendant à mes anciens compatriotes tous les services qui sont en mon pouvoir. Hélas ! pourquoi faut-il qu'ils soient si bornés ! celui que je veux vous rendre, Messieurs, c'est de vous empêcher de tomber dans une embuscade dressée depuis deuxjours pour s'emparer d'un trésor de trois millions qui doit passer demain, escorté par cinq cents hommes d'infanterie et soixante hommes de cavalerie. Ce trésor est adressé au frère de votre Empereur pour le paiement de la solde de l'armée française. L'embuscade est à quatre lieues ; elle se compose de la bande de l'Empecinado, nom de leur chef. Sa force est de deux mille cinq cents hommes d'infanterie, de cinq cents chevaux et de deux pièces de canon de quatre livres de balle. Le chemin a été tranché à de certaines distances, tant de ce côté que de celui de Madrid, et recouvert de madriers chargés de terre qu'ils retireront au moment de l'arrivée des voitures, lesquelles se trouveront prises par cette manœuvre entre deux larges fossés, tandis que

l'on combattra l'escorte. Vous tomberiez indubitablement victimes de ce piège : car je sais que leur intention est de ne laisser passer aucun français sur la route, avant l'exécution de ce projet. On ne se doute de rien à Madrid : on croit l'Empecinado dans les environs de Tolède, à quinze lieues de l'autre côté de la ville. C'est un coup de main tenté par ce chef audacieux, qui est servi et secondé par tous les habitans des campagnes avec un zèle fanatique. Je vous conseille donc, Messieurs, de vous jeter à trois ou quatre lieues sur la gauche de la grande route et de gagner Madrid par tous les sentiers détournés que vous rencontrerez ; vous ne devez pas craindre de vous égarer, puisque vous voyez presque toujours la ville devant vous et que vous n'avez que cette direction à suivre. Pour moi je vais à Ségovie pour les affaires de mon couvent, et j'espère faire prévenir le gouverneur français des dangers que vont courir le trésor et son escorte. Adieu, Messieurs, profitez de mes avis, si vous êtes sages. Je compte être de retour à Madrid sous cinq jours, et je me nomme Don Francisco. Je vous prie, si vous veniez à me rencontrer dans cette ville de ne jamais m'adresser la parole en public, car je ne tarderais pas à devenir un objet de suspicion pour le peuple. En achevant ces mots, il appela l'hôtesse pour, lui payer sa dépense ; mais la bonne femme, se jetant à ses genoux, lui dit ces seules paroles : *Vuestrabendicion, padre ! votre bénédiction, mon père !* Don Francisco la lui donna avec gravité et avec le ton convenable à la cérémonie ; le moine remonta sur son cheval que les valets de l'hôtesse venaient d'amener. A peine fut-il eu selle qu'allongeant les deux premiers doigts de la main et croisant le pouce sur les deux autres, il fit un signe de croix au-dessus de leur tête nue, car ils s'étaient agenouillés pour recevoir cette seconde bénédiction qui était le pour-boire des domestiques. Charles ne put s'empêcher de sourire à cette manière commode de voyager sans dépenser un sou.

A peine l'hyéronimite fut-il parti que le chef d'escadron tint conseil avec les officiers qui l'environnaient pour délibérer sur ce qu'on allait faire. Ce moine est-il vraiment français comme il l'annonce le service prétendu qu'il veut nous rendre n'est-il pas un piège qui nous est tendu pour nous jeter dans la bande du sarouche Empecinado, qui désole les environs de Madrid ?

A la première question, tout le monde fut d'avis qu'il était impossible que le moine ne fût pas français, à la franchise de sa prononciation ; et dès qu'on se fut arrêté à cette première donnée, on ne tarda pas à conclure que l'avis n'était pas à dédaigner ; que des patrouilles de l'Empecinado pouvant s'avancer jusqu'au pied du Guadarama, il était instant de se porter de suite sur la gauche du chemin de Madrid pour échapper à sa connaissance. En conséquence, le commandant fit sonner à *cheval*, et l'on se mit en route, en retournant sur ses pas pour aller gagner un chemin qui conduisait à Guadalaxara. Arrivé dans cette ville, cet officier fit habiller un de ses soldats en paysan de la Castille pour porter, pendant la nuit, une lettre au gouverneur de Ségovie, afin de le prévenir des dangers que courait le trésor. Ils se mirent en route pour gagner la ville d'Alcala de Hénarès, patrie de Michel Cervantes, et renfermant une université moins célèbre que celle de Salamanque. Ils y trouvèrent une petite garnison moitié française et moitié espagnole, et, se rejetant bientôt vers les sources du Tage, ils contournèrent en quelque sorte la position de l'Empecinado ; mais leurs chevaux, abîmés de fatigue et de faim, les contraignirent à passer la nuit dans un village isolé où ils trouvèrent des fourrages et des vivres. A peine l'alcade leur eut-il fait fournir tout ce dont ils avaient besoin qu'il expédia secrètement un émissaire à l'Empecinado pour le prévenir de l'arrivée et de la force de cette troupe. Ce chef, qui n'était qu'à deux lieues de son ennemi, se hâta de faire monter à cheval deux cents des siens pour cerner les français pendant la nuit et les détruire à l'aide des habitants des villages environnans.

Charles cut l'heureuse précaution, conformément aux instructions de son père, de ne pas souffrir qu'on dessellât les chevaux, il se contenta de les faire rafraîchir, et bivouaqua avec ses dix hommes au milieu d'un champ, derrière le village où se trouvait le gros de la troupe.

L'alcade avait fait distribuer aux soldats un vin d'autant plus dangereux, qu'il était mélangé d'eau-de-vie. Son intention était de les mettre, à l'aide de cette boisson, hors d'état de se défendre ; mais Charles, ayant reconnu le piège, ordonna à sa troupe de n'en boire qu'avec modération. Il fut obéi avec exactitude, parce que ses hussards, qui l'aimaient déjà, craignaient de lui déplaire. Heureusement pour lui et pour les siens il eut cette prudence, car à onze heures du soir les vedettes ayant tiré leurs carabines sur des

troupes étrangères qui n'avaient pas répondu au premier *qui vive*, l'alarme devint bientôt générale, et les coups de fusil et les cris des assaillans annoncèrent une surprise. Charles, Jules et la troupe sautèrent de suite à cheval et examinèrent dans l'obscurité l'éloignement où pouvait se trouver l'ennemi ; ce dont ils jugèrent par le feu des armes. Ils allaient se porter au fort du danger, quand le commandant, passant rapidement près de lui : – fuyons, lui dit-il, nous sommes trahis ; l'ennemi est trop nombreux pour lui faire tête, et la nuit ne me permet que de songer à ma sûreté. Ils s'échappèrent alors par un chemin opposé à celui de l'attaque, et, s'éloignant promptement de ce village inhospitalier, ils s'enfoncèrent dans la campagne, sans savoir quelle route positive ils faisaient ; mais à la première halte, vers les deux heures du matin, le chef d'escadron s'aperçut avec chagrin qu'il lui manquait douze hommes, que l'ivresse avait sans doute empêchés de rejoindre, et qui avaient dû tomber victimes de leur intempérance. Ils continuèrent leur route au pas de leurs chevaux avec toutes les précautions qu'exigeait leur situation aventureuse, et apprirent à la pointe du jour qu'ils étaient à environ cinq lieues de Madrid, mais dans des chemins de traverse aussi difficiles que dangereux. Le commandant prit un paysan, qu'il fit monter à cheval, pour le conduire, en lui promettant de le dédommager de la perte de son tems, s'il se comportait avec probité ; mais en même tems il le menaça de la mort, s'il les trahissait.

Enfin, après une nuit des plus critiques, ils aperçurent, à dix heures du matin, les portes de la capitale. Le paysan fut payé et renvoyé, et les troupes, s'étant mises en ordre, firent leur entrée et se rendirent de suite chez le gouverneur de la ville, pour lui faire part de leur arrivée et lui rendre compte des événemens du voyage.

# CHAPITRE XIII.

## PREMIÈRE CAMPAGNE.

*Arrivée de Charles et de Jules à Madrid. – Réception de Charles à son régiment.*

Ici un nouveau champ d'avent va s'ouvrir pour notre capitaine et son digne précepteur. C'est à Madrid, c'est dans cette ville, si intéressante sous tant de rapports, qu'ils vont faire ensemble un cours d'expériences morales dont les leçons pourront un jour leur être profitables. Mais il est nécessaire de faire connaître d'abord la position des français dans cette capitale de l'Espagne, les principaux personnages avec lesquels nos jeunes gens vont se trouver en relation, et d'interrompre pour quelques instans le fil de leur histoire.

Le nouveau roi, que l'on voulait faire agréer aux espagnols par la puissance des baïonnettes plus encore que par une touchante persuasion, venait de recevoir un litre honorable en apparence, mais qui indiquait déjà l'état d'asservissement dans lequel voulait le tenir le chef du gouvernement

français, qui l'avait nommé son *Lieutenant*. Au lieu de lui laisser les prérogatives du rang qu'on lui faisait usurper, en lui donnant le commandement suprême de l'armée française, son maître, dont l'astucieuse politique voulait se réserver des droits immenses sur ce nouveau royaume, ne lui laissa que le commandement de la capitale ; de deux corps d'infanterie et de trois divisions de cavalerie, de l'une desquelles le régiment de Charles faisait partie. Toutes les autres provinces soumises aux français étaient gouvernées par des officiers supérieurs, de cette nation, entièrement indépendans de celui qui prenait orgueilleusement, dans tous ses actes et sur sa monnaie, le titre pompeux de *Roi des Espagnes et des Indes*. C'était une chose vraiment digne de pitié que ce roi des Espagnes et des Indes dont l'autorité s'étendait à peine à quinze lieues de rayon et qui ne pouvait sortir des murs de sa capitale sans courir la chance d'être assassiné comme le dernier des français. Il sentit si bien, lui-même, la nullité du rôle que lui faisait jouer un frère impérieux, à qui il n'osait désobéir, qu'il prit le parti de se livrer à ses goûts naturels, pour se dédommager de la contrainte et du joug ridicule qui lui étaient imposés. Né avec les penchans les plus prononcés pour le moderne épicurisme, il s'y livra sans réserve, et sa nouvelle cour devint le théâtre de scènes tour-à-tour bachiques, galantes, quelquefois tragiques, et toujours scandaleuses. La chère la plus délicate, au milieu de la misère publique, distinguait la table de ce souverain, qui n'était jamais plus roi que dans ces courts momens dont il se plaisait à prolonger la durée. Méot (<sup>1</sup>), le fameux Méot, était son maître d'hôtel. Les misérables revenus de sa couronne ne lui permirent jamais de former un de ces établissemens érotiques dont on avait eu déjà quelques exemples ; mais les villes où il avait quelque autorité furent mises à contribution pour lui fournir un contingent des plus jolies grisettes pour le service nocturne de son palais. Les couplets malins des espagnols, et les satiriques sobriquets qu'ils lui donnaient chaque jour, sur des penchans aussi vulgaires, le réveillèrent en quelque sorte de sa léthargie. Il se hâta, pour se rétablir dans l'opinion des censeurs, de prendre une maîtresse en titre dans une classe plus élevée. L'aimable comtesse de M....., biscayenne charmante, réunissant l'esprit et la beauté aux grâces de son sexe, ayant beaucoup voyagé et possédant des connaissances peu communes aux

espagnoles, parvint enfin à fixer le volage ; mais, par une réaction assez ordinaire dans ces sortes de liaisons, elle parut se dégoûter la première de son royal amant, et ne craignit pas de lui associer de tems à autre quelques aimables français qui se trouvaient attachés soit à la garde du souverain, soit à l'armée française. Il en survint des scènes de bouderie, de reproches, de querelles, de jalousie et de raccommodement, qui maintinrent dans une certaine activité le cœur flétri d'un monarque trop souvent rassasié de jouissances, auxquelles sa chétive humanité ne pouvait pas toujours suffire. N'étant à peu près roi que de nom, puisque son frère lui avait ravi ses plus nobles privilèges, il voulut régner au moins dans sa capitale par le plaisir. Si cet empire n'est pas toujours le plus noble aux yeux du philosophe, il est au moins le plus agréable à ceux de la multitude. S'il annonce un caractère faible, il semble indiquer aussi des inclinations douces chez celui qui tient le sceptre, et c'est peut-être une vertu politique, chez un souverain qui débute, que d'attirer vers lui les cœurs par l'attrait dont se sert la nature elle-même dans l'immense pouvoir qu'elle exerce sur tout ce qui respire. Il multiplia les spectacles : une troupe de Bouffes, italiens était encouragée aux frais de sa cassette. Le théâtre *du Prince* et celui de *Lacroix* recevaient également des gratifications. Il rétablit la course des taureaux, ordonna des fêtes, autorisa des réunions brillantes et des bals masqués, auxquels il assistait sous divers déguisemens ; mais tous ses efforts, pour fondre ensemble les mœurs espagnoles et françaises, et pour rattacher les cœurs à sa cause par une sorte de délire perpétuel, étaient infructueux. Les castillans se rappelaient les mitraillades qui avaient eu lieu quelques mois auparavant pour préparer le trône de ce nouveau monarque. Ils avaient élevé un mausolée secret aux mânes de leurs concitoyens, impitoyablement massacrés sur le Prado, la plus belle de leurs promenades et la plus fréquentée. Ils avaient juré de s'en venger tôt ou tard, et ne paraissaient toujours que trop disposés à accomplir leur serment. D'un autre côté, l'état de blocus presque continuel dans lequel les Guerillas tenaient la capitale, la difficulté de faire entrer de grands approvisionnemens, la pénurie du trésor, le défaut de commerce, les nouveaux impôts, le manque de confiance dans les promesses du souverain, la haine naturelle que porte l'espagnol à tout étranger, le feu de la discorde soufflé et entretenu sur tous les points par les

moines réunis qui présageaient leur prochaine dissolution ; toutes ces causes formaient un contraste trop frappant avec la vie voluptueuse du souverain et du petit nombre de courtisans espagnols et napolitains admis à ses plaisirs. Au milieu des fêtes, et malgré l'activité de la police civile des magistrats espagnols et de celle du gouverneur français, il tombait toujours quelques-uns des nôtres, sous les poignards des assassins ; et les cadavres des victimes, que l'on trouvait au milieu des rues chaque matin, annonçaient la funeste et secrète disposition des cœurs. Telle était la situation de cette ville superbe, naguères encore riche et florissante, et qui avait perdu depuis les événemens de la guerre près de la moitié de sa population, réduite à quatre-vingt mille ames.

Les troupes qui se trouvaient sous les ordres du roi étaient commandées par des officiers-généraux, supérieurs français et occupaient les provinces de la Manche et de l'Estramadure, Une garnison d'environ dix mille hommes, y compris la garde royale, qui était magnifique, mais peu nombreuse, maintenaient la ville de Madrid dans une sorte d'obéissance.

Charles se disposait à se rendre chez son colonel pour s'en faire reconnaître et lui remettre les paquets du Gouvernement dont il était porteur. Mais avant de reprendre la suite de son histoire, il est nécessaire de faire connaître ce nouveau personnage.

M. Marsais, âgé de quarante ans, était au service depuis l'âge de vingt. Né de parens obscurs, son éducation avait été fort négligée. Il ne devait son avancement qu'à son extrême bravoure. Grand et vigoureux, il avait eu dans sa jeunesse une assez belle figure, dont quelques coups de sabre avaient notablement dérangé l'harmonie, en lui donnant un air un peu farouche. Fier de son grade, habitué à commander, il portait dans le regard et dans la parole cette assurance, ce ton rude et élevé qui peuvent être une qualité nécessaire à l'homme de guerre, mais qui dans la société paraissent le comble de la grossièreté et de l'impertinence. Hors l'état militaire, il méprisait tous les autres. Il ne concevait pas pourquoi on avait des fonctionnaires civils qui n'étaient pas au moins revêtus du grade de capitaine, qu'ils auraient dû gagner à la pointe de leur épée. Il ne comprenait rien à l'organisation du gouvernement, dont les rouages lui paraissaient non-seulement trop compliqués, mais entièrement inutiles. Il

disait que la nation ne devait former qu'un grand régiment, dont l'Empereur était le colonel. Parlait-il politique, il déraisonnait aussitôt d'une manière si complète qu'il devenait impossible de l'écouter sans rire. Il détestait les savans et les artistes, dont les connaissances n'avaient aucun rapport avec la guerre. – A quoi tous ces gens-là sont-ils bons, demandait-il ? Il ne parlait de l'ordre social qu'avec mépris, et n'aurait voulu que des esclaves et des guerriers. A travers ses ridicules, et malgré son ignorance, il n'avait pas négligé ses intérêts personnels. Il avait souvent fait la guerre pour son compte dans les intervalles où les changemens de gouvernement jetaient toujours un peu d'anarchie dans les armées. Il savait fort bien, à la tête de sa troupe, prélever sur le pays ennemi des contributions à la hussarde ; n'aimant ni les registres, ni les écritures, il terminait toutes ses comptabilités de la main à la main. Son sabre lui servait à trancher toutes les difficultés, quand il s'en rencontrait. Il n'y avait pas moyen d'obtenir de lui d'autres réponses. C'était la raison suffisante qu'il opposait à ses amis comme à ses ennemis. Enfin il avait si bien travaillé à ses *petites affaires* qu'il s'était fait, en biens fonds, une fortune indépendante d'environ trente mille livres de rente, sans compter les émolumens de son grade. Il ne se faisait aucun honneur de son revenu, et le démon de la cupidité semblait s'être tellement emparé de son ame qu'il ne négligeait aucune occasion de l'accroître. Comme il avait été simple soldat, qu'il avait passé par tous les grades, il connaissait tous les abus qui s'introduisent souvent dans les corps à l'égard du maniement de la solde et de la délivrance des effets d'habillement et d'équipement ; il était presque impossible de le tromper, Prenant toujours les intérêts du soldat, il ne souffrait jamais qu'on lui fît la moindre infidélité. Quoiqu'il aimât beaucoup l'argent, on n'eut jamais à lui reprocher d'avoir augmenté ses revenus aux dépens des masses de son régiment, et il méprisait hautement ceux de ses camarades qui visaient à la fortune par ce moyen infâme. Il disait qu'un colonel de hussards, qui savait faire son métier, avait assez d'occasions d'amasser des richesses, sans recourir à ce tripotage déshonorant ; que pour lui, s'il avait été ambitieux, il eût amassé déjà cent mille livres de rente ; mais qu'étant célibataire, il avait assez le tems d'y parvenir. Dans une affaire générale et à la tête de son régiment, c'était l'officier qui exécutait les ordres qui lui étaient transmis

avec le plus de zèle et de précision. Il joignait à un coup-d'œil sûr, une connaissance parfaite de la manœuvre et une rare intrépidité, tempérée par du sang-froid et du jugement sur le champ de bataille. Quoiqu'habitué aux succès, quelquefois il en était vain. Son régiment était toujours le mieux monté et le mieux équipé de sa division, parce qu'il ne recevait pas, des fournisseurs, de ces préseus corrupteurs pour faire agréer des rosses ou des équipages mal confectionnés. Mais s'il remplissait bien sa place à la tête de sa troupe, dans un jour de bataille, il fallait que tous ses soldats fissent également leur devoir. Apercevait-il un lâche ou un traîneur dans une affaire sérieuse, il le sabrait à la figure pour lui faire, disait-il, monter l'honneur à la tête. Il disait que tous les hommes étaient braves, mais que le courage trouvait quelquefois des obstacles à se manifester ; que chez les uns il n'allait pas plus haut que les bottes ; que chez d'autres il ne passait pas le ceinturon ; qu'il avait eu long-tems le sien dans l'estomac ; qu'il lui était, à force de travail, remonté dans la fête, et qu'enfin il avait trouvé sa vraie place en redescendant vers son cœur. Il voulait faire allusion, à sa manière, à ceux des militaires qui se livraient trop aux plaisirs de la danse, à ceux de la volupté, de la débauche de table ou à la crânerie. Un soldat n'était parfait à ses yeux que quand le courage avait enfin retrouvé, comme chez lui, sa véritable place dans le cœur. Il était dur dans le service et sévère dans ses punitions ; mais il accordait facilement des permissions de vingt-quatre ou trente-six heures à ceux de ses soldats qui avaient de quoi se divertir. Tous les excès auxquels pouvait se livrer un militaire, dans un état d'ivresse, n'étaient à ses yeux que des babioles dont il fallait s'amuser ; mais si ces excès exigeaient d'indispensables réparations, il le traduisait lui-même à la commission militaire, et le plaisantait grossièrement de s'être mis dans le cas de se faire fusiller. Il jurait et fumait sans cesse ; c'était en quelque sorte son passe-tems. Quand il ne faisait plus partie d'un corps d'armée réuni en masse, et qu'il était employé dans des opérations particulières, où il commandait, alors il donnait presque carte blanche à ses soldats ; et pourvu que les excès ne fussent pas extrêmes et qu'il n'y eût qu'un peu de pillage, et ce qu'il appelait des viols raisonnables, il était le premier à rire des exploits de sa troupe. – Bambochons, disait-il à ses soldats, dans son style de hussard, bambochons, mes amis ; mais honnêtement ; qu'on ne tombe

pas toujours dans les mêmes maisons, ni sur les mêmes femmes ; que l'on boive et mange, que l'on se divertisse ; mais qu'on ne ruine personne à *fond*, ou malheur à ceux qui auront fait de *mauvaises farces*, s'il y a des plaintes.

Telle était sa morale ; et il disait encore être dirigé par de meilleurs principes que d'autres colonels qu'il avait connus et dont il citait les noms. Je tiens, répétait-il sans cesse, à ce que l'on ait de l'ordre et qu'on observe de la discipline, et c'était de la meilleure foi du monde qu'il se croyait supérieur à plusieurs de ses camarades. Ceux qui avaient suivi les armées depuis long-tems disaient qu'en effet ce n'était pas un des plus mauvais chefs et l'un des moins raisonnables que l'on pût rencontrer. Comme le ton de la société, et surtout de la bonne, ne pouvait lui convenir, il ne la fréquentait jamais ; et c'était une pénible corvée pour lui quand il fallait assister à des repas d'apparat, Toujours avec son régiment, il parcourait continuellement les écuries, sa pipe à la bouche, assistait aux pansements, faisait manœuvrer tous les jours, et après avoir fait trois repas solides dans sa journée, il la terminait par une partie d'échecs, seul jeu qu'il aimât et qu'il jouât avec passion. Du reste fin et observateur pour les hommes et pour les choses qui concernaient son service, il parlait peu, mais jugeait sainement et les actions et les paroles, et se montrait conséquent sous des formes grossières. Jamais soldat n'avait pu le tromper : il devinait la vérité ou la fausseté d'un rapport à l'accent, au geste et au maintien de celui qui parlait. La moindre inexactitude le révoltait plus que la vue d'une mauvaise action ; alors il n'y avait plus de grâce à espérer. Il lui était, suivant son expression, passé tant d'hommes par les mains depuis qu'il était au service, qu'il n'y avait ni ruses ni rubriques qu'il ne connût, et point de pièges qu'il ne sût éviter. C'était à cette merveilleuse sagacité qu'il était redevable du sobriquet de *Dure-à-cuire*, que ses hussards lui avaient donné entre eux. Craint et respecté de ses soldats, il leur avait inspiré une aveugle et fanatique confiance dans son courage et ses talents militaires. Ils rendaient justice à sa probité, puisqu'il punissait avec une rigueur inexorable ceux qui voulaient leur faire du tort. Il eût fait traverser une armée ennemie à son régiment, en le prévenant qu'il y succomberait en entier, sans qu'aucun de ses soldats fût resté en arrière par cet avertissement. Ils lui reprochaient

seulement d'être trop sévère quand il faisait punir, et trop brutal quand il punissait lui-même : c'était encore une vérité.

Tel était le chef sous les ordres de qui Charles allait se trouver placé. Il aurait pu désirer que le hasard l'eût mieux servi ; car dans le nombre de ceux qui étaient employés, quoiqu'il y en eût qui valussent encore moins que M. Marsais, on en rencontrait aussi quelques autres qui réunissaient aux qualités de ce dernier cette fleur d'éducation qui distinguera toujours le français bien né. Mais enfin M. Marsais était ainsi, il fallait bien le prendre comme il était. Ce n'en était pas moins un homme précieux pour le chef suprême de l'armée française, qui l'avait décoré de la croix d'officier de l'ordre qu'il avait institué pour récompenser les vrais braves ; croix qui fut trop souvent prodiguée à l'intrigue, à la bassesse, quelquefois même à la perfidie. M. Marsais avait été désigné plusieurs fois pour être général de brigade ; mais quoiqu'il fût assez glorieux de son élévation, son ambition se trouvait satisfaite avec le grade de colonel. Il avait formellement déclaré au ministre qu'il quitterait le service le jour même où on le forcerait à abandonner son régiment. Il ne se souciait pas de compromettre, dans un grade supérieur, pour lequel il ne se sentait peut-être pas les qualités nécessaires, la gloire qu'il avait acquise jusqu'à ce jour par des travaux sans nombre et des dangers inouis. Peut-être encore qu'ayant reconnu le côté faible de son éducation, il ne voulait pas s'exposer à être jeté dans un cercle d'individus nouveaux, dont les formes sociales se fussent trop éloignées des siennes, quoiqu'on eût vu souvent des généraux bien inférieurs à M. Marsais sous les rapports de la civilisation.

Aussitôt que Charles se fut présenté à son colonel, celui-ci, enchanté de sa bonne mine, le reçut avec toute l'affabilité qu'il lui était possible de mettre dans ses formes. Charles paraissait avoir de vingt à vingt-deux ans, tant il était grand et bien constitué ; mais quand il eut appris qu'il n'en avait que dix-sept et qu'il n'avait jamais servi, il passa subitement à l'humeur la plus aigre. – Que venez-vous faire ici, lui demanda-t-il d'un ton brusque ? est-ce que le ministre s' imagine qu'après avoir été militaire toute ma vie, je finirai ma carrière par me faire maître d'école ? On se bat ici tous les jours, mon régiment est aux avant-postes ; il me faut des hommes faits et non des imberbes. Avant que vous sachiez monter à cheval et faire manœuvrer votre

compagnie, il faudra dix-huit mois. D'ici là, quel service pouvez-vous me rendre, et à quoi êtes-vous bon ?

Comme M. Marsais avait lâché cette terrible bordée tout d'une haleine et sans donner le tems à Charles de lui faire aucune réponse, celui-ci, un peu étourdi de la réception, se contenta de lui remettre les paquets ministériels dont il était chargé, cherchant à gagner du tems pour se remettre de cette bourrasque et se disposer mieux à lui faire une réponse convenable ; mais Charles ignorait que la meilleure réplique se trouvait dans les lettres du ministre, dont une le recommandait fortement à M. Marsais ; elle était ainsi conçue :

« Je vous préviens, M. le colonel » que S.M. a des vues particulières sur M. Charles de Damoski, capitaine dans votre régiment et porteur de la présente. Ce jeune officier a les plus heureuses dispositions pour l'état militaire ; mais l'instruction lui manque. S.M. veut qu'on le laisse quelques mois au dépôt pour y travailler, et qu'on ne l'expose au feu que quand il sera capable de tenir sa place dans le grade qui lui est accordé.

C'est parce que S.M. vous connaît, M. le colonel, qu'elle a préféré que M. de Damoski fit ses premières armes sous un officier tel que vous. »

– C'est différent, reprit M. Marsais, d'un ton plus calme, et dont l'amour-propre avait été agréablement chatouillé par l'éloge qui terminait la lettre du ministre : puisque le souverain est instruit de l'impossibilité où vous êtes de me rendre aucun service, pour le présent, ma responsabilité se trouve à couvert. Je vais néanmoins procéder à votre réception et vous faire reconnaître à la tête du régiment qui se trouve à quelques lieues d'ici. Vous resterez à Madrid avec la troisième compagnie, que vous commanderez sous les ordres d'un chef d'escadron chargé du dépôt, de la remonte du régiment et de l'instruction des hommes nouveaux qui me sont envoyés. C'est un officier zélé pour le service, qui ne tardera pas à vous mettre au courant des devoirs et des connaissances qu'exige votre grade. Quand il vous jugera en état d'être présenté à l'ennemi, vous viendrez me rejoindre, et je me charge de vous faire faire connaissance avec MM. les Anglais, les Espagnols et les Portugais.

Il invita Charles à dîner, pour lui faire connaître le chef d'escadron sous lequel il allait le placer. Charles s'empressa de lui parler de Jules, son

précepteur, avec toute la chaleur du sentiment qui l'inspirait. Il fit à son colonel l'éloge du dévouement qui l'avait amené à l'armée, des obligations immenses qu'il lui avait depuis sa naissance et du désir qu'il avait de ne jamais s'en séparer. A cette nouveauté, M. Maisais partit d'un éclat de rire qu'il ne pouvait modérer. – Un précepteur à l'armée, s'écria-t-il ensuite ! que diable voulez-vous que nous fassions de cela ? Allons, allons, mon jeune capitaine, c'est M. Duvernoy qui sera désormais votre précepteur. Renvoyez votre pédagogue et qu'il ne soit plus question de cet enfantillage-là. Ah parbleu ! continua-t-il sur le même ton, il ne vous manquerait plus que d'avoir aussi avec vous votre nourrice, et la femme de chambre qui vous a élevé jusqu'à l'âge de sept ans, cela ne laisserait pas que de faire une belle suite au régiment ! – Charles, un peu piqué de la mauvaise plaisanterie de son chef, dissimula d'abord et n'insista qu'avec tous les ménagemens convenables, pour ne pas heurter un homme de ce caractère. Il lui fit observer que son ami ne suivrait jamais le régiment qu'à la distance de la dernière ville et du dernier village où il se trouverait ; que personne ne pouvait s'y opposer ; que ce n'était que par déférence pour son chef qu'il lui en avait donné connaissance ; que son ami, ses domestiques et ses chevaux ne coûteraient jamais une obole au corps ; que d'ailleurs ce serait plonger sa mère dans le plus violent chagrin que de renvoyer Jules dans un moment si critique, où les routes n'offraient que des dangers imminens et réels. – A la bonne heure ; reprit le colonel, dès que vous ne prétendez pas que votre ami et sa suite soient à chargé au régiment, cela ne me regarde plus et vous êtes libre de l'amener même au feu, si cela peut lui être agréable. M. Marsais avait dit ces dernières paroles avec une espèce d'ironie qui n'avait pas échappé à Charles.

– Mais quelle espèce d'homme est-ce, reprit le colonel sur le même ton, que Monsieur votre gouverneur ? – Charles se hâta de lui faire l'énumération de ses connaissances dans les langues anciennes et dans l'histoire, de son goût et de ses talens dans les belles-lettres. – Bah, bah, il est bien question de tout cela ! eh ! qu'est-ce que ça me fait à moi qu'il soit latiniste, helléniste, herboriste, si vous voulez ? ce n'est pas là ce que je demande. Boit-il bien ? fume-t-il ? joue-t-il ? enfin est-il bon à quelque chose ? – Charles lui raconta que Jules ayant été destiné d'abord à la

prêtrise, ce n'était pas au séminaire qu'il aurait pu apprendre à bien boire et à fumer ; qu'il ne lui connaissait pour le jeu aucun goût décidé ; que cependant il aimait assez ceux qui offraient un attrait par la multiplicité de leurs combinaisons, tels que le jeu d'échecs. – Il joue les échecs, reprit le colonel avec feu ? capitaine, je l'invite à dîner, et je vous charge de l'amener. Charles promit de lui transmettre son invitation. Après quelques momens d'une conversation assez indifférente et sur divers sujets, il prit congé de lui, et ce fut ainsi que se termina cette première entrevue qui avait tant occupé l'esprit de Charles pendant le voyage.

Notre jeune capitaine avait hâte de rendre compte à Jules de tout ce qui venait de se passer. Il ne perdit aucun instant pour le rejoindre ; et tandis qu'il lui fait part de la réception que lui a faite le colonel, esquissons le portrait de M. Duvernoy, sous lequel Charles va s'instruire des manœuvres et des devoirs d'un capitaine de cavalerie.

Ce chef d'escadron avait été bien élevé, mais des pertes, qu'avaient éprouvées ses parens dans le commerce, l'avaient en quelque sorte forcé de rester au régiment où les chances des combats et sa bonne conduite l'auraient élevé à un grade bien supérieur à celui qu'il avait déjà, si un caractère éminemment mélancolique n'avait toujours nui à son avancement. M. Duvernoy était d'une petite ville du Languedoc. Un congé de six mois, qu'il avait obtenu à la suite de longues et pénibles campagnes, l'avait mis à même de faire, dans son pays, la connaissance d'une jeune et belle personne orpheline, sans fortune, mais si bien élevée par une de ses tantes, qu'il ne put résister à l'envie d'en faire son épouse. Après quelques mois d'une cour assidue, et quand il fut convaincu de la douceur de son caractère, des charmes de sa société et des vertus qu'elle avait en partage, il parvint à faire agréer ses hommages. Adélaïde avait hésité longtems à se rendre, parce qu'elle avait senti que l'existence d'un militaire, en tems de guerre, est toujours problématique. En vain M. Duvernoy, pour la rassurer, mettait en avant l'heureuse étoile qui l'avait préservé jusqu'à ce jour, après avoir assisté aux combats les plus meurtriers ; plus il faisait l'éloge de sa fortune, plus elle était persuadée qu'ayant épuisé toutes les chances de bonheur, il devait à son tour payer tribut à la fatalité ; mais son cœur était pris. Elle était pauvre, et M. Duvernoy ne l'avait pas dédaignée ; la reconnaissance

plaidait la cause de l'amour : elle se rendit. Depuis long-tems, un couple plus intéressant ne s'était présenté aux autels. M. Duvernoy obtint une prolongation de quelques mois pour jouir des faveurs de la plus douce des unions, et rejoignit ensuite son régiment, emportant avec lui l'agréable certitude que son Adélaïde donnerait bientôt le jour au premier gage de leur tendresse.

Il y avait huit ans qu'il était marié, quand Charles fit sa connaissance ; il se trouvait père de quatre enfans, qui n'avaient d'autres ressources. d'autre existence que lui seul au monde ; son chagrin était de ne pouvoir prévoir l'époque où il quitterait le service, pour jouir enfin des délices d'un hymen dont il sentait d'autant mieux les privations qu'il n'en avait goûté les charmes, en quelque sorte, qu'à la dérobée. Loin que le tems eût calmé la violence de son amour pour sa femme, il semblait plus épris que jamais de ses charmes et de ses vertus. Il désirait violemment quitter le service ; mais ce n'était pas avec les faibles ressources qu'offrait une pension de retraite qu'il pouvait pourvoir à ses besoins, à ceux de son épouse et à l'éducation de quatre enfans. Telles étaient les causes de la profonde mélancolie qui dévorait ce cœur passionné. Silencieux à l'excès, il ne répondait jamais qu'on ne l'interrogeât, et c'était toujours avec un laconisme, honnête à la vérité, mais si glacial qu'il ôtait de suite l'envie de converser avec lui. Cette taciturnité l'avait souvent rendu suspect de hauteur aux yeux de son colonel et de ses camarades ; mais comme il n'avait jamais paru s'en apercevoir et qu'il continuait à être civil avec tous et d'une scrupuleuse exactitude à remplir ses devoirs, on supposa que des chagrins profonds et inconnus lui avaient insensiblement donné cette humeur. Hors une longue et brûlante correspondance avec sa femme, M. Duvernoy ne se permettait aucune dissipation. Il évitait soigneusement la dépense ; et dans les momens où l'excessive cherté des vivres forçait le plus économe à en faire, il se contentait de ses rations comme un simple soldat, et mangeait avec la même indifférence les mets les plus grossiers comme la chère la plus délicate. On l'avait aussi, à cause de cette conduite, soupçonné de lésinerie et d'avarice ; mais quand à la suite d'un pillage considérable fait dans une ville, par ordre du général en chef, on vint lui apporter sa part de butin, il la refusa sans ostentation, mais avec une fermeté de caractère qui fit connaître ses

principes et son désintéressement. Dans les combats, il donnait presque toujours l'exemple du dévouement et de l'intrépidité. Il développait une chaleur, une énergie qui étonnaient toujours ; mais immédiatement après la bataille, il retombait, sans s'en apercevoir, dans cette apathie cruelle dont il ne pouvait se délivrer. C'était sous les ordres de ce chef que Charles allait travailler à son instruction.

Jules avait écouté le récit de Charles avec un vif intérêt, et l'originalité du colonel l'avait amusé. Remarque, lui disait l'Abbé, que la gloire des armes est de toutes les gloires la plus facile à obtenir ; qu'elle n'exige chez ses courtisans ni de longues études, ni des vertus austères, ni des travaux pénibles. Tu vois ton colonel, avec des moyens fort ordinaires, une rudesse bien voisine de la grossièreté et une bravoure commune à presque tous les Français, se faire pourtant un nom dans son arme, fixer l'attention du ministre, du chef de l'armée, et arrêter en quelque sorte la main de la fortune, qui veut le combler de ses bienfaits et l'élever à des grades supérieurs, Quoiqu'il en soit, Charles, M. Marsais est ton chef, ton premier devoir est de lui obéir et de le respecter.

Charles et Jules se rendirent à l'invitation du colonel et s'amuserent beaucoup du ton de confiance et de supériorité qu'il ne manqua pas de conserver pendant tout le repas, auquel il avait invité quelques autres officiers de son régiment qui se trouvaient à Madrid et que nous ferons connaître par la suite. Nos jeunes gens s'empressèrent de témoigner à M. Duvernoy tous les égards qu'il paraissait mériter. Ils avaient en effet remarqué, dans le peu de paroles qu'il avait dites à table, un sens exquis, et dans ses manières simples et gracieuses un ton qui contrastait entièrement avec celui du colonel. La conversation fut continuellement d'une extrême insignifiance et ne roula que sur des lieux communs. On fit une critique outrée de tous les régimens de cavalerie de la division dont on faisait partie, et M. Marsais conclut, sans trop de modestie, que son régiment de hussards *faisait la barbe aux autres* : c'était son expression. Pour achever sa métaphore, plus digne d'un perruquier que d'un colonel, il ajouta *qu'il ferait, long-tems encore la queue à l'ennemi*.

Charles et Jules souriaient en se regardant du coin de l'œil. Le colonel traitait rarement, mais quand il le faisait c'était avec une profusion, une

ostentation qui tenait du ridicule ; et c'était le cas de dire qu'il jetait tout par les fenêtres : car à peine le dessert fut-il servi qu'il commença à jeter sur le parquet deux bouteilles d'excellent vin de Bordeaux qui se brisèrent en éclat, au risque d'estropier ou de tacher ses convives. A ce signal d'allégresse, que l'on aurait pu prendre pour un signal de fureur, chacun se fit un devoir de briser les bouteilles, les plats, les assiettes et d'en faire voler les éclats par la fenêtre, sans s'inquiéter des résultats. Heureusement cette scène se passait sur le derrière d'une maison située entre cour et jardin, et, en moins d'un quart d'heure, on fit pour une centaine d'écus de dégât en vaisselle seulement. On avait remarqué que Charles et Jules s'étaient abstenus de faire comme les autres ; et le colonel leur fit donner à chacun une bouteille de vin de Porto, en les engageant à en faire les honneurs à leurs voisins ; mais au moment où ils se disposaient à en offrir à ceux qui, se trouvant en face d'eux, tendaient leurs verres pour mieux les tromper, le colonel, armé de deux autres bouteilles de Madère, vint à leur rencontre et choqua si rudement les leurs qu'elles se brisèrent en pièces sur la table, où déjà le vin coulait à flots. Ici, la grosse joie se ranima avec une espèce de rage : des ris immodérés et de longs bravos vinrent couronner la gentillesse du colonel, de l'adresse de qui chacun s'empressa de faire un éloge pompeux. Le colonel paraissait au comble du plaisir ; il savourait à longs traits le nectar enivrant de ses grotesques panégyristes. – Vive la joie, s'écriait-il ! il n'y a pas de bonne fête sans casser. J'ai me cela, moi, cela déride et met en train : aussi les repas d'étiquette m'ennuient à mourir, parce qu'on ne peut y briser à sa volonté. Enfin quand on eut fait d'amples libations à Bacchus, on fut contraint de passer dans un salon voisin pour échapper à l'inondation vineuse, aux éclats des bouteilles et aux tessons de la vaisselle qui rendaient dangereux le séjour de la salle à manger. Là on prit, avec un peu plus de calme, et du café et des liqueurs. On attendait que le colonel donnât le signal pour jeter par la fenêtre les tasses, le sucrier, les soucoupes, enfin le cabaret entier de porcelaine ; mais il se mit froidement à charger une énorme pipe d'écume de mer d'excellent tabac de la Havane, et invita tous les fumeurs à suivre son exemple. On fit chanter ceux des officiers qui avaient de la voix ; et bientôt tous les convives, un peu échauffés, se mirent à chanter ensemble chacun une chanson différente ; et

le plus épouvantable charivari vint couronner ce dîner impromptu que l'on trouva charmant, mais qui ne laissa pas que de surprendre étrangement notre jeune capitaine et son instituteur. Comme ils n'avaient jamais assisté à semblables bacchanales, ils eurent, depuis le dessert surtout, une contenance assez embarrassée, indépendamment d'un sourire forcé qui avait singulièrement fatigué les muscles de leur visage.

Le colonel donna le champ libre à tout son monde, et retint seulement près de lui nos nouveaux arrivés. Chacun en profita : les uns allèrent à la promenade, d'autres au spectacle, et ceux qui se trouvaient de service se rendirent à leurs postes, pour surveiller la distribution des fourrages et le pansement des chevaux.

A peine M. Marsais se vit-il libre qu'il vint provoquer Jules pour faire une partie d'échecs. Il attendait depuis long-tems ce moment pour savoir quel degré d'estime il devait lui accorder, et le plus ou le moins de force de l'Abbé allait être l'échelle de l'accueil qui lui serait fait par la suite. M. Marsais jouait passablement ce jeu ; mais sur cinq parties, Jules lui gagna les trois premières et les eût peut-être gagnées toutes les cinq sans un incident qu'il est indispensable de raconter.

Le colonel, qui soupait tard, avait coutume de prendre du punch tous les soirs. L'habitude changeait pour lui cette poisson, dangereuse pour les autres, en un thé bienfaisant qui le disposait à bien faire son dernier repas. Il invita Jules, en jouant, à lui tenir compagnie. Celui-ci, pour ne pas paraître ridicule, accepta ; mais il eut beau se ménager, le peu qu'il en but, la fumée de la pipe de son adversaire, et l'excès de vin et de liqueur que, malgré lui, il avait déjà fait en dînant, lui troublèrent tellement la tête qu'il ne put défendre ses deux dernières parties avec tout le sang-froid que ce jeu exige. Il se sentit indisposé, et, sans en laisser rien apercevoir, il se hâta de prendre congé du colonel pour se retirer. A peine fut-il rentré à son logement que tous les symptômes d'une indigestion se manifestèrent, et qu'une partie de la nuit, il fut en proie à des vomissemens pénibles. Charles le veilla avec une tendre sollicitude, lui prodigua ses soins, et ne fut se coucher que lorsqu'il l'eut vu parfaitement endormi.

Cependant le colonel qui, la veille, l'avait vu pâlir plusieurs fois, s'était douté qu'il ne devait peut-être le gain de ses deux dernières parties qu'au

malaise qu'avait éprouvé Jules. – Serait-il en état de me rendre une tour, se demandait-il avec angoisse ? Il éprouvait à cette idée tout à la fois de la peine et du plaisir. Du plaisir en ce qu'étant le plus fort joueur d'échecs de son régiment, il allait enfin rencontrer un homme digne de faire sa partie et d'alimenter sa passion favorite. De la peine en ce qu'il en coûterait beaucoup à son amour-propre s'il fallait reconnaître l'Abbé pour son vainqueur ; car ce n'étaient pas les cinq parties qu'il avait faites qui pouvaient mettre un terme à ses anxiétés. La tête pleine de ces idées, il alla machinalement, sa pipe à la bouche, faire sa tournée de surveillance et visiter les chevaux de son régiment. En entrant dans les écuries de la 3<sup>e</sup>. compagnie, il prévint les sous-officiers et soldats qu'ils allaient être commandés par un jeune capitaine à qui il s'intéressait ; qu'il exigeait qu'ils fissent leur devoir avec plus d'exactitude que s'ils avaient affaire à un vieil officier ; que la moindre négligence serait punie avec la dernière sévérité. –

C'est un jeune homme, il est vrai, ajoute le colonel avec force, mais il ira bien et je ne pardonnerais à aucun de vous de profiter de son inexpérience. – Il n'est déjà pas aussi conscrit que vous le croyez bien, mon colonel, reprit Sabretache qui était présent ; et il se mit à lui raconter, dans le plus grand détail, tout ce que leur voyage de Bayonne à Madrid avait eu d'intéressant. M. Marsais, qui était loin de s'attendre à de pareils renseignements, ne pouvait se lasser de l'entendre, et comme il aimait assez à causer avec le soldat quand il était en négligé, il se fit répéter plusieurs fois cet éloge d'autant plus vrai qu'il n'avait pas été commandé. Lapompe qui, par respect, avait jusque-là gardé le silence, hasarda de joindre ses observations particulières à la conversation du maréchal des logis, et les huit autres hussards, tout en étrillant leurs chevaux, corroboraient tour à tour par quelques réflexions bouffonnes le récit de leurs deux camarades, qui n'avaient pas manqué de faire de l'Abbé un éloge pompeux pour la brillante charge qu'il avait faite aux côtés du capitaine. – Diable ! disait le colonel, pour un abbé c'est un joli début ! Ce fut de cette manière que Sabretache et ses compagnons apprirent le véritable sexe et les fonctions de Jules auprès du capitaine. – Diable ! disait le colonel, en s'en retournant et ne fumant plus que comme un homme très-préoccupé, c'est singulier, ni l'un ni l'autre ne m'ont dit un mot de cela ! comment, donc, ajoutait-il,

adroit, généraux, brave et modeste ; je ne m'étonne plus que l'on ait des vues sur lui. Il lui vint aussitôt dans l'idée de s'habiller et d'aller rendre visite à Charles ; il désirait savoir aussi comment Jules avait passé la nuit. Le rapport qu'il venait d'entendre contribua beaucoup sans doute à ce procédé de sa part. Il fit donc seller son cheval et, suivi d'un seul domestique, il se rendit au logement de notre capitaine.

– Eh bien ! dit-il, en entrant sans se faire annoncer et frappant fortement avec sa cravache sur tous les meubles qu'il rencontrait en passant, qu'est-ce ? quoi donc, tout le monde dort ici ? et il pénétra dans la chambre de Charles qui, se réveillant en sursaut et reconnaissant la voix de son colonel, sauta de suite sur son manteau pour le recevoir. – Comment va l'Abbé ? – Charles lui rendit compte de son indisposition. Le colonel crut ne pouvoir mieux témoigner la part qu'il y prenait qu'en riant à gorge déployée. Ce ne sera rien que ça. Diable ! il est donc bien délicat ce petit Monsieur ? et il riait encore plus fort. Ce ne sera rien, vous dis-je, et je veux le guérir : j'ai fait préparer le déjeuner ; des langues fourrées, du saucisson de Boulogne, un pâté froid, une salade, de volaille, des anchois, quelques côtelettes de mérinos et de bon vin de Madère sec, vont le remettre en un instant. Et en achevant ces paroles, ils entrèrent chez Jules qui, au bruit qu'avait fait le colonel, s'était habillé à la hâte pour le recevoir. – Qu'est-ce donc, mon cher Abbé, comment se fait-il que vous ayez été indisposé, puisqu'hier vous n'avez, pour ainsi dire, ni bu ni mangé ? vous avez donc un estomac de poulet, ajouta-t-il en riant d'un gros rire qu'il crut très-spirituel. – L'Abbé lui répondit qu'en effet il n'était pas fort, et qu'habitué à une vie réglée, les moindres excès le fatiguaient beaucoup. – Allons, allons, j'ai fait le mal et je veux le réparer, nous déjeûnons ensemble. – Oui, colonel, reprit l'Abbé encore pâle et défait, si vous avez du thé, nous déjeûnerons ensemble. – Du thé ? oui, oui, j'ai du thé de Valdepenas, de Madère ou de Porto, vous choisirez ; mais-allons chez Duvernoy, j'ai reçu des ordres pour rejoindre ma division, je serai long-temps sans vous revoir peut-être, et je veux passer la journée avec vous... Monsieur l'Abbé, vous me devez une revanche. – Hélas ! reprit Jules, vous n'aurez pas grande peine à battre un ennemi qui n'a ni bras ni jambes et dont la tête est fort malade. – C'est ce que nous verrons, reprit le colonel, je sais que vous êtes un brave, mon cher Abbé,

j'ai appris de vos nouvelles ; oui, oui, nous causerons de cela en déjeûnant : et vous M. le capitaine, j'ai des repicches à vous faire : comment, Monsieur, ajouta-t-il, en affectant de prendre un ton d'autorité, vous ne m'avez pas fait le rapport de votre voyage de Bayonne à Madrid ? Pouviez-vous ignorer que, puisque vous commandiez des hommes du régiment, vous nie deviez des comptes ? c'est l'ordre du service, Monsieur. – Mon colonel, reprit Charles en souriant, comme j'ai eu le bonheur de ne faire aucune perte et de ramener tout votre monde, à quelques égratignures près, je n'ai pas cru que ces légers détails fussent dignes de votre attention. – Comment, Monsieur, vous appelez de légers détails mettre en fuite une force double de la vôtre, obliger une colonne de cinq cents hommes à renoncer à son projet d'attaque, faire, pour sauver votre monde du danger des foudres, des dispositions telles que le plus habile général pourrait en tirer vanité ! seriez-vous un orgueilleux ou un hypocrite, Monsieur ? – Mon colonel..... – Corbleu, Monsieur, je ne les aime pas. Tout ce qui fait partie du service doit m'être connu et je trouve étonnant que ce soient des soldats qui me rendent compte de la conduite de leur capitaine. – M. Marsais avait tellement pris l'air dur qui lui était naturel pour prononcer cette dernière phrase, que Charles et Jules lui-même ne surent trop s'il avait ou non parlé sérieusement. – Je vous prie d'excuser mon ignorance, reprit Charles j'aurai le soin désormais de me conformer à vos ordres. – Je l'espère, Monsieur, répliqua M. Marsais, en souriant et en offrant son bras à l'Abbé, pour l'aider à descendre.

Jules aurait bien voulu se dispenser du dejeuner ; mais le colonel ne supportait pas aisément la contradiction. D'ailleurs, il allait partir, il était instant de gagner son amitié, Charles et lui ne s'en trouveraient que mieux au corps. Quand ils furent au bas de l'escalier, ils trouvèrent leurs chevaux préparés. Charles monta devant son colonel avec toute la rigidité qu'exigent les meilleurs principes d'équitation ; si Jules y mit moins de vigueur il monta avec autant de grâces. M. Marsais qui avait jeté rapidement son coup d'œil de part et d'autre avait reconnu avec plaisir que l'éducation du capitaine n'avait pas été négligée sous ce rapport, et s'imaginant que l'Abbé avait tout enseigné à son élève, il s'approcha de lui et lui dit : – Je suis content de vous, mon brave. Je croyais que vous n'aviez appris que des

balivernes à ce jeune officier ; mais je vois avec plaisir que vous en avez fait un bon écuyer. Jules sourit de la tournure de ce compliment et ne jugea pas nécessaire pour le présent d'informer le colonel que c'était lui qui était à cet égard l'élève de Charles.

On arriva chez M. Duvernoy, qui se disposa à se rendre tout de suite à l'invitation du colonel.

Le déjeuner était préparé, et M. Marsais insistait pour faire boire et manger le pauvre Jules, il voulait lui persuader qu'une tranche de pâté froid lui rétablirait l'estomac. – Je connais cela, disait-il de bonne foi, il m'arrive quelquefois d'être indisposé comme cela, c'est mon remède ordinaire, et je m'en suis toujours bien trouvé. Mais il eut beau vanter son remède ; tout ce qu'il put obtenir de Jules fut de lui faire accepter une tasse d'excellent café à la crème, dans laquelle le colonel voulait qu'il mît autant de rhum qu'il y avait de café afin d'égayer, disait-il, cette fade boisson.

Ce fut à la suite de ce déjeuner que M. Marsais, piqué de ce que Jules n'avait pas eu de confiance dans sa médecine, lui donna, pour se venger, le surnom de *l'Abbe Poulet*, surnom qui lui resta si bien, sans doute parce qu'il cadrait avec son physique un peu grêle, que tous ceux qui l'ont connu à l'armée ne s'inquiétèrent pas même de savoir si c'était son nom propre ou s'il en avait un autre.

Après le déjeuner, le colonel lut à M. Duvernoy la lettre du ministre relative à Charles, qu'il remit sous ses ordres en lui recommandant particulièrement son instruction. – Notre jeune homme monte assez bien à cheval, c'est beaucoup. Il est brave, puisqu'il a déjà fait ses preuves, et j'espère qu'il vous donnera de la satisfaction. Au surplus vous me donnerez de ses nouvelles, car j'ai hâte de lui prouver mon estime en le conduisant au feu le premier.

Après toutes ces bonnes recommandations et des compliments à la hussarde, prodigués à Charles et à l'Abbé, lesquels annonçaient pourtant un véritable intérêt de la part de M. Marsais, il commença une partie d'échecs avec Jules qui, pour se venger à sa manière, ne lui laissa gagner aucune partie, pas même après lui avoir rendu une tour. Le colonel enrageait de tout son cœur, mais il ne pouvait se lasser d'admirer les coups brillants de Jules. Il était si enchanté des talents de l'Abbé que, s'imaginant lui faire une

galanterie, il lui proposa sérieusement de l'emmener aux avant-postes. – Foi de colonel, lui disait-il sérieusement, c'est charmant ; pas un moment d'ennui. Tous les jours du nouveau. Ce sont des vedettes qu'on enlève, des fourrageurs qu'on sabre, des patrouilles qu'on égorge, des villages qui gênent la vue et qu'on brûle ; toujours de l'activité, de la santé, de la gaîté et du bon vin. Venez avec moi, mon cher Abbé, je vous ferai pousser des reconnaissances jusqu'à la barbe de l'ennemi ! – Ces offres, reprit finement l'Abbé, sont certainement séduisantes, mais j'ai des engagements à remplir, j'ai donné ma parole, il m'est impossible de quitter Charles. Ne serez-vous pas satisfait, colonel, quand je vous amènerai au régiment un jeune officier réunissant la vigueur à l'intelligence et la bravoure au talent ? Nous nous retrouverons alors, et quand vous aurez bien battu l'ennemi toute la journée, je vous battraï le soir, à mon tour, par voie de compensation.

Le colonel, enchanté de ses promesses, serrait sans s'en apercevoir la main du pauvre Abbé, de manière à lui rompre les articulations, pour lui témoigner son contentement.

Ils partirent le lendemain pour Valdemoro, à quatre lieues de Madrid, où se trouvait le régiment. A l'arrivée du colonel, tout son état-major, composé de deux chefs d'escadron, douze capitaines, douze lieutenans et douze sous-lieutenans vinrent lui rendre visite. Il ordonna de se tenir prêt à passée une revue de rigueur, à laquelle assistèrent Charles et l'Abbé. Le colonel, après avoir fait manœuvrer son régiment pendant une heure, fit reconnaître *Charles de Dizinowski*, dans la forme ordinaire, pour capitaine de la 3<sup>e</sup> compagnie. Il reçut l'accolade et les complimens d'usage de tous ses camarades, et fut rendre sa visite au colonel et aux deux chefs d'escadron. Les officiers de son corps l'invitèrent à un dîner de réception qu'ils avaient coutume de donner à tous les nouveaux officiers. Comme on était dans un village qui n'offrait que de médiocres ressources et qu'on était censé en service réglé, on ne cassa rien, tout se passa avec décence, Charles s'empessa de témoigner combien il désirait faire une plus ample connaissance avec chacun de ses camarades.

Comme le régiment devait rester encore un jour à Valdemoro, Charles invita tous les officiers à un dîner qui ne fut ni plus ni moins splendide que celui qu'il avait accepté. Jules reçut des marques d'amitié de tout le monde,

parce que le colonel exaltait partout sa bravoure, ses connaissances et son esprit. Tout se passa à la plus grande satisfaction des uns et des autres, et l'on se sépara le jour même.

Vingt-cinq hussards, sous le commandement d'un officier, furent chargés d'escorter M. Duvernoy, Charles et Jules, qui arrivèrent à Madrid en moins de deux heures. Charles, après avoir reconduit M. Duvernoy à son logement, fit rafraîchir son escorte qui repartit aussitôt et rentra chez lui très-satisfait de la tournure qu'avait prise son début à l'armée.

## CHAPITRE XIV.

### *Première Campagne. – Séjour à Madrid.*

LE discours que le nouveau roi d'Espagne avait prononcé lors de la cérémonie de son entrée publique à Madrid, le 22 janvier 1809, commençait à circuler et prêtait à rire aux espagnols (quoiqu'ils n'en eussent guères sujet), par cette phrase vraiment singulière ; « Je proteste devant Dieu, qui connaît le cœur de tous, que mon seul devoir et ma conscience me portent au trône, et non aucune passion particulière. Je suis convaincu que vous avez besoin de moi pour faire votre bonheur. »

Révoltés de tant d'audace, les espagnols voulurent prouver qu'ils n'étaient pas convaincus comme lui de cette prétendue vérité, car il se commit encore plusieurs assassinats le lendemain de cette entrée plus triste que triomphale. Heureusement notre armée, par des efforts inouis, soutenait la gloire qu'elle s'était acquise en Allemagne, par la prise du Féroi. La

garnison en avait été désarmée. On avait trouvé dans le port trois vaisseaux de 112 canons, deux de 80, un de 74, deux de 64, trois frégates, des corvettes, bricks et autres bâtimens ; plus environ 1,500 pièces de canon de tout calibre. Cette victoire inspirait aux espagnols une sorte d'incertitude qui modérait un peu la rage des assassins. Les progrès du siège de Sarragosse, qui avait été jugé imprenable tant qu'elle posséderait sa vierge du Pilier où *Nostra Señora del Pilar*, venaient ajouter aux chagrins des nationaux.

Charles et Jules furent visités, à leur tour, par M. Duvernoy, qui leur recommanda de rentrer toujours de bonne heure, de ne jamais se séparer de leurs armes, et d'y ajouter des pistolets de poche pour leur plus grande sûreté. Il les invita à se reposer quelques jours avant de commencer les exercices par lesquels notre capitaine devait se mettre à même de commander cette compagnie, qui n'était pour le moment composée que de vingt hommes seulement, y compris Sabretache, Lapompe et les huit autres hussards avec qui il était venu. On attendait chaque jour les conscrits qui devaient compléter cette compagnie, pour leur apprendre les manœuvres. Il s'établit bientôt des rapports d'intimité. entre M. Duvernoy et nos héros. Le chef d'escadron n'était resté peut-être aussi silencieux que parce qu'il ne trouvait pas à s'épancher avec les officiers, ses camarades, dont la jeunesse, l'éducation et la tournure d'esprit avaient peu de relation avec la situation morale dans laquelle il se trouvait. Charles lui plut par son air franc, ouvert, ses manières vives et décentes tout à la fois, et ses heureuses dispositions militaires ; mais Jules fut celui qui captiva le plus son attention et son amitié. Sa philosophie, jointe à une profonde sensibilité, la variété de ses connaissances, la finesse de ses observations et la solidité de son jugement lui tirent désirer de devenir son ami. Il trouvait de l'héroïsme véritable dans ce dévouement à son élève et à la famille de ses bienfaiteurs, qui lui faisait braver, malgré ses inclinations pacifiques, les fatigues et les horreurs de la guerre, quand il eût pu jouir en paix, au sein de sa patrie, de la plus douce existence.

Quand M. Duvernoy, qui remplissait tous ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude, avait quelques momens à lui, il s'empressait de rejoindre Jules, pour converser avec lui et jouir des douceurs de sa société.

Jules, qui avait su reconnaître et apprécier tout le mérite de M. Duvernoy à travers son silence habituel, ses réponses laconiques et la brièveté de ses observations, répondit avec empressement aux avances du chef d'escadron. Quand leurs caractères ne se seraient pas convenu, il était encore de l'intérêt de Charles que Jules se fit bien venir de l'officier qui jouissait, après le colonel, de plus d'autorité et de considération dans le régiment ; mais Jules n'eut aucune répugnance à vaincre à cet égard. Il se sentit trop, heureux des marques d'amitié que lui donnait chaque jour M. Duvernoy, il en profita pour s'instruire, d'une foule de faits qui lui étaient étrangers.

L'espèce de bacchanale qui avait en lieu au repas donné par le colonel lui repassait souvent dans la pensée ; Il était curieux de savoir si cette scène frénétique était de l'invention du colonel, ou si c'était une habitude aux armées ; d'où pouvait venir une telle coutume, car il ne pouvait concevoir comment des hommes ayant quelques principes de civilisation, qui avaient jusque-là, observé entre eux les lois des convenances, passaient subitement à une sorte de délire que rien à ses yeux ne pouvait justifier. Les sauvages de l'Amérique, disait-il, qui n'ont pour vaisselle que des callebasses ou des noix de cocos, qui peuvent la renouveler à chaque instant, sans frais et sans autre soin que celui de les ramasser, ne se livrent pas à un pareil acte de brutalité. Je suis encore à démêler quelle espèce de plaisir peuvent procurer ces flots de vins vieux, de liqueurs, ces débris de bouteilles, ce fracas ridicule et pénible, ces pertes d'objets précieux et cette consommation devenue inutile pour tout le monde. Je ne puis vous exprimer le dégoût et le malaise que m'a fait éprouver cet épisode scandaleux, dont je n'aurais jamais pu me faire d'idée et que j'aurais eu peine à croire, si je n'en eusse été le témoin.

Mon cher Jules, répondit Monsieur Duvernoy, le métier de la guerre, comme le dit Montaigne, est mâle, énergique et libre, ou paraît tel. Cette idée flatte au moins ceux qui conservent dans leurs brusques penchans l'intempérance de l'homme sauvage. Le premier génie, au sentiment du vulgaire comme à celui des enfans, c'est celui qui fait le plus de bruit. Ceux qui suivent la carrière des armes raisonnent peu pour la plupart, mais ils ne peuvent se passer d'émotions fortes, et veulent en trouver dans leurs travaux, dans leurs dangers, au sein même de leurs plaisirs. Ce besoin

inquiet, ce besoin d'activité semble surtout se manifester après un certain temps de repos. Les anglais qui, de tous les peuples, ont le mieux approfondi l'art de faire tourner au profit de leur commerce et de leurs manufactures les passions humaines, sont les premiers, dit-on, qui attachèrent une sorte d'honneur à briser, après le repas, tous les instrumens qui avaient pu y concourir,<sup>2</sup> Ce fut par les armées et sur les vaisseaux que commencèrent à s'introduire ces excès lucratifs pour eux seuls. La légèreté, la folie française vinrent bientôt enchérir sur un usage où la vanité jouait un si grand rôle, et l'on ne se contenta pas de briser les bouteilles, les assiettes, on mit en pièces les glaces, les tableaux, les meubles les plus précieux. Des généraux, recommandables d'ailleurs, ne craignirent pas d'en donner, à leurs dépens, le ridicule exemple. La civilisation de la France s'indigna de cette barbarie et la força de rétrograder au plus vite. Elle revint au point d'où elle était partie et se réfugia de nouveau dans les camps, où elle est encore quelquefois accueillie. M. Marsais, notre colonel, est un homme d'ordre et naturellement ménagé. Il méprise sans doute, au fond de son cœur, cette coutume infernale ; mais il lui paie son tribut. Si vous eussiez connu comme moi son caractère, vous eussiez remarqué un grand fond d'économie à travers son désordre apparent. Il avait fait acheter à l'avance de la vaisselle de rebut et de hasard pour ce sacrifice, et sa vanité se trouve d'autant plus satisfaite qu'il semble avoir fait une dépense d'à-peu-près cent pistoles, quand il n'a sacrifié tout au plus qu'une centaine d'écus ; je suis peut-être le seul qui n'ait pas été dupe à cet égard. Maintenant je vous ferai observer que c'est parce qu'il recevait chez lui qu'il a commencé lui-même cette dégoûtante cérémonie. Ne se trouvant qu'avec des inférieurs, il a voulu, par ce signal de licence, rompre toute gêne et toute contrainte, et rétablir un moment l'équilibre que son grade et sa qualité de maître de maison avaient en quelque sorte rompu. Il semble, en se soumettant à cette espèce d'expiation, se réserver le droit d'être d'autant plus sévère dans le service qu'il a consenti à devenir l'égal de ses subordonnés dans le plaisir ; et il y a tel de ses convives qui ne le porte aux nues qu'à cause de ces excès, et qui auraient eu de lui l'opinion la plus défavorable s'il ne s'y fut pas livré. Vous m'avez vu moi-même jeter quelques bouteilles pleines par la fenêtre ; mais j'ai eu la consolation de rendre utile cette folie apparente, car elles sont

tombées sur un immense tas de foin où elles n'ont pas été perdues pour tout le monde. Je n'aurais pu m'abstenir d'imiter le colonel sans qu'on m'eût supposé l'intention de faire sa censure ; mais j'avais pris mes mesures pour n'être pas ridicule à mes propres yeux. Vous aurez peut-être l'occasion de voir d'autres bacchanales dont celle-ci n'est qu'une esquisse imparfaite et légère. J'ai vu des corps d'officiers se permettre de ces prétendues gentillesses et briser pour dix ou douze mille francs de lustres, de meubles, de porcelaine et de glaces chez des restaurateurs de cette ville, qu'il fallait ensuite payer avec exactitude, parce que ces sortes de folies sont sacrées comme les dettes du jeu. J'ai vu des officiers, pères de famille, gémir de ce qu'ils ne pouvaient s'affranchir de ce joug révoltant et se priver du doux plaisir d'envoyer des secours à leurs enfans pour payer souvent le brutal amusement d'un jeune célibataire, leur voisin, qui avait cru faire de belles prouesses en s'attachant à briser ce qu'il trouvait de plus précieux. A combien de duels cette déplorable manie n'a-t-elle pas donné lieu dans la chaleur de l'action ! Vous sentez bien, au bout du compte, que c'est toujours le pays où l'on fait la guerre qui paie toutes ces folles dépenses. Si les chefs savent trouver des moyens de dédommagement, les subordonnés ne sont pas plus scrupuleux, et cette démoralisation aggrave encore le fléau de la guerre.

C'est par des entretiens semblables que Jules commençait à pénétrer dans le labyrinthe du cœur humain.

Vous me paraissez, dit-il un jour à M. Duvernoy, dégoûté du métier des armes ; auriez-vous été entraîné par force dans cette profession qui paraît ne plus avoir pour vous que des épines.

Mon cher Jules, quand on est jeune, la vie militaire n'est pas sans attraits. Ce besoin d'activité, dont je vous ai déjà parlé, que la nature a mis surtout dans l'homme, se trouve satisfait par des dehors imposans, par le concours des volontés et l'orgueil du péril, par l'ensemble des mouvemens et le fracas des armes. Mais l'homme a des facultés non moins naturelles qui le destinent à jouir du repos, à régler selon des lois plus douces le cours de ses années, à chérir les habitudes domestiques. A mon âge, (il avait 36 ans) on reconnaît que rien n'est plus inutile qu'une vie aventureuse, et qui n'est au fond que le premier apprentissage des choses. Marié, père de famille, je suis

devenu membre de la société et conséquemment l'ami de l'ordre, puisque toute société suppose de l'ordre. Les caprices impétueux, la témérité, la licence de la vie militaire plaisent à la jeunesse et la séduisent en la trompant : c'est une illusion grossière et néanmoins très-puissante, même pour des hommes d'esprit ; elle peut produire des maux incalculables. S'il était possible qu'un peuple s'y laissât encore entraîner, comme elle entraîna les anciens Romains, elle suffirait pour que la justice et le bonheur devinssent impossibles dans tout un hémisphère.

Jules paraissant écouter avec une vive attention les réflexions profondes de M. Duvernoy sur la guerre, ce dernier continua en ces termes :

Un peuple qui se voue à la guerre n'a pas seulement à craindre d'être opprimé par un ou plusieurs ennemis puissans, mais encore de l'être par son propre chef, par le chef qu'elle a choisi. Plus elle sera courageuse, moins elle sera libre ; plus elle aura de succès, moins elle aura de bonheur. Le chef militaire doit être et devient absolu ; mais pense-t-on que son autorité, qui est inflexible dans les camps, deviendra paternelle dans l'intérieur ? ce serait supposer un caractère vraiment grand, ce qui est rare chez tous les hommes, rare chez les hommes d'état, et plus rare encore chez les princes chargés de gloire.

Le guerre a ses règles, ses devoirs, sa discipline et n'exclut pas de nobles vertus. Forcé de faire ma profession de l'état militaire, je cherche autant qu'il est en moi à ne pas m'en écarter. Cependant la guerre que nous faisons en ce moment est si contraire aux lois de la morale qu'elle ajoute encore à mes tourmens. Elle pourra être quelque tems heureuse, sans devenir jamais plus juste ; et depuis que j'ai reconnu que les qualités militaires n'étaient point incompatibles avec un cœur corrompu, je n'attache plus le même charme à cette vie qui me parut si noble et si brillante dans mes premières années.

Ce fut à la suite de cette conversation intéressante qu'il raconta à Jules l'histoire de ses amours, de son mariage et le profond chagrin qu'il ressentait de se voir condamné à mourir militaire et séparé pour toujours de l'objet de ses plus chères affections. Jules fit tous ses efforts pour faire pénétrer dans son cœur quelques consolations, et lui fit sentir qu'il y avait une véritable sagesse à s'abandonner aux soins d'une Providence qui

pouvait changer en un instant la destinée la plus déplorable en un sort digne d'envie. Quel homme sur la terre n'est pas soumis à ses immuables décrets ? Quand on a fait pour sa famille tout ce qu'humainement l'on a pu pour son bonheur, il faut se résigner si l'on n'a pu y parvenir, mais jamais ne se décourager.

Tandis que Charles, sous les ordres de M. Duvernoy, entrait avec un zèle infatigable dans tous les détails relatifs à son instruction, Jules s'occupait à remplir ses promesses envers Madame de Damoska, en lui faisant part de tous les événemens qui leur étaient survenus jusqu'à Madrid, de leur arrivée dans cette ville et de la réception de Charles au régiment. Il n'avait pas caché à cette tendre mère que Charles manifestait chaque jour les progrès de sa passion pour la carrière des armes ; il la suppliait de joindre ses efforts aux siens pour ralentir et modérer ce premier feu de sa jeunesse et cette explosion de son inexpérience. Charles ne trouvait pas de titre plus beau que celui de *Conquérant*. Ce mot seul exaltait son imagination, rendait ses yeux étincelans et faisait gonfler ses veines. Je conçois, s'écriait-il quelquefois, que la soif des conquêtes devienne inextinguible et que l'idée d'une domination universelle chatouille tous les grands cœurs ! qu'il serait beau, qu'il serait noble de soumettre tous les peuples sous les mêmes lois, de leur donner les mêmes habitudes, de les assujétir aux mêmes goûts, aux mêmes besoins et de tarir enfin toutes les sources de ces haines nationales qui font couler tant de sang humain sur la terre ! Charles, répondait l'Abbé, tu répètes sans t'en douter les raisonnemens philanthropiques à l'aide desquels la tyrannie cherche à légitimer sa manie des conquêtes ; mais si tu approfondissais davantage ces projets gigantesques et impossibles à réaliser, tu deviendrais assez sage pour ne pas te laisser éblouir par de brillantes apparences qui ne disparaissent enfin que pour faire place aux plus tristes réalités.

Charles ne se trouvait pas disposé à changer de sentiment : sa grande jeunesse et le peu d'habitude d'approfondir ces matières, dont la superficie lui offrait un tableau enchanteur, le faisaient persister dans ses opinions. Il n'en prenait pas moins la route, en attendant qu'il devînt conquérant, de se rendre un excellent officier de cavalerie. Ses progrès étaient rapides. Il avait la voix forte et sonore, le ton du commandement, une précision remarquable

dans sa manière d'enseigner les tems de l'exercice, et ses manœuvres acquéraient chaque jour un aplomb qui faisait espérer qu'il ne tarderait pas à se mettre en état de rejoindre son colonel. M. Duvernoy était étonné lui-même de ses heureuses dispositions. Jules ne les voyait pas du même œil et cherchait à traîner en longueur le tems de ses exercices militaires, en le détournant chaque jour par de nouvelles occupations. Il lui avait fait sentir la nécessité de se livrer à l'étude de la langue espagnole, dont la connaissance devenait indispensable dans un pays on tout annonçait que l'armée française devait séjourner quelque tems. Ce serait d'ailleurs se préparer de nouvelles jouissances que de se mettre à même de lire enfin les meilleurs auteurs de ce pays dans leur langue originale.

Charles et Jules avaient obtenu du corrégidor de Madrid un logement chez *Don Romuald*, ancien conseiller-d'état de Charles IV, section des finances. Cet homme, âgé de soixante ans, n'avait pu se décider à abandonner ses immenses propriétés, situées dans les environs de la ville, pour rejoindre à Cadix le parti des Cortès, ainsi que l'avaient fait les principales familles de l'Espagne. Il vivait retiré, dans une jolie maison de la rue d'Atocha, avec sa femme, dont il n'avait pas eu d'enfans, une nièce et un nombreux domestique, suivant l'usage des espagnols aisés, qui fout consister la représentation dans une vaine suite de laquais surchargés de livrées, qu'ils nourrissent dans la fainéantise la plus dangereuse.

Don Romualdo détestait les français, comme presque tous ses compatriotes ; et obligé de donner le logement à des officiers de cette nation, il avait fait le sacrifice d'une partie de sa maison qu'il avait affectée à cet usage avec toutes les précautions convenables pour avoir le moins de communications possibles avec les français. Du reste, une fort belle cour, des écuries spacieuses, des appartemens commodes et richement décorés, un jardin agréable sans être spacieux, des domestiques affectés au seul service des français, compensaient un peu la mauvaise mine des hôtes chez lesquels ils étaient reçus. Charles s'était arrangé avec un restaurateur français pour sa nourriture, celle de Jules et de leurs gens. Comme une grande aisance accompagnait nos jeunes gens, ils avaient une table réglée de cinq couverts pour avoir la faculté d'y recevoir chaque jour quelques camarades ou des connaissances nouvelles à leur choix, et pour que le

dessert pût nourrir convenablement un palefrenier et deux domestiques qui formaient toute leur suite ; car il était défendu à chaque capitaine d'avoir plus d'un homme à son service. Il y avait à peu près un mois qu'ils étaient dans cette maison, sans avoir pu voir ou rencontrer le propriétaire. En vain s'étaient-ils présentés plusieurs fois pour le saluer et lui rendre une visite d'honnêteté, Don Romualdo persistait à se céler, en faisant dire tantôt qu'il était à la campagne et tantôt qu'il se trouvait indisposé. Il profitait de l'absence de nos jeunes gens pour faire remettre sa carte de visite et éluder toute communication.

Leur logement, quoiqu'à un second étage, donnait d'un côté sur la cour d'entrée et de l'autre sur le jardin, où ils avaient la faculté de se promener deux heures le matin jusqu'à neuf heures, et deux heures le soir de cinq à sept. Après ce tems, le jardin leur était fermé parce que la famille et les habitués de la maison en jouissaient à leur tour. Il consistait en deux superbes tonnelles de vignes, disposées de chaque côté et impénétrables aux rayons du soleil, sous lesquelles on passait pour se rendre à un joli pavillon en treillage qui servait de point de vue et qui paraissait bâti au milieu d'un jeune bois d'acacias, de platanes et de charmes. Le centre du jardin était occupé par un joli bassin dont les bords, revêtus de marbre blanc, faisaient mieux ressortir la verdure des bordures qui environnaient les dessins antiques d'un parterre parsemé d'un tendre gazon et environné de plate-bandes remplies de fleurs superbes et cultivées avec soin. Rien n'était aussi ordinaire que ce jardin ; mais l'extrême propreté avec laquelle il était entretenu offrait un coup d'œil agréable, et un calme précieux au sein d'une grande ville, où le bruit des voitures et de l'artillerie de l'armée, qui sortait et rentrait chaque jour, fatiguait l'oreille et la pensée de ses paisibles habitants.

Cependant les domestiques espagnols, qui n'avaient été placés que comme des sentinelles infatigables et des surveillans souvent importuns de toutes les actions de nos jeunes gens, ayant sans doute rendu un compte avantageux de leur manière de vivre et de la régularité de leur conduite, Jules crut s'apercevoir de quelques égards qui n'étaient pas ordinaires chez ses hôtes si retirés. Le majordome de la maison vint un jour lui offrir une clé du jardin, et lui dit que son maître, considérant que les chaleurs ne

devaient pas tarder à se faire sentir, il serait peut-être satisfait de pouvoir trouver l'ombrage et la fraîcheur, sans être obligé de sortir de la maison pour se rendre aux promenades qui ne laissaient pas que d'être éloignées. Charles était absent ; Jules fut étourdi et surpris agréablement de ce changement dans les procédés de Don Romualdo, dont la sévérité ne s'était pas relâchée un seul jour. Jules reçut la clé et fit demander s'il pourrait aller le lendemain avec son ami présenter ses hommages au maître de la maison, et le remercier de ses attentions. On lui fit répondre qu'il serait reçu avec plaisir.

Jules ne se doutait pas des causes qui lui avaient fait taire quelques progrès dans l'esprit de ses hôtes, et je ne dois pas les omettre. Il avait rappelé à Charles la promesse qu'il avait faite à sa mère de pratiquer autant qu'il le pourrait les devoirs de sa religion, et celui-ci commençait sa journée par entendre tous les jours une messe basse qui se disait à l'église de Saint-Sébastien, à six heures précises. Don Romualdo ayant appris de ses gens que Charles et Jules se rendaient chaque jour à l'église à une heure où elle était peu fréquentée, qu'ils y assistaient avec la décence convenable, et qu'à la sortie du temple ils distribuaient, sans ostentation, quelques aumônes aux pauvres qu'ils rencontraient, conçut une opinion avantageuse de nos jeunes gens, et supposa raisonnablement qu'ils appartenaient sans doute l'un et l'autre à de respectables familles. Telle fut la première cause de l'honnêteté qu'avait reçue Jules du maître de la maison. Charles fut enchanté aussitôt qu'il eut appris cette heureuse nouvelle. Il se sentait humilié de ne pouvoir faire connaissance avec les maîtres de la maison ; il le désirait d'autant plus qu'il se proposait, par de fréquents entretiens, de se familiariser avec l'accent et la prononciation espagnols que l'on devait supposer être purs chez des gens de bonne société, qui paraissaient être castillans de naissance et habiter la capitale depuis long-temps. Ils s'empressèrent donc le lendemain d'aller rendre visite à Don Romualdo, qui les reçut en présence de sa femme, de sa nièce et d'un religieux hyéronimite qui paraissait être le directeur de la maison, car, dans toutes les familles, on rencontrait des moines qui, comme des régulateurs indispensables, exerçaient une sorte d'autorité dans toutes les maisons, tant sur les maîtres que sur les valets. Jules et Charles savaient trop peu d'espagnol pour se permettre, dans cette langue, une longue

conversation ; mais après les complimens d'usage, Jules se hasarda à parler latin, avec le hyéronimite ; et malgré l'ignorance extrême de la plupart des moines espagnols, il eut le bonheur d'être parfaitement compris du père *Don Pedro*, qui lui répondit, à la différence de prononciation près, avec une facilité, une élégance qui annonçaient combien lui était familière la langue de Virgile et d'Horace. Don Pedro s'empressait de transmettre en espagnol à Don Romualdo et à sa famille tout ce que lui disaient Jules et Charles en latin.

Les espagnols poussent avec les étrangers la curiosité jusques à l'indiscrétion, et leur font souvent des questions que nous autres français n'adresserions qu'à nos meilleurs amis. Ce n'est pas que ce peuple manque de tact et ignore les convenances ; mais naturellement fier avec les étrangers, il s'imagine leur donner des marques d'intérêt en s'informant de leur famille, de leur éducation et de leurs moyens d'existence. Comme Jules et Charles n'avaient aucune raison de rien dissimuler à cet égard, ils se prêtèrent avec une grâce modeste à satisfaire Don Romualdo et sa famille, excepté sur un point qu'ils étaient convenus de toujours taire : c'était de ne pas rendre un compte exact de la fortune de Charles ou de celle de ses parens ; se contentant de dire qu'ils avaient de l'aisance, définition commode et qui semble tenir un agréable milieu entre la fortune et la médiocrité. C'était par suite des conseils de M. Damoski que Charles et Jules avaient été invités à être à l'armée extrêmement circonspects sur cette matière ; et nos jeunes gens reconnurent plusieurs fois que le père de Charles leur avait donné un conseil salutaire.

Aussitôt que Don Romualdo eut appris que Charles était fils unique, et de quelle manière il se trouvait engagé dans le service, il parut saltisfait de ne pas retrouver en lui un de ces fanatiques partisans du nouveau chef des français, comme il avait déjà eu le désagrément d'en loger, et qui n'avaient signalé leur passage à Madrid que par les excès les plus condamnables et la conduite la plus grossière ; que c'était pour la troisième fois qu'il faisait remeubler les appartemens destinés aux français, dont deux fois déjà on avait brisé les premiers meubles ; que cependant, sans les avoir à la vérité fréquentés, parce que, disait-il, il ne connaissait pas leur langue, il leur avait fait donner les soins les plus hospitaliers, leur fournissant les vivres, et les

fourrages pour leurs chevaux avec une prodigalité et une recherche qu'ils n'eussent jamais employés pour eux-mêmes. Ces plaintes de Don, Romualdo, contre des français, embarrassaient assez Jules et Charles, qui cherchaient à excuser leurs compatriotes par les raisons les plus ingénieuses. Enfin ce pénible entretien se termina par l'offre la plus obligeante de disposer dans la maison de tout ce qui pourrait leur être agréable. Il les prévint qu'il recevait du monde tous les jeudis, et qu'il les verrait avec plaisir à ses assemblées ; qu'en attendant ils étaient libres de venir le voir chaque fois qu'ils le jugeraient convenable, et qu'il désirait vivement les conserver long-tems pour leurs hôtes.

A peine Charles et Jules furent-ils rentrés dans leur appartement qu'ils se félicitèrent de l'agréable accueil qui leur avait été fait. En effet, à cette époque, il y avait peu de français à qui on fit cette faveur dans les grandes maisons. Jules témoigna à Charles le désir de faire une plus ample connaissance avec Don Pedro ; ce moine, ajouta-t-il, me paraît érudit, d'un caractère assez facile, il nous fera faire de rapides progrès dans la connaissance des mœurs, des usages et du caractère espagnol. Quant à Don Romualdo et à sa femme, nous serons long-tems encore sans bien nous comprendre, de sorte que nos relations avec lui se borneront à quelques visites d'honnêteté, sauf à fréquenter ses assemblées quand nous comprendrons mieux le Castillan. Charles écoutait sans rien dire, mais il regardait Jules avec un ris malin ; l'Abbé, lui dit-il, tu ne me parles pas de cette nièce, de cette jeune et charmante personne qui jetait sur nous de tems en tems et à la dérobée un coup d'œil furtif mais délicieux ; qu'en penses-tu ? ma foi, Charles, reprit l'Abbé avec calme, que veux-tu que j'en dise, je répéterai avec toi qu'elle m'a paru charmante. – Oui, répliqua Charles, taille élégante, pieds mignons, les mains belles, les cheveux et sourcils noirs, les yeux d'un bleu si vif que l'on craint de les rencontrer, et par dessus tout cela une coupe de figure enchanteresse. – Comment donc, Charles, mais c'est un signalement complet que tu fais là ? je t'avoue franchement qu'elle m'a paru une fort belle personne et c'est tout. Aurait-elle fait une impression différente sur ton imagination ? Non, l'Abbé, je te le jure ? je la trouve jolie, très-jolie, mais c'est tout aussi ; tu sais d'ailleurs qu'un militaire autant occupé que moi ne pense, guères aux femmes, et je juge, par les regrets de

notre chef d'escadron, qu'elles ne peuvent qu'enchaîner le courage, ébranler nos plus généreuses résolutions, et nous arrêter tout court dans la plus brillante des carrières. Au surplus, je pense que l'homme ne peut pas être dominé par deux-grandes passions à la fois : celle qui m'occupe en ce moment absorbe toutes les autres. Il sera possible qu'un jour je rende hommage à la beauté, mais alors j'aurai quitté l'état militaire, ou je changerai bien

Ces observations, si peu communes à la jeunesse, effrayaient Jules. Il lui semblait revoir un nouvel et farouche Hypolite ne s'occupant que de son arc, de ses javelots, et poussant déjà comme lui la vertu jusques à la rudesse. Il ne s'en était jamais rendu raison bien sérieusement ; mais il avait compté la société des femmes au nombre des moyens qui pourraient concourir à adoucir un jour son humeur un peu sauvage ; et Charles venait, sans s'en douter, de porter un coup terrible dans ses idées, de bouleverser son imagination par une manifestation de principes qui avaient à ses yeux plus que de la rudesse.

Charles en effet avait parlé avec franchise ; il se trouva souvent avec Dona Inès, c'était le nom de la jeune nièce, soit dans les assemblées, soit au jardin en particulier ; il ne parut éprouver pour elle aucun mouvement, aucun trouble qui décélât la plus légère étincelle de la passion. Il jouait, plaisantait et causait avec elle, aux égards près, comme s'il se fût trouvé avec un de ses camarades ; et cette indifférence, dont les surveillans d'Inès n'avaient pas manqué de rendre compte à Don Romualdo, avait enchanté ce dernier et n'avait pas peu contribué à la bienveillance qu'il continuait de manifester à nos jeunes gens.

Jules avait réussi à se bien faire venir, du moine hyéronimite, qui le considérait pour ainsi dire comme un ecclésiastique, depuis qu'il avait appris qu'il avait reçu la tonsure. Cette nouvelle circonstance le mit si avant dans l'esprit de la famille qu'il ne pouvait plus suffire aux nombreuses incitations qui lui étaient faites chaque jour. Jules et Charles, de leur côté, invitèrent la famille et le moine à un dîner à la française qui fût accepté à condition qu'il n'y aurait aucun autre français d'invité. Charles se distingua dans la manière de fêter ses hôtes, et quoiqu'une infinité de mets, que ne connaissaient pas l'épouse de Romualdo et sa nièce, leur parussent

inférieurs à ceux qu'ils avaient coutume de se faire servir, ils convinrent que, pour la variété, l'ordonnance du service et la saveur générale, de tout ce qu'ils avaient mangé, les français étaient, *en fait de cuisine*, supérieurs aux espagnols. Ce n'était pas une petite concession de leur part, si toutefois elle était sincère, car il n'existe pas de nation aussi infatuée d'elle-même que la nation castillaune. Les espagnols sont en général d'une ignorance si profonde sur les mœurs, les habitudes et les découvertes des autres peuples, auxquels ils doivent pourtant une grande partie de leur civilisation, qu'ils les regardent tous à peu-près comme des sauvages comparativement à eux. Ces ridicules prétentions n'ont pas peu contribué à occasionner des rixes et à fomenter des haines. J'ai vu des français, dans l'indignation de s'entendre nommer *barbaros*, ou sauvages, par des espagnole, ne pouvoir s'empêcher de faire voler leur assiette à la figure de ces insolens, et se livrer à de tels accès de rage contre eux qu'ils justifiaient, sans s'en douter, le titre révoltant qu'on leur avait donné.

Quoi qu'il en soit, le seigneur Romualdo, en acceptant l'invitation de Charles, lui avait fait une si grande saveur qu'il l'avait même prié de n'en rien dire à ses compatriotes, parce qu'il ne voulait pas que l'on répandît dans le public qu'il avait mangé chez des français. Il est vrai qu'il couvrait du voile spécieux de la politique cette réticence, à l'aide de laquelle il avait l'art de donner un nouveau prix à son acceptation.

Charles se moquait avec raison de toutes ces puérilités par lesquelles les espagnols croyaient ajouter à leur dignité naturelle ; mais son but était atteint. Il allait, venait ainsi que Jules, chez son hôte, et causait aussi familièrement avec son épouse et sa nièce que s'il eut été chez lui. Il s'attachait à écouter la prononciation, à se faire reprendre des fautes qu'il faisait.

Cependant Jules n'avait pas voulu rester étranger aux exercices de son élève : il assistait assez souvent aux manœuvres, s'amusait quelquefois à les commander et faisait placer Charles à son rang comme un simple soldat. Charles était transporté de joie en voyant son ami se familiariser avec l'état militaire qui faisait sa passion dominante. Le soir, ils lisaient ensemble des traités de tactique, se communiquaient leurs observations et paraissaient rivaliser d'application et de savoir.

Ils n'avaient pas encore reçu, depuis leur séjour à Madrid, de lettres de Madame de Damoska, tant les communications étaient difficiles ; mais enfin il arrive un paquet assez volumineux dans lequel cette tendre mère, après avoir épanché son coeur, faisait à son fils des reproches ménagés sur cet entraînement au métier des armes, par lequel il débutait dans la carrière. Défie toi de tout enthousiasme, lui disait-elle : ces passions si violentes sont rarement de longue durée. On m'a assuré que tu traitais déjà des questions de politique d'une profondeur telle que les plus grands publicistes oseraient à peine les aborder ; je t'avoue, mon cher enfant, que cette déplorable manie m'afflige beaucoup plus que tous les hasards que tu vas braver. Je te croyais un sens droit, de la raison ; comment se fait-il que ton cœur, naturellement bon et sensible, ne puisse pas te soustraire aux écarts d'une imagination trop impétueuse ? Ton ami Jules m'a prévenu que je devais m'attendre à te voir marcher un jour sur les traces d'Alexandre ou de César : tu ne rêves que conquêtes et qu'envahissement ; tu ne trouves qu'un seul rôle dans le monde vraiment noble et sublime, celui de conquérant. Serait-il possible, en ne voyant pas comme toi, que je me trompasse, surtout depuis la lecture de quelques observations publiées à ce sujet par notre ami A\*\*\*, homme de lettres, recommandable par son instruction, la variété de ses connaissances et l'excellence de ses principes ? Je te les adresse, en t'invitant à les réfuter, si tu t'en sens capable. Nous autres bonnes gens nous pourrions bien errer avec nos abstractions ; mais toi, qui es sur le théâtre de la guerre et qui vois les choses en première ligne, je te prie, mon fils, de dessiller nos yeux et de nous remettre dans la bonne voie, si nous sommes dans l'erreur.

## DES CONQUÉRANS.

« Le vulgaire croit que l'amour des grandes choses est le mobile des ambitieux ; les flatteurs ne voient dans cette ambition que l'effet d'une grande ame qui s'indigne de trouver des bornes à sa puissance : les uns se trompent comme les autres.

On se demande d'abord où est la nécessité d'ouvrir une si vaste carrière à ses actions. Lycurgue n'avait pas une âme petite et rétrécie, cependant il ne fut pas conquérant et ne voulut pas que son peuple le devînt. Les institutions de Numa et la législation de Penn furent fondées sur ce même principe.

Il y a dans la soif des conquêtes plus de bassesse que de grandeur. Les conquérans par goût sont des hommes qui, pour se rendre célèbres, n'ont d'autre ressource que celle d'étonner. Incapables d'attirer l'admiration universelle par des vertus qu'ils n'ont pas, ils essaient du moins de l'exciter en faisant plus de bruit et surtout plus de mal que les autres.

Qu'admire-t-on dans un conquérant ? est-ce cette insouciance de la vie qui le porte à la risquer mille fois sans pâlir ? Il faut donc admirer aussi dix millions d'hommes qui passent leur déplorable existence à dérober à la terre, à tirer du fond des mers cet or, ces perles et toutes ces fausses richesses, alimens de nos vices, ou qui s'occupent à briser les plus durs rochers pour en arracher les pierres qui s'élèvent, pour nous, en maisons commodes, en palais somptueux ; tandis qu'ils n'ont, pour époser leurs membres fatigués, que de misérables huttes construites avec de la boue. Pour l'insouciance de la vie, il faut admirer ceux encore qui vont affronter les tempêtes, les cannibales et les bêtes féroces, pour fournir à notre gourmandise, à notre mollesse, à notre oisiveté, des aromates, des épices, de l'ivoire, des fourrures, des bois précieux et mille autres frivolités. Celui qui s'expose à devenir la proie d'un tigre ou d'un anthropophage, à être englouti dans les abîmes de la mer ou enseveli tout vivant par la chute d'un rocher, celui-là ne court pas de moindres périls qu'un Cyrus, qu'un Sésostri, entourés de leurs brigands soudoyés et armés. Il n'a pas, comme ces héros, l'expectative de la célébrité, c'est un infortuné qui le fait par besoin : mais celui qui le fait par plaisir est un fou, disons mieux, c'est un monstre.

Qu'admire-t-on dans un conquérant ? la sagacité, les ruses, la prévoyance ; mais ses succès les plus brillans ce prouvent souvent que l'incapacité de l'ennemi qui se laisse duper ou prévenir. Je ne parle pas des circonstances où la lâcheté de quelques traîtres fait tout le mérite du vainqueur.

Qu'admire-t-on dans un conquérant ? l'étendue de ses conceptions, la grandeur de son plan, la justesse des mesures qu'il prend pour parvenir à son but.

Plus ses conceptions sont vastes, plus elles sont extravagantes. Pour cent moyens qu'il peut avoir à sa disposition, le seul enchaînement des effets et des causes produira un nombre incalculable d'autres moyens et d'autres résultats, en comparaison des quels l'enchaînement des ressources qu'il s'est ménagées sera bien petit pour ne pas dire à-peu-près nul.

Un plan trop vaste se détruit par cela même qu'il est trop vaste. Il est des bornes à tout, et chaque chose a ses proportions. Méconnaître cette loi générale, c'est détruire au lieu de créer, renverser au lieu d'ériger. Des idées de *monarchie universelle* germent dans la tête d'un souverain, il prend les armes, lève des subsides ; il épuise son empire d'hommes et d'argent ; l'agriculture est abandonnée, le commerce dépérit, les arts et les sciences s'anéantissent. Les peuples voisins ravagés sont bientôt dans un état aussi déplorable. Ce torrent débordé marque son passage par toutes les calamités imaginables. Partout les yeux épouvantés aperçoivent les traces des infamies et des horreurs qui accompagnent la guerre : le meurtre, le pillage, l'incendie, le viol, la dévastation. Les nations envahies, exténuées, abattues, reçoivent la loi du vainqueur qui court répéter plus loin ces scènes terribles. Qu'en résulte-t-il ? Si après avoir consacré la meilleure partie de sa vie à se faire abhorrer dans tous les lieux où son nom a pu parvenir, sa rage s'apaise enfin, il passe le reste de ses jours à étouffer, à prévenir des révoltes, à éventer des conspirations, à publier loi sur loi pour contenir des sujets qui ne portent le joug qu'en frémissant, à négocier sans cesse avec des princes qui brûlent d'imiter son exemple, ou de reprendre les provinces qui leur ont été enlevées. Les traités se multiplient et les infractions aussi. Chacun s'observe avec une attention maligne, toujours prêt à tromper ou à agir de vive force. Les provinces conquises, dont la possession a déjà coûté à l'état tant d'or et tant de sang, mettent encore à prix leur fidélité. Dévastées, incapables de payer des tributs, il faut au contraire leur fournir des secours, par conséquent pressurer de nouveau les anciennes provinces et recourir aux exactions, aux rapines. Le despote n'a pas eu le tems de vieillir que, couvert de l'exécration universelle, il voit son royaume désert, sans

finances, et dans un état complet de décrépitude. Les nations voisines, qui ne sont plus retenues par la terreur de son nom, volent aux armes et accourent de tous côtés pour renverser une puissance orgueilleuse qui menaçait de tout engloutir et qui n'était que le colosse aux pieds d'argile. On tombe de toutes parts sur son cadavre décharné dont on se dispute les lambeaux. Cet état si fameux, si puissant naguère, n'existe plus. Son nom est rayé de la liste des empires. Il ne reste à son dernier souverain que la funeste renommée d'avoir préparé l'anéantissement et la destruction du peuple qu'il gouvernait. Tous les sacrifices qu'il a faits à l'idole qu'il s'était créée ; tant de cruelles privations ; de peines, de fatigues endurées ; tant de dangers courus, de contrariétés et de fortunes diverses essuyées ; tant d'affronts et de chagrins dévorés ; tant de projets conçus, formés, abandonnés, avortés, ou exécutés ; tant de dissimulations, de ruses, de perfidies, de trahisons, de parjures mis en œuvre, ou prodigués avec excès ; tant de craintes, d'espérances et de chimères flatteuses, qui l'ont tourmenté et bercé tout-à-tour, n'ont pu le sauver de l'ignominie ou de la mort. Ils n'ont servi qu'à creuser le tombeau de l'empire auquel il croyait assurer une durée éternelle ?....

Ce tableau n'est pas exagéré, l'exemple de la République romaine, qu'on ne manque jamais de citer lorsqu'il s'agit de conquêtes et de conquérans, le prouve encore. Rome naissante n'avait pas le projet d'être un jour la reine du monde. Ce ne fut que lorsqu'elle eut fait insensiblement la moitié du chemin qu'elle conçut ce gigantesque projet qui ne tarda pas d'amener sa ruine.

Tout extravagant qui rêve la conquête de l'univers se figure d'ailleurs que ses prédécesseurs n'y ont échoué que parce qu'ils n'ont pas été assez habiles. Il se promet bien de profiter de l'expérience pour éviter les fautes qu'il croit devoir leur reprocher ; malheureusement, ainsi, qu'eux, il comptera dans ses funestes calculs les hommes comme s'ils étaient immortels ou comme s'il suffisait de l'ordre d'un despote pour en produire, et les ressources de toute nature, comme si elles étaient inépuisables.

Alexandre, pour épouvanter Darius, lui envoya le dénombrement de son armée. Un boucher lui répondit : *Fils de Jupiter, un boucher qui sait son métier n'est pas effrayé du nombre de moutons qu'on lui envoie.*

Voilà en deux mots l'histoire d'un prince guerrier et des hommes qui ont le malheur de lui être soumis ou de lui résister : un boucher.... des moutons.....

Qu'est-ce donc qu'un conquérant ? C'est selon la raison un enfant qui s'occupe sérieusement à construire avec des cartes un frêle édifice qu'un souffle va faire écrouler. Selon la morale, c'est un tigre : comme cet animal féroce, il tombe sur sa proie, guidé plutôt par le loisir de dévorer que par le besoin de satisfaire sa faim. Il court d'une première victime à une seconde, qu'il égorge de même sans nécessité. Il en suce le sang avec délice, et cette horrible boisson, loin de le désaltérer, ne fait que rendre sa soif plus ardente.

Malheur au peuple courbé sous les lois d'un despote tourmenté de la fureur des conquêtes ! Malheur au souverain qui veut devenir conquérant ! »

Eh bien ! reprit Jules, que penses-tu de ces réflexions sur la manie des conquêtes ? Je pense, répliqua Charles, que cet écrit peut contenir des vérités générales, mais qu'il ne prouve pas d'une manière invincible que la monarchie universelle soit une chimère. – Comment, Charles, tu ne veux pas comprendre qu'une nation, continuellement en guerre avec tous ses voisins, perd à elle seule autant que les autres ensemble ; que ses ressources, quelque immenses qu'on les suppose, seront détruites avant que les ennemis, comparativement, aient éprouvé des perles notables. – C'est possible, l'Abbé, mais l'événement n'a pas encore justifié tes calculs. Je vois le chef du gouvernement français debout, plus puissant que jamais, n'ayant encore essuyé aucun revers et marchant avec calme à son but héroïque. – Cela est vrai, il n'a essuyé aucun revers encore, et déjà nos campagnes sont désertes ; déjà des impôts excessifs, multipliés à l'infini, écrasent toutes les classes de la société. Que deviendrons-nous s'il survient une catastrophe ? Ah ! mon ami, quel est ton aveuglement ! – C'est celui de mon siècle ; Jules : un homme qui a déjà fait de si grandes choses laisse entrevoir qu'il n'y a rien d'impossible au courage, quand il s'allie au génie. – Puisses-tu, Charles, n'être pas détrompé au prix de ta fortune, de ton bonheur et de ta vie ! Au surplus, tu dois une réponse à ta mère et tu te charges de réfuter sans doute cet écrit victorieux. – Trêve d'ironie, l'Abbé ; c'est toi qui m'attires ces belles épîtres où ma mère me prodigue tour à tour

des reproches et d'amères plaisanteries, – Oui, Charles, c'est moi qui, effrayé de tes passions naissantes, appelle à mon secours l'autorité maternelle, puisque le zèle de l'amitié est à peine reconnu. Un jour tu me reprocheras peut-être de n'avoir pas combattu tes funestes inclinations avec plus de courage ! – Non, non, l'Abbé, reprit Charles en l'embrassant, j'apprécie ton dévouement, et tu n'essuieras jamais de reproches de ma part ; mais en vérité tu me fais rire avec tes craintes chimériques : j'en sais encore commander ma compagnie, et déjà tu me considères comme voulant asservir le monde.

Ce fut en s'entretenant sur ces matières qu'ils allèrent rejoindre M. Duvernoy, pour lui lire l'article des conquérants, afin de savoir ce qu'il en penserait.

## CHAPITRE XV.

### *Première Campagne. – Suite du Séjour à Madrid. – Amours.*

JULES, après avoir communiqué. à M. Duvernoy l'article sur les conquérans, lui avait rendu un compte fidèle des réponses de Charles, et s'affligeait secrètement avec lui de voir que rien ne pouvait ébranler ces dispositions martiales qu'il supposait devoir faire un jour son malheur. Il est certain, répondait le chef d'escadron, qu'il est rare de voir un jeune homme à cet âge oublier qu'il existe des plaisirs, et consacrer ses loisirs mêmes à l'étude et au service. C'est peu de faire manœuvrer tous les jours sa compagnie, quelque tems qu'il fasse, il suit encore tous les détails du pansement des chevaux, comme un simple soldat, et familiarise chaque jour ses hussards avec une sévérité de discipline qu'ils n'avaient jamais connue jusqu'à ce jour. Il a déjà l'art de se faire obéir sans se faire redouter, et il sait enchaîner aux écuries des hommes habitués à la licence et qui passaient ordinairement leur tems dans les tavernes. Il pique leur amour-propre,

stimule leur émulation et donne de légères récompenses à ceux qui soignent le mieux leurs chevaux. Pour les retenir à la caserne, il accroît leur ordinaire de quelques mets savoureux, et leur fait apporter quelques flacons d'un vin excellent, qu'il ne leur fait délivrer qu'après les leur avoir fait gagner par des exercices tout à la fois utiles et divertissans. Il exige que chaque soldat ait les premières notions de l'art vétérinaire. Il leur fait même, des questions imprévues à ce sujet, et a soin de faire couvrir de buées, par les autres camarades, ceux qui n'y répondent pas avec assurance. Il a proposé un prix, d'une montre d'argent à celui qui saura le mieux saigner un cheval, dans quelques jours, et il paie le vétérinaire du régiment pour qu'il en donne des leçons à ses soldats. Il exigera bientôt que chacun d'eux sache ferrer et déferer son cheval, faire sa corne et soigner ses pieds aussi bien qu'un maréchal. Il a déjà parlé d'une montre d'or qui sera le prix de cet exercice ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne se contente pas de le recommander, il le fait lui-même avec adresse ; il manie la tricoise, les pinces, le bouterolle et la lime, comme s'il eût fait le métier de maréchal toute la vie. Tout soldat qui s'enivre et qui ne conserve pas la propreté la plus minutieuse dans ses vêtemens est puni par une prison sévère de plusieurs jours, au pain et à l'eau. Il ne leur défend pas de boire, il les y excite même ; mais malheur à celui qui ne sait pas calculer ses forces ou la qualité du vin : il n'y a pas de grâce à espérer une fois qu'il a confirmé la punition ; car il ne fait qu'appliquer la loi. Il a composé un petit jury de ceux de la compagnie à qui il accorde de la considération ; et présidé par Sabretache, ce jury examine le délit avec soin, mais avec sévérité, et prononce la peine, que Charles modère à sa volonté. Il vient d'introduire une coutume nouvelle et qui fait un effet extraordinaire : c'est qu'il a défendu de fréquenter ni de boire pendant trois jours avec un homme qui sort de prison. Il a déjà annoncé que celui qui serait puni trois fois dans le même mois serait placé dans une autre compagnie. Ce qui prouve l'empire qu'il sait exercer déjà sur les hommes, c'est que, jusqu'à présent, il n'a établi toutes ces institutions nouvelles qu'avec l'air de la plaisanterie et comme s'il en faisait les règles d'un jeu plutôt qu'un objet sérieux de discipline. Sa compagnie sera bientôt au complet, et je réponde, s'il continue à la maintenir comme

il a commencé, qu'elle deviendra non-seulement la première du régiment, mais encore la première de l'armée.

Jules resta confondu en apprenant tous ces détails, et, malgré les conjectures défavorables qu'il en pouvait tirer pour l'avenir, il ne put s'empêcher de l'admirer ; il résolut même de concourir à sa manière au perfectionnement de sa compagnie. Il se fit remettre le contrôle nominatif de tous les hommes qui la composaient, et fit une connaissance particulière avec chacun d'eux. Il eut bientôt des notions sur leurs familles, leur fortune, leurs espérances et leur éducation. Il aidait de sa bourse ceux qui ne recevaient aucun secours de chez eux ; il les mettait à même de participer aux plaisirs des autres, à ne plus être humiliés de leur indigence. Il allait visiter dans les hôpitaux ceux qui étaient malades, et même dans les prisons celui qui s'y trouvait condamné. Il leur procurait à tous des secours, des conseils et des consolations. Il ne dédaignait pas de se faire en quelque sorte secrétaire de ceux qui ne savaient pas écrire, et devenait leur interprète auprès de leurs familles, auxquelles il envoyait des secours par la poste, au nom de leurs enfans, quand il avait appris que ces familles étaient dans la misère. Mais c'était surtout la grâce et la simplicité avec lesquelles il se rendait le dispensateur de ces bienfaits qui en faisaient le charme : il s'y prenait si heureusement qu'en rendant service s'était toujours lui qu'on s'imaginait obliger.

Tant de soins, de bienveillance d'une part, d'activité et de bonté de l'autre, ne demeurèrent pas infructueux. Ils gagnèrent peu à peu tous les coeurs, et les caractères les plus récalcitrons, même les plus indomtables, finirent par se rendre à des procédés aussi soutenus et d'autant mieux sentis qu'ils étaient plus rares à l'armée. Il faut avouer aussi que Charles, par sa fortune, et Jules, par son bon cœur et son discernement, pouvaient faire pour leur compagnie ce que beaucoup d'autres officiers n'auraient pu faire dans les leurs. Ce n'est pas qu'ils dépensassent beaucoup d'argent pour parvenir à ce but, au contraire il était impossible d'obtenir de plus heureux résultats avec d'aussi petits moyens ; tout consistait dans la sagesse raisonnée de l'emploi des fonds et dans la manière de distribuer à propos les secours ou les récompenses. Enfin ils possédaient l'un et l'autre l'art si difficile et si rare, même parmi les riches, de placer leurs bienfaits.

Cependant Jules, qui craignait que cette habitude sévère de remplir ses devoirs au-delà même de ce qu'ils exigeaient, ne livrât son ami de trop bonne heure à une austérité de conduite qui fait perdre bientôt au plus honnête homme cette grâce et cette urbanité qui font le charme de la vie, s'attachait à le détourner de tems en tems de ses occupations militaires pour le faire participer aux plaisirs nouveaux que chaque jour la politique du Roi faisait éclore en ville. Charles se prêtait avec plus de complaisance que de goût aux désirs de son ami ; et s'il était au spectacle, il lui arrivait souvent de s'absenter des heures entières pour aller faire un tour à sa caserne et maintenir par sa présence le nouvel esprit de subordination qu'il avait su introduire dans sa troupe. Jules était désolé, il lui aurait presque souhaité des défauts ou quelques légers vices. Encore s'il aimait un peu, disait-il quelquefois, le vin, ou le jeu, ou les femmes, il me semble que j'aurais cent fois moins de peine à combattre ces passions et à l'en corriger que cette imperturbable manie de guerroyer, qui le dévore et à laquelle il se livre avec d'autant plus de sécurité qu'elle se présente toujours à son imagination sous le manteau du devoir. M. Duvernoy riait de son côté des impatiences de Jules et de l'originalité des souhaits où l'entraînait son amitié pour Charles. Mon cher Abbé, lui disait-il, laissez au tems à régler ces écarts. Charles ne connaît encore que le beau côté du métier ; attendons qu'il ait vu le feu, qu'il se soit trouvé à quelques affaires sérieuses, et nous déciderons. Au surplus, en repassant dans ma tête ses réponses au sujet de Dona Inès, la nièce de vos hôtes, j'y crois apercevoir des dispositions favorables et bien marquées pour le sexe. Pourquoi n'en aurait-il pas d'ailleurs et même de précoces, étant constitué comme il l'est ? Comment disait-il, ajoutait le chef d'escadron en cherchant à se rappeler ?... « taille élevante, pieds mignons, les mains belles, les cheveux noirs, les yeux d'un bleu si vif qu'on craint de les rencontrer, et par-dessus tout cela la figure d'une coupe enchanteresse ! » – Ce sont ses propres expressions, reprenait l'Abbé avec bonhomie. – Mais savez-vous, mon cher Jules, que ce portrait n'est pas d'un *insensible* ? et comme j'ai plus d'expérience que vous et lui sur ces matières, ajouta-t-il en riant, je vous avouerai même qu'il est d'un *connaisseur*. Et où a-t-il appris ce qui constituait la beauté dans une femme ? qui lui a fait distinguer ces nuances délicates et ce rapprochement

de détail presque voluptueux, qu'on ne trouve que dans le vocabulaire des artistes ou dans la bouche des gens du monde qui ont un peu vécu ? Jules était sur les épiues, il ne savait que répondre, il était sur le point de faire sa justification en règle sur les soins qu'il avait constamment pris d'écarter avec son élève toute discussion, sur ces matières. Il était rongé d'inquiétudes en pensant que M. Duvemoy pouvait croire qu'il s'était négligé dans cette partie de l'éducation de Charles. Le chef d'escadron vit son embarras, et se pressa de l'en tirer en lui disant : rassurez-vous, mon cher Abbé, je suis convaincu que vous êtes exempt de reproches sous tous les rapports possibles à l'égard de notre jeune capitaine, et je connais, mieux que vous peut-être, le maître qui lui a fait faire des progrès aussi rapides. Ce maître, mon ami, c'est la nature, oui, n'en doutez pas, c'est elle qui nous fait reconnaître ce qu'il y a de beau, de bon, de sublime dans les œuvres du Créateur, en général ; si Charles n'avait trouvé de joli que sa figure, il se serait contenté de dire : elle est jolie ; mais il a reconnu que sa taille, ses pieds, ses mains s'alliaient parfaitement avec cette jolie figure et constituaient un tout harmonique qui est le véritable type de la beauté ; et, dans sa franchise un peu brusque, il a de suite nommé tout ce qui l'avait le plus frappé en voyant cette jeune personne. – Je vous avouerai, mon cher colonel (car, par honnêteté, on appelait ainsi les chefs d'escadron dans les corps), que les principes assez sévères dans lesquels j'ai été élevé, l'état ecclésiastique que je devais embrasser, les études auxquelles je me suis livré et l'éloignement du sexe dans lequel j'ai presque toujours vécu m'ont rendu fort étranger à ces observations. Je vous dirai plus, soit que j'aie contracté de bonne heure l'habitude de ne jamais envisager une femme qu'à la dérobée, et que les femmes eussent le droit de me faire une vive et subite impression, je trouvais jolies toutes celles qui réunissaient une figure passable à un peu de jeunesse ; et sans vos réflexions au sujet de Charles, j'aurais été long-tems encore sans savoir ce qui constituait la beauté par excellence, et la femme la plus ordinaire eût été pour moi une Vénus, sans que la nature fut venue à mon secours pour me faire reconnaître ce type de beauté, *ce tout harmonique* dont vous venez de faire l'éloge. – Doucement, l'Abbé, je croirais presque, à votre réponse légèrement ironique, que vous prenez comme l'effet d'une imagination exaltée, cet ensemble ravissant des

proportions que nous aimons à retrouver en tout. Cet ensemble existe aussi bien dans un édifice, dans un cheval, dans un homme que chez le sexe, et je vous juge trop bien organisé pour y être insensible. Cette harmonie délicieuse se fait reconnaître au moral comme au physique : nos facultés intellectuelles sont susceptibles de proportions comme notre extérieur. Ne rencontrez-vous pas dans la société des hommes qui n'ont pas assez de jugement comparativement à leur esprit, ou dont le courage et l'énergie ne sont plus en harmonie avec leurs forces physiques ; d'autres qui sont doués d'une sensibilité extrême quand les autres paraissent plongés dans une éternelle apathie ? Si vous êtes bien organisé vous-même, ne sentirez-vous pas que l'homme qui vous conviendra le mieux sera celui chez qui vous trouverez toutes les facultés morales dans un parfait équilibre, et telles qu'elles vous permettraient de jouir des avantages de sa société. A la vérité, ce bel ensemble est rare ; mais si nous sentons la nécessité de l'harmonie dans les organes de notre intelligence, pourquoi refuseriez-vous de la reconnaître dans les ligues extérieures des corps ? Comment eussiez-vous été aussi sensible que vous l'êtes aux beautés de la poésie, si le ciel ne vous avait fait la faveur de perfectionner votre entendement ? Ce n'est qu'à cet heureux ensemble que vous êtes redevable de vos progrès dans les sciences.

Jules était un peu honteux de s'être attiré de semblables observations de la part d'un militaire qui avait beaucoup moins étudié que lui, mais à qui l'expérience donnait une supériorité que Jules se plaisait à reconnaître. Il se promit bien d'être plus circonspect à l'avenir.

Ce qu'il y avait de singulier dans cette circonstance, c'est que Jules et son élève étaient, sous le rapport des femmes, d'une inexpérience bien rare à l'armée et plus rare encore chez des français. Il y avait tout lieu de croire même que les notions de l'élève, quoique fort bornées, étaient pourtant un peu plus étendues encore que celles du maître. D'un caractère plus vif, ayant joui d'une plus grande liberté au château, il avait peut-être fait, sans s'en rendre compte, quelques légères découvertes, ou acquis quelques connaissances que tous les soins des parens ne peuvent jamais entièrement cacher aux enfans d'une imagination active, mais il n'en est pas moins certain qu'ils apportaient encore l'un et l'autre à Madrid, sinon l'entière pureté des pensées qui se perd de si bonne heure chez les jeunes gens

ardens et précoces, au moins cette virginité des sens, que le hasard conserve plus souvent chez les hommes que la vigilance des instituteurs,

Charles, avec sa passion pour les armes qui absorbait en quelque sorte toutes ses facultés et Jules, avec l'austérité de ses mœurs, eussent peut-être conservé long-tems encore cet état d'innocence qui rapprocherait l'homme de l'ange, si son imagination corruptrice ne le ramenait sans cesse à la fange de son origine ; mais ils habitaient l'un et l'autre une terre où, malgré l'unité des Labitans à professer la religion du Christ, le paganisme semble avoir conservé dans les hommages que l'on rend aux femmes cette intensité de l'ancien culte de Vénus ; ils ignoraient l'influence de la douce latitude sous laquelle ils vivaient, les mœurs, si différentes des leurs, du peuple auquel ils avaient affaire, et cette universelle tolérance qui cache en Espagne toutes les intrigues du cœur, quand elles sont soigneusement recouvertes des voiles du mystère. Ils n'avaient pas eu occasion d'apprendre que, chez les castillans, l'amour est la seule passion qui trouve grâce aux yeux de la religion même ; que cette nation encore chevaleresque conserve, comme un dépôt sacré, ce sentiment d'adoration pour les femmes, qui avait été si long-tems le véhicule des actions les plus héroïques. Ils ne pouvaient soupçonner que l'affaire la plus importante, dans la nouvelle comme dans l'ancienne Ibérie, consistait dans les ardens et continuels hommages rendus au sexe pour en obtenir des faveurs ; que la gloire et l'ambition n'étaient, pour les espagnol, que des passions secondaires et toujours subordonnées à la principale, à l'influence de laquelle n'échappaient même pas toujours les maisons consacrées par la religion au sacrifice des passions mondaines. Et comment eussent-ils pu se douter des charmes intérieurs des sociétés du pays, quand leur qualité d'étrangers et d'agresseurs leur fermait l'entrée des principales maisons de Madrid ? ou, s'ils parvenaient à y pénétrer quelquefois, ils s'y voyaient accueillis par le froid le plus glacial et par ce ton de réserve qui n'annonce que la contrainte et l'envie de voir se terminer promptement une visite de pure politique. Il y a d'ailleurs dans la décoration des appartemens en Espagne quelque chose de sombre et de sévère qui fait toujours une impression profonde chez des étrangers. La vue de ces prie-Dieu, de ces Christs, de ces vierges, ou le tableau de quelques martyrs que l'on rencontre dans chaque pièce où l'on

pénètre, fait ressembler l'Espagne à un vaste cloître, dont chaque maison n'est qu'une cellule particulière. Avoir la profusion d'ornemens religieux, de chapelles, d'oratoires et de madones devant lesquelles brûlent continuellement des lampes, dans chaque habitation, on se figurerait que ceux qui les habitent passent leur vie en contemplation, en prières et ne connaissent que jeûnes, mortifications et austérités. Chacun a son image favorite : la femme invoque *Santiago* ou Saint-Jacques, le patron des Espagnes et le destructeur des Maures ; et le mari se prosterne des heures entières devant *nostra senora de la Concepcion*, ou *nostra señora d'Atocha*, ou *del Pilar*, ou *de Toledo* ; mais à travers tous ces exercices de piété, auxquels on manque rarement dans aucune classe de la société, le plaisir au visage riant, cachant ses ailes de papillon le long de son corps diaphane et léger, baissant humblement les paupières, s'introduit sur la pointe du pied jusque dans ces sanctuaires, et vient déridier les fronts les plus sérieux. La monotone guitare semble s'animer sous les doigts de jeunes filles charmantes, et préluder aux apprêts d'un voluptueux *Bolero* ou d'un *Fandango* passionné ; bientôt la famille se range en cercle, les jeunes amis de la maison viennent se mêler à ces danses ; et c'est en se livrant à cet amusement, qui a tant de charmes pour l'espagnol, que la correspondance des yeux, des pas, des doigts, et la pantomime la plus fine comme la plus animée font passer tour à tour dans l'âme du danseur l'espérance, la crainte, le désespoir et le plaisir, sous les jeux mêmes des bons parens qui semblent avoir oublié que c'est ainsi qu'ils firent autrefois la conquête de leurs épouses.

Jules, qui passait à son logement une grande partie de la journée soit à apprendre l'espagnol, soit à correspondre avec Madame de Damoska et sa famille, avait plu à Don Romualdo. Depuis qu'il avait su qu'il avait été abbé et tonsuré, il s'était établi de suite des relations de confiance et d'amitié qui le faisaient considérer comme s'il eût été de la famille. Car il suffisait de tenir ou d'avoir tenu à l'état ecclésiastique en Espagne pour être accueilli. Il ne se faisait pas une partie de plaisir à l'intérieur qu'il ne fût invité. On ne le nommait que *Señor Abbate*, *Monsieur l'Abbé* et chacun s'empressait à lui témoigner de la considération. Dona Inès, la nièce et l'héritière de cette riche maison, n'était pas la dernière à lui prouver des

égards, et s'amusait quelquefois à lui faire répéter les mots les plus difficiles de la langue, afin de perfectionner, disait-elle, sa prononciation, au progrès de laquelle elle paraissait prendre le plus vif intérêt. Il paraît qu'elle avait témoigné à son oncle le désir ardent d'apprendre la langue française de la bouche même d'un français ; car tous les maîtres espagnols, qui en donnaient des leçons à Madrid, avaient une prononciation si vicieuse qu'ils prêtaient à rire aux français, quand ils voulaient converser avec eux, et, devenaient même souvent intelligibles. Soit qu'Inès eût vraiment le désir d'apprendre, soit qu'un sentiment nouveau, dont elle ne pouvait encore se rendre compte et qui semblait l'attirer vers Jules, lui eût servi de prétexte pour trouver plus d'occasions de causer avec lui, elle eut l'art de faire faire à son oncle une démarche à laquelle l'Abbé était loin de s'attendre. Il vit entrer un matin dans sa chambre Don Romualdo, qui le pria, avec tous les ménagemens d'un homme qui craint d'être refusé, de vouloir bien, dans ses momens perdus, donner à sa nièce quelques leçons de langue française. C'est notre enfant chérie, lui dit-il en espagnol, l'unique héritière de nos biens : nous concentrons en elle toutes nos affections, et vous pardonnerez à notre tendresse l'indiscrétion d'une démarche que j'hésite à faire depuis plus de quinze jours dans la crainte qu'elle ne vous déplaie. Jules, toujours bon et obligeant, répondit du mieux qu'il put, qu'il était charmé de pouvoir lui donner cette faible marque de son estime et de sa reconnaissance de tous les bons procédés qu'il avait eus pour lui et son ami, depuis leur entrée dans sa maison. Don Romualdo, dans la joie que lui causait une telle réponse, l'invita à passer sans façon dans son appartement, où on allait servir le chocolat ; il voulait, disait-il, annoncer en déjeûnant et devant lui cette heureuse nouvelle à sa famille. Jules ne put s'y refuser. Après avoir mis une lévite, arrangé ses cheveux et sa cravate, il alla déjeuner avec ces bonnes gens qui le comblèrent d'amitié. Ce fut pour la première fois que Jules vit, après ce déjeuner, fumer une Dame espagnole de haut parage. Il est vrai que le tabac que l'épouse de Don Romualdo employa étant extrêmement doux et parfumé de vanille, l'appartement se remplit à l'instant d'une odeur suave et agréable. L'Abbé craignit que Dona Inès n'en fit autant que sa tante, mais il fut rassuré quand il apprit que les femmes mariées, seules, avaient le droit

de se livrer à ce goût, et encore qu'elles se cachaient devant les étrangers. C'est pour vous prouver combien nous vous considérons comme un ami, reprit le bon oncle, que ma femme a fumé devant vous son *cigarito*.

Il fut arrêté que comme Dona Inès sortait rarement, elle serait aux ordres de Jules, soit le matin, le soir ou dans la journée, pour recevoir sa leçon ; qu'il pourrait l'envoyer appeler et qu'elle se rendrait aussitôt auprès de lui. La jeune espagnole, qui était pressée d'apprendre, pria l'Abbé de lui donner sa première leçon ce jour même. Elle suivit Jules, qui rentra chez lui pour prendre des livres français, accompagnée, comme elle l'était toujours, d'une duègne d'environ cinquante ans et d'une jeune femme de chambre d'environ seize ans, c'était aussi l'âge d'Inès. La vieille tricotait, et la jeune festonnait, tandis que leur maîtresse apprenait son alphabet et que l'Abbé, avec toute la candeur de son ame, s'appliquait, avec un soin extrême, à faire prononcer nettement à son élève les vocales, les nasales, les gutturales, etc.

Quand Charles rentra dans son logement, en sortant de ses exercices ordinaires, et qu'il eut appris les nouvelles fonctions de l'Abbé, il partit d'un éclat de rire si violent qu'il ne fut pas le maître de le retenir. – Je ne vois pas, lui dit l'Abbé un peu déconcerté, ce qu'il y a de si risible là-dedans. – Pardonne-moi, l'Abbé ; mais il me passe par la tête l'idée la plus folle. – Quelle est-elle ? – C'est que si tu pouvais réunir quelques autres élèves à la nièce de notre hôte, tu te trouverais capitaine d'une compagnie qui serait bientôt plus dangereuse que la mienne. Et en achevant ces mots il recommença à rire de tout son cœur. – Je ne te croyais plus si enfant, Charles. – Non, l'Abbé, mais c'est qu'il serait bien plaisant de soumettre des demoiselles à des exercices militaires, à une discipline, à des manœuvres..... – De hussards, n'est-ce pas ? – Oui, mou ami, par deux, par quatre. – Charles ? – L'Abbé. – Tu ne t'aperçois pas que tu tombes dans le ridicule. – Oh ! l'Abbé, je voudrais bien assister à tes leçons ? – C'est ce qui n'arrivera pas. – Eh ! pourquoi ? – Parce que la présence d'un fou est inutile dans ces momens-là. Et Charles ayant été appelé au dehors pour affaire, de service, Jules se promenait à grands pas dans son appartement, en disant : ce. pauvre Charles ! comme il est innocent encore ! et que toutes les folies qu'il vient de me débiter annoncent bien le calme de son cœur, le silence des passions !

Pauvres Jules ! pauvre Jules ! qui philosophes avec tant de tranquillité et qui analyses si aisément tout ce qui se passe dans l'âme de Charles, jouiras-tu toi-même long-tems encore de ce silence du cœur, de ce calme des passions que tu te complais à reconnaître dans ton jeune ami ; ou plutôt, si tu scrutes rigoureusement ce qui s'est passé dans ton âme, depuis une quinzaine de jours que tu donnes tes leçons à notre vive espagnolette, avec la sécurité que donne l'inexpérience du monde et de la vie, ne frémiras-tu pas des dangers qui déjà t'environnent ?

Mais pourquoi le dissimuler plus long-tems ? Jules, semblable à ces enfans qui viennent d'aspirer un air infect en jouant avec leurs camarades atteints, sans le savoir, d'un mal contagieux, porte déjà dans son cœur le germe du venin qui bientôt va le déchirer. Il aime, il adore, et ne s'en doute même pas : chaque jour il savoure, en respirant, l'haleine douce et parfumée de sa charmante élève, ce nectar fatal qui va porter le trouble dans ses sens et le livrer sans défense à tous les transports de la plus délirante des passions ! En effet, il s'était familiarisé avec la vue d'Inès ; il analysait, sans se douter du danger, cette espèce de signallement d'amour que l'instinct de la nature avait plutôt dicté à Charles que son raisonnement. Ce pied mignon, cette taille élégante, ces doigts éfilés, ces cheveux, cette figure, ces yeux !.... ces yeux, suivant l'expression de Charles, qu'on craignait de rencontrer, Jules osait pourtant les regarder en face des secondes entières sans baisser la paupière. Il cherchait seulement, ainsi qu'il se le disait à lui-même, à retrouver ce type universel de beauté, cette harmonie délicieuse dont l'expérimenté Duvernoy lui avait fait une peinture si agréable. Il est satisfait de sa découverte, il présume qu'il n'est pas malheureusement organisé, parce qu'il s'aperçoit, aux profondes impressions qu'il éprouve, qu'il a saisi tous ces rapports fugitifs et délicats qui forment la véritable perfection physique, d'autant plus précieuse, lui a dit le chef d'escadron, qu'elle est plus rare dans le monde.

Malheureux Jules ! que deviendras-tu-quand tu auras enfin reconnu le piège cruel que t'a tendu cet inexorable enfant, dont la malice n'exerce jamais mieux son empire que sur les cœurs ingénus ? Le tien n'a jamais aimé : vierge encore de toutes passions violentes, tu penses que la vie de l'homme raisonnable peut s'écouler à l'aide de douces affections et sans

dévier jamais du sentier de la sagesse. Mais c'est en vain que tu auras atteint l'âge de la raison, tes vingt-six ans et tes études ne te sauveront pas des orages qui menacent ta frêle existence ; puisses-tu ne pas succomber aux coups de la tempête !

Il s'apercevait déjà que ses nuits n'étaient plus si calmes ; que l'image de Dana Inès lui apparaissait souvent dans ses songes ; que lorsque des visites de famille ou des devoirs de religion l'avaient privé du plaisir de lui donner sa leçon et de la voir, la journée lui paraissait d'une longueur et d'un accablant ennui. Il ne savait comment analyser le bien-être qu'il ressentait à sa vue ; elle faisait sur lui l'effet que produit la présence de l'astre du jour sur un être privé depuis long-temps de la lumière. Son cœur était réjoui en contemplant cette charmante figure qui peignait tout à la fois l'innocence, la malice, la gaîté, la jeunesse et la beauté. Il sentait qu'il s'attachait chaque jour davantage à son élève ; mais il éprouvait des distractions auxquelles il n'avait jamais été sujet. Les leçons étaient d'une longueur extrême : la duègne était souvent obligée de leur faire apercevoir qu'il y avait long-temps que la Señora étudiait. Ce qu'il y avait de plus dangereux pour Jules, c'est que son écolière, d'une vivacité presque folle, s'était tellement familiarisée avec son maître qu'elle lui faisait chaque jour mille espiègleries charmantes sur le soin de sa toilette, et semblait prendre un malicieux plaisir à déranger tous ses apprêts et à provoquer sa vengeance. Jules, dans sa colère presque enfantine, courait souvent après son lutin, qui allait en riant se réfugier jusque dans les bras de son oncle ou de sa tante qui, enchantés de ses prouesses, faisaient leurs excuses à l'Abbé, en le priant de les lui pardonner.

Mais tandis que Jules se livre avec une trompeuse sécurité aux charmes incompréhensibles d'une passion dont il ne peut encore bien reconnaître les atteintes, et que Charles persiste dans ses exercices, où déjà il a acquis des connaissances qui le mettront bientôt à même de rivaliser avec ses camarades les plus instruits, rappelons des événements d'une plus haute importance pour les destinées de l'armée française en Espagne, à laquelle se trouve liée l'existence de nos héros.

Sarragosse, défendue par 50 mille hommes d'infanterie, dix mille hommes de cavalerie, une artillerie considérable, après un siège de 50 jours, venait de tomber au pouvoir des français, à qui ils avaient donné le plus

mémorable exemple de ce que peut inspirer pour sa défense l'amour de son pays. En proie à une épouvantable épidémie qui leur enlevait 500 hommes chaque jour, ne pouvant plus suffire à enterrer le nombre des morts qui allait surpasser bientôt celui des vivans, ces habitans courageux aimèrent mieux s'ensevelir sous les ruines de leur ville que de tomber au pouvoir de leur ennemi. Leur défense étonna leurs vainqueurs, qui ne trouvèrent plus que 15 mille hommes d'infanterie et 2,000 hommes de cavalerie de cette garnison si considérable qui s'était enfermée dans cette cité florissante. Le tiers des maisons de la ville avait sauté par l'effet des mines, et les habitans y avaient soutenu dans chacune d'elles un siège particulier. Les deux autres tiers avaient été ou incendiés ou écrasés par les bombes. Les débris de la population s'étaient réfugiés dans les caves. Cent mille fusils, deux cents pièces de canon avaient été trouvés dans la place, qui offrit aux français le plus horrible spectacle par l'immense quantité de cadavres laissés dans toutes les rues sans sépulture, et le nombre considérable de mourans répandus sur toutes les places.

Point de doute que le fanatisme n'ait contribué pour beaucoup à cette héroïque défense. Tous les grades d'officiers-généraux, d'officiers et de sous-officiers étaient remplis par des moines ardens et exaspérés. Notre-Dame *Del Pilar* faisait chaque jour de nouveaux miracles pour ranimer le courage des assiégés ; mais un fanatisme religieux, qui se confond dans l'amour de la patrie, semble en quelque sorte s'épurer à ce feu sacré, et légitimer ses excès.

Il paraît cependant que les calamités nombreuses qui assaillirent les sarragossais, pendant ce siège à jamais mémorable, ébranlèrent quelquefois leur courage ; car les six moines qui composaient la commission du gouvernement suprême de cette ville furent réduits à faire planter des potences sur toutes les places pour y pendre ceux qui auraient parlé de se rendre. Deux de ces moines, *Basilis* et *Assace*, furent fusillés lors de l'entrée des français ; les quatre autres s'échappèrent.

Dans le discours prononcé par l'évêque de Sarragosse après cet épouvantable désastre, on remarquait les phrases suivantes :

« Cette même Providence adorable qui me tira de Sarragosse dans les tems, m'y ramène aujourd'hui ; mais, hélas ! que cette ville est différente

d'elle-même ! Je l'ai laissée avec ses champs fertiles, avec ses belles promenades, ses temples magnifiques, ses superbes palais, charmant de tous côtés les yeux par des points de vue admirables ; aujourd'hui je la revois triste, affligée et entièrement ruinée, ses champs ravagés, ses jardins détruits, ses oliviers coupés, ses vignes arrachées, ses chemins interrompus par de profondes coupures, ses rues encombrées de ruines ; les religieuses éplorées fuyant dans les montagnes ; beaucoup de religieux victimes de la charité en allant assister les malades dans les maisons et les hôpitaux ; les misérables curés, fatigués en administrant nuit et jour les sacrements. Je vois d'un côté des pères expirants, laissant des fils orphelins ; de l'autre des enfans, de pauvres et innocentes créatures suçant le sein desséché de leurs mères, et n'y trouvant que les restes d'un sang épuisé. Ici des campagnes jonchées de morts et arrosées du sang précieux des hommes ; là des maisons en flamme, des palais en cendre et des cadavres amoucelés à la porte des églises et que l'on rendait à la terre sans aucune cérémonie religieuse.

Quelle est, ô mon Dieu, la cause de tous ces maux ?.....

La guerre, ce formidable fléau de la colère divine, dont le nom terrible ne devrait jamais se trouver sur les lèvres des ministres de l'évangile, ni être prononcé dans les temples du Dieu de paix et de miséricorde. Ce torrent qui, dans le cours des siècles, a renversé tant de cités, de provinces, de royaumes ; cette compagne inséparable de la famine, des maladies et de la mort, c'est la guerre qui nous a entraînés dans cet abîme de maux ! Eh ! quel est celui qui nous a apporté la guerre....? »

Cet extrait qui, traduit en français, a beaucoup perdu de son énergie et de sa concision, donne une idée si frappante des horribles résultats de ce siège, si fameux dans la guerre d'Espagne que nous n'avons pu résister au désir de l'insérer ici.

La prise de Sarragosse consterna les espagnols. Ils se crurent un moment abandonnés du ciel, quand ils virent que *Nostra Senora del Pilar* n'avait pas voulu défendre sa ville chérie ; mais cet abattement fut de peu de durée ; et les assassinats, tant à l'intérieur de la ville que sur les grands chemins qui y aboutissaient, recommencèrent avec une nouvelle fureur, et prouvèrent aux français qu'il n'y aurait jamais d'accommodement à espérer tant que le territoire espagnol se trouverait envahi.

Au même instant on apprit que les ducs de l'Infantado et d'Albuquerque s'étaient échappés de Consuegra et de Madridejos à la tête de leurs troupes ; mais que la division de cavalerie à laquelle appartenait M. Marsais, le colonel de Charles, avait atteint et taillé en pièces l'arrière-garde de ces deux généraux et leur avait tué environ quatre cents hommes ; que cet officier s'était surtout distingué dans cette affaire, et qu'il avait si vivement poursuivi l'ennemi qu'il avait été sur le point de capturer le duc de l'Infantado.

A cette nouvelle, Charles sentit se ranimer sa passion pour la gloire ; il gémissait de n'avoir pu faire partie de cette belle expédition, et il obtint de M. Duvernoy l'assurance que sous un mois il serait en état de faire la guerre ; mais qu'il lui fallait encore ce tems pour se perfectionner et compléter sa compagnie.

Cependant un nouvel incident, que l'humaine sagesse n'avait pu prévoir et qui devait exercer son influence sur les futures destinées de Charles fut sur le point de faire échouer ses ambitieux, projets d'avancement dans la carrière militaire et d'éteindre, pour toujours peut-être, cette ardeur martiale dont il était dévoré.

Ce jeune capitaine avait coutume de faire manœuvrer sa compagnie hors de la ville, dans une petite plaine qui se trouvait contigue à la promenade, assez solitaire, nommée *las Delicias*, (les Délices). Tout entier à ses occupations, il n'avait pas remarqué qu'une voiture assez élégante, quoique d'une grande simplicité, descendait depuis un mois la superbe avenue des Délices jusqu'au bord du canal, s'arrêtait près de l'une des contre-allées, en face de l'esplanade où manœuvrait Charles ; et qu'une jeune personne voilée, accompagnée d'une seule femme de chambre, examinait Charles tout le tems de ses exercices, sans le perdre un instant de vue. Certes un castillan aurait bientôt eu fait cette remarque ; mais Charles, l'innocent Charles était loin de se douter qu'il alimentait chaque jour, dans le cœur de l'une des plus jolies femmes de Madrid, la passion la plus violente qui eût jamais consumé celui d'une espagnole.

Dona Olympia était fille du comte d'Al..., l'un des seigneurs de la cour qui avaient fomenté et secondé dans les tems la révolution d'Aranjuez, de concert avec les agens français, avec la certitude qu'un changement de

dynastie le mettrait à même de satisfaire enfin cette vaste ambition dont il était dévoré.

Plusieurs motifs l'avaient engagé à trahir les intérêts de ses anciens rois. Riche propriétaire dans l'Amérique espagnole, il avait été forcé de recourir au conseil, suprême de Castille pour le jugement en dernier ressort d'un procès considérable et dont la perte devait entraîner celle de sa fortune. Il avait en effet perdu ce procès et se trouvait presque ruiné. Un ministre de Charles IV, son ennemi mortel, était à ses yeux l'auteur de son malheur ; il voulait non-seulement se venger de lui, mais encore lui succéder ; il possédait à un degré extrême l'esprit d'intrigue et d'audace susceptible d'attirer sur lui les suffrages dans un moment de crise. Son espérance était aussi de faire réviser sa procédure pour rentrer dans ses biens, et d'user de son influence dans le nouveau gouvernement pour faire réussir cette affaire si importante. Du reste, d'une fierté souvent insupportable, il portait dans ses relations privées un ton de despotisme et d'orgueil qui annonçait ouvertement la haute opinion qu'il avait de lui-même. Il détestait les français au fond du cœur, quoiqu'il se fût attelé au char du nouveau roi.

Il avait singulièrement contribué à semer la division parmi les grands d'Espagne, et s'était voué tout entier au parti de l'usurpateur du trône de Charles IV. Le chef du gouvernement français, qu'il avait servi avec tant de zèle et de bassesse, l'avait recommandé à son frère ; et les emplois lucratifs dont il était revêtu dans le nouveau gouvernement de Madrid commençaient à le dédommager des pertes immenses qu'il avait faites en Amérique ; mais son ambition n'était pas satisfaite : il visait au ministère et faisait des vœux ardents et des efforts soutenus pour le triomphe de sa nouvelle cause.

Dona Olympia, sa fille, était née en Amérique, mais avait été envoyée très-jeune à Madrid, aux dames de *Las Salessas*, monastère royal renommé, destiné seulement aux demoiselles nobles et d'une grande fortune. C'était peut-être le seul établissement de l'Espagne où l'on pût procurer aux élèves une éducation aussi perfectionnée. Il est vrai que les immenses revenus de ce couvent et les pensions excessives que payaient les familles concouraient à entretenir cette maison dans le luxe, l'abondance et un choix recherché de maîtres en tout genre, qui imprimaient à cet établissement un caractère de grandeur et de majesté.

Depuis son retour d'Amérique, le comte d'Al..., privé de la société de son épouse, qu'il avait laissée à Lima, avait retiré sa fille du couvent pour la garder auprès de lui. Maîtresse absolue dans la maison de son père, qui, tout occupé de ses projets ambitieux, ne jouissait de la société de sa fille que passagèrement et quand il mangeait chez lui, ce qui était rare, Dona Olympia partageait son temps entre la lecture, la promenade, un peu de musique, une correspondance suivie avec sa mère et ses visites au couvent de *Las Salessas*, où elle allait passer, chaque jour, quelques heures auprès de ses anciennes amies. Du reste, vivant extrêmement retirée au fond de son appartement dont la vue donnait sur un jardin agréable, son père, qui avait des projets ambitieux pour son établissement, attendait, pour la produire à la nouvelle cour, qu'elle se fût un peu consolidée et qu'il eût enfin obtenu ce poste éminent, objet de ses intrigues, de ses démarches et de ses vœux.

Dona Olympia allait atteindre sa dix-huitième année. Nonchalante dans sa démarche comme une créole, elle dédaignait le luxe et la parure ; toujours vêtue avec une simplicité remarquable, on voyait rarement briller dans sa toilette ces bijoux éclatans qui semblent faire les délices des espagnoles et surtout de celles du nouveau Monde. Ce n'est pas que les diamans lui manquassent : son père, dans le temps de son opulence, l'avait comblée des plus riches présens en ce genre ; mais elle avait une aversion naturelle pour le faste et la gêne. Toujours drapée à l'antique, sans avoir jamais eu de modèle y on eût cru voir le corps de la Pallas de Velletri, surmonté de la tête de la plus jeune des filles de Niobé. Sa chevelure superbe, noire et naturellement bouclée, laissait entrevoir un front qui semblait tenir quelque chose d'une divinité ; on eût dit qu'elle connaissait le dangereux empire qu'exerçaient ses yeux sur ceux qui avaient le malheur de la regarder : car elle se tenait toujours comme ensevelie dans ses voiles de dentelle ou dans un magnifique cachemire de couleur sombre. On remarquait sur sa figure une sorte de pâleur naturelle, mais qui convenait si bien à la couleur de ses cheveux, à la finesse de sa peau et à la délicatesse de ses traits, qu'on eût regretté que des nuances plus vives eussent dérangé l'harmonie de cette tête enchanteresse ; ses sourcils bruns et arqués semblaient avoir été dessinés par l'amour même, pour donner à ses yeux cette expression tour à tour mélancolique et passionnée qui distinguait

particulièrement son regard ; ces yeux, qui répendaient par instant des torrens de lumière, étaient heureusement tempérés par de longs cils bruns, doubles et frisés qui semblaient en modérer les feux, en diviser les rayons. Comme presque toutes les créoles de Lima, elle se faisait encore remarquer par des extrémités mignonnes et gracieuses qui venaient compléter cet ensemble charmant d'une véritable beauté espagnole.

Peut-être Dona Olympia n'éblouissait pas au premier coup-d'œil, mais il était impossible de la fixer un seul instant sans se sentir doucement entraîné vers elle, comme par un irrésistible sentiment, dont la force s'accroissait à chaque minute avec une rapidité qui avait même quelque chose d'effrayant pour l'imagination. D'autant plus dangereuse qu'elle était vraiment sans art et sans coquetterie, elle semblait craindre de faire un mouvement qui eût ressemblé à de l'affectation, tant elle chérissait, par instinct, tout ce qui se rapprochait d'une belle nature ; telle était au physique la fille du comte d'Al....

Son caractère et son éducation offraient des nuances d'une originalité qui rendaient sa conversation extrêmement piquante. Habitée dans les colonies à faire constamment ses volontés, cette espèce de despotisme de l'enfance, qu'elle avait contracté chez des parens qui l'idolâtraient, ne l'avait pourtant pas rendue déraisonnable ; mais elle avait une aversion si naturelle pour tout ce qui, selon elle, touchait au ridicule qu'aucune considération au monde ne pouvait la décider à se prêter, même par complaisance, à faire ce que presque toutes ses compagnes faisaient par habitude ou par obéissance. C'est ainsi qu'elle secoua le joug d'une foule de petites pratiques qu'elle avait jugées puériles et superstitieuses. Elle disait aux dames de *Las Salessas* qu'elle pouvait mieux employer le tems de son éducation ; qu'elle ne voulait pas se faire religieuse. On eut recours à tous les moyens convenables pour l'assujétir aux règles de la maison ; peine inutile, elle ne fit toujours que sa volonté. Cependant elle avait tant d'agrément dans l'esprit et tant de bonté dans le cœur qu'on ne pouvait la haïr ; mais, quand elle s'était déterminée à ne pas faire une chose, son inflexibilité était surprenante. Elle ne s'était jamais fâchée de toutes les contrariétés qu'on lui avait quelquefois suscitées dans le cours de son séjour au monastère. Après avoir expliqué en riaut les raisons qui la portaient à désobéir, elle répétait

sans cesse ces paroles accablantes pour les supérieures de la maison : *Je vous pardonne, Mes dames, toutes les petites persécutions que vous me faites éprouver, parce que vous êtes persuadées que cest pour mon plus grand bien ; mais je suis convaincue, moi, du contraire.* Elle se soumettait gaîment à toutes les punitions qui lui étaient infligées ; mais on n'en obtenait pas davantage après ces épreuves. Enfin elle était parvenue, très-jeune encore, à ne se soumettre, dans le système de son éducation, qu'à ce qui pouvait lui être agréable. Ses parens d'ailleurs ayant soigneusement recommandé qu'on ne la tourmentât pas pour la rendre plus savante qu'elle ne voudrait le devenir.

Elle s'était adonnée à la peinture du paysage et faisait des gouaches charmantes, dont quelques-unes avaient même obtenu la faveur de l'exposition publique ; mais dès qu'elle crut s'apercevoir qu'elle ne pourrait plus faire de nouveaux progrès dans ce genre, elle se livra à la musique. Touchant du piano et pinçant de la guitare dans une sorte de perfection, elle faisait souvent au chœur le service d'organiste et s'accompagnait en chantant des motets avec une pureté rare. Son timbre enchanteur attirait une foule de jeunes gens aux offices ; mais elle ne se laissait jamais voir. On ne la connaissait que sous le nom de *la belle créole*. Les dames de *Las Salessas* la nommaient *l'Indépendante*, croyant quelquefois l'humilier ; mais elle persistait à prouver que ce nom ne lui était pas désagréable.

Dona Olympia n'aimait pas à parler parce qu'elle trouvait en général peu de ressources chez ses compagnes qui ne s'occupaient, pour la plupart, que de toilette ou de ce qu'on appelle caquetage de couvent. Les anecdotes scandaleuses de la ville, ou tout au moins malignes, dont on se repaissait avec délice dans ce brillant pensionnat, ne l'occupèrent jamais ; il lui fallait une conversation plus substantielle, plus nourrie et même savante pour l'intéresser. Les voyages, les découvertes, les grandes aventures, ou la peinture des plus fortes passions avaient seuls le droit de le faire. La lecture des romans, mais des bons seulement, lui était agréable : elle connaissait ce que l'Espagne, la France, l'Angleterre et l'Allemagne avaient produit de mieux en ce genre ; et son imagination, sans paraître exaltée, se ressentait pourtant un peu du délire attaché à ces compositions généralement légères, quelquefois profondes, souvent animées, mais dont les meilleures mêmes ne

sont pas exemptes de danger. Le monde lui paraissait un peu ridicule et grossier au près de ces descriptions brillantes où l'on ne trouvait que des hommes si intéressants, des femmes si parfaites. Elle s'était en quelque sorte créé un monde idéal dans lequel elle se plaisait à vivre, quoiqu'elle sût fort bien que ce n'était au fond qu'une agréable chimère ; ce qui lui faisait négliger trop souvent celui dans lequel elle était jetée depuis le moment où elle avait cessé, d'être enfant. Cette époque toujours critique de la nature s'était manifestée chez elle par une sorte de mélancolie dont elle ne pouvait deviner la cause, et qui lui rendait quelquefois insupportable la gaîté bruyante de ses compagnes ; c'était d'elle surtout que l'on pouvait dire :

« Et de ses dix-huit ans doucement tourmentée..... »

Telle était la situation morale où se trouvait Olympia, quand son père vint la retirer du couvent ; et ce fut au moment où l'on vit que j'ou allait se séparer de l'*Indépendante* que chacune de ses amies sentit la perte qu'elle allait faire. Les dames elles-mêmes la regrettèrent vivement, car la bonté, mais la bonté véritable, celle qui a sa source dans le cœur, avait toujours dominé dans ses paroles comme dans ses actions.

Son père fut enchanté de ses talents et de son caractère. Il fut le témoin des douces larmes qu'elle fit verser ; et sachant qu'elle était ennemie de tout ce qui avait l'air de la contrainte, il lui donna les rênes de sa maison, qui n'était pas considérable à la vérité, mais dont la surveillance était une sorte de récréation pour sa fille, qui se préparait doucement à jouer bientôt le rôle de maîtresse pour son propre compte, car l'intention de son père était de former une alliance avec la maison de B.... aussitôt que son rang dans le gouvernement lui donnerait le droit d'y prétendre.

Voici comment cette fille charmante s'était éprise de la passion la plus forte pour Charles :

Un jour que notre jeune capitaine et l'Abbé se trouvaient au théâtre de Péral, où jouait la troupe des Bouffes italiens, le hasard voulut qu'ils entrassent dans la loge qui se trouvait à côté de celle où étaient Olympia et son père. Enveloppée de ses voiles, comme à l'ordinaire, et s'étant placée tout-à-fait dans le fond, elle eut le double plaisir de voir, sans être remarquée. La jeunesse, la bonne mine, et je puis dire la beauté de Charles

la frappèrent : c'était en quelque sorte, au physique, l'idole qu'elle s'était souvent forgée dans sa vive imagination. C'est ainsi qu'elle désirait depuis long-tems trouver un ami, un époux ; seulement elle eût désiré le voir un peu plus âgé. Enchantée du ton de décence qui les distinguait l'un et l'autre dans leurs manières, ce qu'elle n'avait pas encore remarqué chez quelques autres officiers français qu'elle avait vus soit au spectacle, soit chez son père, elle fut bientôt atteinte de ce mal si doux, en même tems si cruel, et qui décide souvent du bonheur ou du malheur de l'existence. Elle le contemple avec délice, elle l'admire, sans oser en quelque sorte se permettre un mouvement, un souffle qui pourrait la trahir ; enfin elle s'enivre à longs traits de ce poison délicieux qui va faire dans son cœur les plus effrayans ravages. Charles enfin la séduit complètement.

Pauvre Charles ! séducteur sans le savoir, auteur innocent des peines les plus cruelles, des chagrins les plus amers, et de tourmens qu'il ne sera plus au pouvoir d'aucun autre de faire cesser ; combien tu es loin de te douter encore de l'impression profonde et vraiment terrible que tu viens de faire sur la femme la plus susceptible d'émotions fortes, et dans les sens de qui le plus léger sentiment d'amour doit bientôt dégénérer en une passion active, brâdaule, tyrannique, et qui va consumer ses beaux jours.

Elle rentre chez son père ; mais ce n'est déjà plus la même Olympia qui en était sortie il n'y avait encore que quelques heures : le son de sa voix, son regard, ses manières, tout est changé. Son père lui parle, elle ne l'entend pas ; les domestiques lui demandent ses ordres, elle ne répond que par des monosyllabes sans suite et sans objet. A table, elle fixe les lumières pendant des minutes entières, et semble prendre plaisir à les voir se consumer lentement, sans crainte d'être blessée de leur éclat. On lui sert de divers mets, elle les accepte tous et n'y touche pas. Son père paraît inquiet de ses distractions ; il l'interroge, mais en vain. Elle le regarde avec un sourire enchanteur, et l'on aperçoit que des larmes sont prêtes à s'échapper de ses beaux yeux. Enfin elle se retire dans son appartement ; elle s'assied dans une bergère ; elle y reste une heure entière sans changer de situation, Zaïde, jeune et belle esclave noire attachée à son service depuis l'enfance, et venue de Lima avec elle, l'avait suivie dans sa chambre, suivant sa coutume. Effrayée du morne silence dans lequel est plongée Dona Olympia, elle se

prosterne à ses pieds, les baigne de pleurs, et la supplie de lui expliquer ce qui la fait tant souffrir – Bonne maîtresse, ajoute-t-elle d'un ton pénétré, avez-vous jamais eu sujet de vous défier de Zaïde ?... ne suis-je plus votre esclave fidèle, l'amie de votre enfance, celle qui doit vivre, mourir auprès de vous, et pour vous s'il le faut ? A ces accens déchirans, Olympia revient à elle, relève Zaïde avec transport, la serre contre son cœur, et lui dit, avec un rire convulsif : que tu es heureuse ! tu peux répandre des larmes, toi ; moi !... moi, je ne le puis pas ! Oh ! Zaïde ! Zaïde ! presse-moi bien fort entre tes bras ! plus fort encore ! je sens que cela me soulage ! et, après un instant passé dans cette étreinte, elle renvoie, sans en dire davantage, cette esclave si sensible à sa peine, et qui se retire d'autant plus affligée qu'elle s' imagine avoir perdu la confiance de sa maîtresse.

Olympia reste seule. Son imagination de feu a franchi tous les espaces et deviné tous les maux, tous les orages qui vont l'assaillir ; elle prévoit les invincibles obstacles qui s'opposeront toujours à sa félicité ; elle ne se dissimule rien ; elle sent qu'un prodige seul peut la sauver. Le rang et le caractère de son père, son orgueil intraitable, sa haine contre les français, ses projets ambitieux qui lui sont trop connus, tout fait retentir dans son cœur ces foudroyantes paroles du destin : *Tu n'as rien à espérer !* Elle retombe dans l'accablement ! La fraîcheur de la nuit la rend à elle-même. –

Non ! s'écrie-t-elle douloureusement, je n'ai rien à espérer, je le sais ; mais je puis prétendre à le revoir encore ! Le revoir ! mais peut-être n'a-t-il fait que passer : semblable à un souffle du zéphir qui vous caresse un instant et s'évanouit, peut-être que demain un espace effrayant le séparera de moi pour toujours ! Quel est-il ? d'ailleurs, quel est son régiment ?... Son éducation, sa famille, ses mœurs mentent elles mon hommage ? Insensée que je suis ! son cœur... peut-être ne lui appartient plus !... Une autre...! ah ! qu'elle est heureuse !.... qu'il doit être aimable !... aimable...! ah ! mon père n'a que trop raison, depuis longtems les français ne le sont plus !... Qu'importe, je veux savoir ce qu'il est, d'où il vient, où il va, connaîtra ses projets, ses inclinations, ses désirs et son but !... C'est une illusion, sans doute, une folie, mais elle m'est chère, je ne veux pas m'en détacher ! elle m'aidera à soutenir le fardeau de la vie !.... Né peut-être dans une classe obscure, il ne possède d'autres talens que ceux de son état, bien tristes à

mes yeux à la vérité, et dont tous ces français sont si fiers.... Eh bien ! je sens que je l'aimerais encore ! Qu'il me serait doux de tempérer cette humeur sauvage, d'adoucir ce caractère altier, de lui inspirer le goût des arts, l'amour des sciences, et de le former pour mou cœur ! Nouveau Sargines, l'amour deviendrai son maître et son guide ; il sentirait bientôt tout le prix de mes soins ; il chérirait son institutrice ; il m'aimerait, comme on doit aimer ceux dont on tient le bonheur !

C'est dans ces perpétuelles agitations que cette jeune et belle américaine passe la nuit entière. Mais à peine le jour commence-t-il à paraître qu'elle appelle Zaïde et lui fait part, sous le sceau du plus profond mystère, de la passion qui la tourmente. – Que mon père, ajoute-t-elle, ignore à jamais cet amour insensé, comme-je veux le cacher moi-même à celui qui en est l'objet.... Cependant je veux le revoir, Zaïde ; il est possible que, dans le trouble de mon imagination, je lui aie prêté des charmes qui lui sont étrangers : l'illusion du lieu, les effets de la lumière, le charme de la musique ont peut-être concouru à augmenter mon trouble, à égarer ma raison. Qui sait, Zaïde, si je le trouverais le même en le voyant au jour ; si une impression défavorable ne viendrait pas remplacer...! Dieu ! Zaïde, si je pouvais le penser !... Non, chère amie, je ne voudrais pas le rencontrer.... je craindrais de détruire cette délicieuse erreur : je veux en perpétuer le souvenir dans mon cœur, comme on cherche à se rappeler sans cese es agréables songes qui ont flatté notre imagination.

Ma chère maîtresse, lui dit Zaïde, avec le ton du sentiment, vous êtes bien agitée ; allons prier le Ciel de venir à votre secours ; confions à la mère de notre Sauveur les chagrins qui vous dévorent ; implorons sa miséricorde, et faisons brûler un cierge de cire blanche, du poids d'une livre, devant son image divine. Vous continuerez cette offrande chaque jour, ô ma bonne maîtresse ! jusqu'à ce que vous sentiez renaître Le calme dans votre ame. Nous la priérons avec tant de ferveur, ajoute la bonne négresse, ayant les larmes aux yeux, que j'ose espérer qu'elle aura pitié de nous.

Comme un nuage rafraîchissant vient rauimer les forces de l'arabe égaré dans le vaste sein d'un désert brûlé par les feux, du tropique, le touchant et religieux conseil que vient de donner Zaïde à sa maîtresse semble soulager son cœur du poids terrible qui l'opprime, et ramener dans ses sens un calme

bienfaisant. Elle demande sa voiture et reste plongée dans un doux recueillement dont elle craint d'être distraite. Enveloppée dans une vaste cape de taffetas noir, et la tête recouverte de son capuchon, le jour commençant à peigne à paraître, elle se fait conduire à l'église où devra se dire la première messe. Le cocher la mène à Saint-Sébastien. Elle entre dans ce temple si richement orné avec un sentiment de dévotion qu'elle n'avait jamais éprouvé jusqu'alors. Surprise elle avance en tremblant jusqu'aux pieds de sa protectrice, sur laquelle elle n'ose élever ses humbles regards ; et se précipitant sur les marches de son autel, recouverte d'un magnifique tapis, appuyée sur la balustrade de marbre blanc qui sépare la chapelle de la nef, elle implore son assistance avec une ferveur dont elle ne se croyait plus capable. Tandis que, prosternée devant l'auguste image de la Vierge, elle lui demande les secours dont elle ne peut plus se passer, Zaïde va chercher à la sacristie le cierge qu'elle doit brûler en l'honneur de la mère du Christ ; elle l'allume, le place dans le consomptoire et vient se prosterner derrière sa maîtresse, sur les derniers degrés de l'autel,

Cependant le premier tintement d'une cloche d'airain pur annonce aux fidèles du dehors, qui ne peuvent profiter d'un autre moment pour assister à la messe, que le saint sacrifice va bientôt se renouveler. On voit entrer dans l'église quelques artisans, des ouvriers, des domestiques des deux sexes et une bande d'orphelins qui viennent chaque jour implorer la charité publique. Les cierges sont allumés dans une chapelle voisine du maître autel, un peu en avant de celle de la Vierge, de sorte que, sans changer de position, elle peut voir et entendre le prêtre qui devra officier. Tirée de la méditation profonde dans laquelle elle était ensevelie par le dernier appel de la cloche, elle lève lentement ses regards pour épier l'instant où commencera la sainte cérémonie ; mais la foudre vient de la frapper : elle tombe presque épanouie dans les bras de sa suivante. Charles avait causé, par sa présence, cette dangereuse révolution. Placé depuis quelques instans avec son ami Jules dans un des coins de la chapelle, il avait la figure tournée du côté d'Olympia, qui n'avait pu manquer de le voir en levant les yeux vers le prêtre.

Charles ignorait ce qui se passait à la chapelle de la Vierge. Zaïde épouvantée veut appeler du secours ; mais elle se sent retenue par sa

maîtresse elle-même, qui lui dit, d'une voix douce et émue : sois tranquille, chère Zaïde, je me sens beaucoup mieux. En effet le premier coup supporté sans avoir perdu connaissance, la crise ne pouvait être dangereuse, ni de longue durée. Elle était si loin de s'attendre à rencontrer dans ce lieu, et à cette heure, celui qui l'avait occupée toute la nuit, qu'elle ne put résister à l'effet de la surprise ; mais enfin elle se remit peu à peu, et la plus douce émotion vint remplacer ce bouleversement général de toutes ses facultés. Combien la place qu'elle a choisie lui devient précieuse ! elle peut savourer à son aise le doux plaisir de contempler celui qu'elle aime, et, cachée par un des angles de la chapelle, elle ne craint pas d'être découverte. Elle satisfait tout à la fois cet impérieux besoin de son cœur et celui de sa curiosité. Elle a vu souvent des français dans les églises de Madrid, mais ils paraissaient tous mus par un autre motif que celui de la prière : les uns examinaient les magnifiques tableaux qui décorent les temples espagnols ; les autres ne paraissaient jaloux que de passer en revue, avec assez peu de ménagement, les femmes que les devoirs de la religion appelaient aux pieds des autels. Nos deux jeunes gens, au contraire, d'un air pieux et recueilli, semblent pénétrés de l'acte religieux auquel ils assistent : pas un seul moment de distraction, rien qui décèle l'indifférence et la curiosité ; ils prient véritablement ; on n'en peut douter à leur humble contenance. Un moment Charles relève vers le Ciel cette tête pure et noble et ses yeux bleus pleins de candeur ; il priait peut-être pour sa famille. Un rayon de soleil qui commençait à pénétrer à travers des vitraux de pourpre forme à l'instant, par son reflet, une espèce d'auréole sur son front plein de grâces ; Olympia sent un nouveau saisissement ; elle croit apercevoir la tête d'un ange regardant avec calme le séjour éternel, qu'il semble n'avoir quitté que pour quelques instans : jamais mortel ne lui parut si beau. Loin que cette seconde vue ait affaibli l'opinion qu'elle en avait conçue, elle découvre au contraire de nouveaux charmes dans sa tenue, son port et son maintien. C'est ainsi qu'elle enfonce sans pitié dans son cœur le trait funeste qui l'a percée. Enfin elle ne peut plus contenir le plaisir qu'elle éprouve : ce cœur, tout plein du sentiment qui le pénètre, a besoin de s'épancher ; c'est dans le sein de Zaïde qu'elle dépose la surabondance de l'admiration dont elle est enivrée. Sa houe confidente connaît enfin celui dont la seule présence a

suffi pour exciter des impressions si profondes : elle ne peut plus le perdre de vue un seul instant ; il lui paraît digne de la tendresse qu'on lui porte ; et tout en plaignant sa maîtresse des tournons qu'elle éprouve, elle ne peut s'empêcher d'applaudir à son choix.

Mais l'instant de la consécration s'approche ; une clochette argentine rappelle aux mortels le sacrifice de l'Homme-Dieu, pour racheter tous les hommes de la mort éternelle, et force l'impie même à témoigner du recueillement. Dona Olympia revient à elle-même et semble demander grâce au créateur de s'être trop abandonnée à la contemplation de son ouvrage ; elle écoute sans distraction la fin de la messe, et ne relève ses yeux vers son bien-aimé que lorsque le prêtre a tout-à-fait abandonné l'autel.

Elle épie toutes ses actions, tous ses mouvemens. Le monde peu à peu se retire. Charles et Jules sont toujours en prière. Tout-à-coup ce dernier quitte sa place et va compter le nombre d'orphelins qui, agenouillés devant la chapelle, attendent avec confiance l'aumône si précieuse qui va leur être distribuée. Jules retourne vers son ami qui tirant doucement sa bourse la remet entre ses mains ; il puise dedans une assez grande quantité de monnaie pour que chacun des orphelins ? au nombre d'une vingtaine, puisse recevoir la valeur d'un franc ; deux vieillards sont avec eux, Jules double les pièces pour chacun d'eux, et, restait à leur place, ils attendent pour sortir de l'église que leurs bienfaiteurs soient sortis : tel est l'ordre que leur renouvelle Jules chaque fois qu'il les assiste. Cette charité s'est faite avec un calme et une simplicité vraiment touchante et chrétienne. A peine Jules est-il de retour auprès de Charles, pour lui rendre sa bourse, que celui-ci, avec la plus grande précaution possible, pour n'être pas remarqué, s'échappe, comme s'il eût craint que la reconnaissance de ces infortunés ne vînt gêner le mérite de son action.

Olympia a tout vu, rien ne lui est échappé ; et quand Jules, qui croyait n'avoir d'autres témoins que ses pauvres d'habitude, s'occupait, avec le sentiment de charité qui le transporte, à remplir les intentions de Charles, une femme, un ange admirait, dans le silence et l'étonnement, cette pratique mystérieuse des antiques vertus de nos pères, et réformait dans son esprit les odieux préjugés contre la nation française, dont les espagnols, dans leur

injustice, l'avaient imbue depuis la guerre. Ce n'est plus cette jeune fille timide et prête à s'évanouir : ce dont elle a été le témoin a exalté son ame et la transporte d'admiration. Elle suit Charles de l'oeil, et, prenant le bras de Zaïde, après avoir salué et remercié l'image de sa protectrice, elle se met en devoir de sortir pour examiner de quel côté ce noble officier va tourner ses pas. Elle atteignait à peine le portail que Charles et son ami étaient déjà au bas des degrés. Des domestiques tenaient leurs chevaux. Charles pose à peine la main gauche sur le pommeau de la selle qu'il se trouve à cheval, tant il a sauté avec grâce et légèreté ; Jules a recours aux étrières pour monter sur le sien : ils partent comme l'éclair, sans penser même à détourner la tête.

Olympia émue, ravie de tout ce qu'elle a vu, les suit de l'œil pendant quelques instans ; ils disparaissent, et elle revient lentement regagner sa voiture, plongée dans de nouvelles méditations, mais qui n'ont plus rien que de doux pour son cœur.

Elle rentre chez son père.

## CHAPITRE XVI.

### *Première Campagne. – Suite du précédent Chapitre. – Confidences.*

Vous le voyez, ma bonne maîtresse, dit Zaïde à Dona Olympia, la Sainte-Vierge nous a secourues ; déjà vous n'êtes plus aussi accablée de votre situation que vous l'étiez hier soir. Continuons nos prières et notre offrande, et je suis assurée que vous obtiendrez bientôt la fin de toutes vos peines. La belle créole ne put s'empêcher de sourire aux observations de sa suivante : elle était éloignée de toute superstition, et elle demeurait bien convaincue que le cierge de cire blanche n'avait concouru en aucune manière à la rencontre fortuite de Charles. Si elle eût osé murmurer contre les vues de la Providence, loin de considérer cet incident comme une faveur du Ciel, elle aurait pu l'envisager comme le présage de nouveaux chagrins. En. effet, tout ce qu'elle a vu et ressenti, au lieu de l'éteindre n'a fait qu'alimenter encore cette flamme impétueuse qui la consume. Elle se sent plus tranquille, parce qu'elle a retrouvé celui qu'elle avait craint de perdre pour toujours ;

parce que sa personne et ses actions n'ont fait que confirmer la haute opinion qu'elle en avait conçue, et que son amour-propre est aussi satisfait de cette découverte que sa passion même. Mais dans quel abîme de réflexions ces nouveaux détails ne vont-ils pas la plonger ! Quel est cet étonnant jeune homme qui témoigne tant de respect pour la religion dans un état où ses camarades, pour la plupart, affichent l'impiété, ou tout au moins l'indifférence ? Ces aumônes faites avec tant de simplicité, ces chevaux si fins et si richement couverts, ces domestiques si bien vêtus et si attentionnés.... ? Se serait-elle trompée dans ses conjectures ? Celui qu'elle croyait d'une naissance obscure appartiendrait-il à l'une de ces familles privilégiées ? ne viendrait-il à l'armée que pour faire ses premières armes et acquérir un droit apparent à un grade supérieur ? Son imagination de feu se représente déjà le jeune officier comme étant d'un rang élevé, et son existence politique fixée à l'avance par l'ambition de sa famille. Si les espagnols détestent les français, se dit-elle à elle-même, ceux-ci les paient bien de réciprocité ; et plus ce jeune homme tient à des parens distingués, plus les préjugés nationaux et l'orgueil des prétentions seront difficiles à vaincre. Étrange passion que celle de l'amour ! elle jette ceux qu'elle subjugué dans de perpétuelles alternatives de bonheur ou de désespoir ! Dona Olympia désirerait maintenant que son amant idéal appartînt à cette classe intermédiaire, susceptible de sentir le prix de l'élévation et des généreux procédés. Dans son caractère naturel de fierté espagnole, elle voudrait offrir, donner, prodiguer, et ne rien recevoir. Mais tandis qu'elle est en proie à des inquiétudes nouvelles, Charles est là présent à sa pensée, avec sa jeunesse, son innocence, ses vertus et ses charmes. Qu'il soit le fils d'un pâtre ou d'un prince, ce n'en est pas moins le plus beau garçon de l'armée, le jeune homme le plus accompli, l'officier le plus parfait ; car l'amour n'y regarde pas de si près : il a bientôt fait des monstres ou des héros ; il refuse ou prodigue tour à tour les vertus ou les vices, au gré de ses vagues désirs et de ses folles espérances. Pauvre Olympia ! de combien de tourmens son jeune cœur est affligé ! Cependant, aussitôt que sa passion reprend un cours réglé, qu'elle lui rend la faculté de combiner des idées, de les suivre, elle poursuit le projet commencé de découvrir toutes les circonstances relatives à ce jeune homme, de savoir enfin qui il est. Avec de

l'or, dans une capitale comme Madrid, rien ne manque de ce qui peut servir une grande passion. Elle emploie tous les secours, les amis de son père, des moines qui fréquentent la maison, des ouvriers, des valets, des mendiants même sont mis en mouvement pour servir, sans s'en douter, la passion qui la domine. Comme un chef de parti, elle a l'oeil ouvert sur toutes les démarches, sur tous les rapports, sur toutes les découvertes : elle seule tient dans ses mains le fil de la conspiration d'amour qui aboutit à son cœur. Maîtresse de son secret, car Zaïde recevrait plutôt la mort que de la trahir, elle fait concourir au même but une foule d'individus qui n'ont entre eux ni liaisons ni rapports. Elle apprend enfin tout ce qu'il est possible de recueillir sur cet intéressant étranger, si peu connu dans l'armée française ; elle sait la maison qu'il habite, le rôle que joue auprès de sa personne l'abbé Jules, son plus intime ami ; elle a appris qu'il appartenait à des parents honnêtes et aisés, qu'il fréquente depuis plus de deux mois, à la même heure, l'église de Saint-Sébastien, où il répand chaque matin les mêmes bienfaits ; que les jours où il ne peut assister aux offices divins ne sont pas perdus pour les pauvres, et que Jules leur tient compte de l'absence, et les solde avec la régularité qu'on observerait envers des ouvriers employés aux travaux les plus pénibles. Elle sait aussi que les pauvres sont prévenus que leurs bienfaiteurs devront bientôt quitter Madrid. Pauvre Olympia ! Elle aurait pu, à l'aide de Dona Inès, pénétrer dans l'asile même de son idole ; mais un obstacle invincible, imprévu, s'y oppose. Don Romualdo a été l'un des juges de son père au conseil suprême de Castille : tout ce qui, selon ses idées a concouru à sa ruine, à sa perte, est rangé parmi ses ennemis. Cependant Dona Inès a été quelque temps pensionnaire au couvent de *Las Salessas* ; elle y a connu Dona Olympia. Cette dernière est sur le point de l'attirer chez elle pour apprendre de sa bouche de nouvelles particularités sur celui qu'elle adore. Ce qu'elle brûle de savoir surtout, c'est la situation de son cœur. A-t-il une amie ? Hélas ! celle qui doit faire le charme de son existence est peut-être en France ! peut-être qu'une alliance projetée va confondre ses espérances ! Au surplus, quand il serait libre et dégagé de tout lien étranger, qui peut la convaincre qu'elle aura le bonheur de lui plaire ! Pour la première fois de sa vie Dona Olympia se regarde dans une glace avec la crainte de ne plus s'y voir jolie ! En effet, elle se trouve pâle,

abattue, fatiguée ; elle est mécontente de cette figure angélique, qui n'a jamais été plus intéressante que depuis qu'un peu d'abattement est venu modérer l'éclat éblouissant de ses yeux !

Qu'elle est donc puissante et impétueuse cette passion cruelle, quand elle s'empare d'un cœur naturellement ardent ! elle se plaît à bouleverser toutes les facultés, à dénaturer tous les principes. Elle donne de l'adresse à la plus simple, du courage au plus timide, et change aussi souvent le courage en timidité. Dona Olympia est parvenue à cacher à tous les yeux sa passion, dont elle n'a confié le secret qu'à Zaïde. Depuis un mois, elle y voit son amant tous les jours ; elle le suit aux églises, aux promenades, aux spectacles, à ses travaux ; elle est instruite de toutes ses démarches, et cette vue seule la soutient et lui fait supporter l'horrible supplice d'aimer, et d'aimer seule. Semblable à ces malheureux qui, sur le bord de leur tombe, sont ranimés quelques instans par des breuvages fortifiants, mais qui ne tarderont pas à les laisser en proie à une extrême faiblesse, la vue de son amant lui donne chaque jour la force d'attendre le lendemain. Mais cette consolation si chère, ce précieux adoucissement à ses maux peuvent lui être ravis d'une minute à l'autre. Que deviendra-t-elle alors ? Comment lui faire connaître....? l'aborder.... lui parler ?... Il faudra donc que son secret s'échappe !... et cet avenir effrayant semble détruire à l'avance tout son bonheur ! Ah ! s'écrie-t-elle, prolongeons mon erreur ! contentons-nous de l'adorer en secret ! et si je dois mourir un jour de l'avoir perdu, descendons au tombeau comme une victime résignée de l'amour le plus tendre qui ait jamais pénétré le cœur d'une femme sensible. Telle était l'histoire de la passion de Dona Olympia.

Cependant M. Marsais venait d'envoyer à Madrid M. Dufresne, son neveu, lieutenant dans la cinquième compagnie de son régiment. Il accompagnait un convoi de blessés et de malades que, l'on évacuait sur l'hôpital général de cette ville. Ayant été-lui-même foulé sous les pieds des chevaux dans une charge de cavalerie, où il avait été renversé, il se sentait des douleurs intérieures qui avaient décidé les chirurgiens à lui ordonner un mois de repos au dépôt de son régiment.

M. Marsais mandait à M. Duvernoy que le maréchal duc de B...., sous les ordres de qui il se trouvait placé, se disposait à passer incessamment le

Tage, pour aller à la rencontre de l'ennemi ; qu'il lui ordonnait en conséquence de venir le rejoindre dans quinze jours à Talavera de la Reyna avec tous les hommes disponibles du dépôt, lequel resterait, après son départ, sous le commandement de son neveu. Le chef d'escadron s'empressa de communiquer ces ordres à ses amis ; car c'est ainsi qu'il nommait Charles, et Jules. Le premier tressaillit de joie à cette nouvelle, et le second frémit involontairement d'effroi, en pensant qu'il allait quitter, pour toujours peut-être, cette élève charmante qui avait allumé dans son cœur le feu sacré du premier amour ; car il n'avait pu se dissimuler bien longtemps le nouveau sentiment qui l'animait. Mais avant de faire connaître la véritable situation de Jules et de Dona Inès, il est indispensable d'esquisser le caractère du nouveau personnage qui vient d'arriver de l'armée.

M. Dufresne, fils d'une sœur du colonel, était un homme de vingt-huit ans, dont l'éducation avait été entreprise, mais complètement manquée. Il avait étudié un peu de tout, sans avoir jamais rien approfondi. Doué de beaucoup d'esprit naturel, il cachait avec un certain art son ignorance, et savait donner de l'intérêt à la conversation la plus aride par le sel de ses bons mots, l'originalité et le piquant de ses réflexions. Doué d'un caractère extrêmement flexible et léger, il n'attachait aucune importance aux choses les plus sérieuses ; il répondait à tout par des plaisanteries quelquefois assez heureuses, et ne s'était jamais affligé de rien. Cette espèce de philosophie lui paraissait naturelle. Se permettant des folies qui eussent attiré souvent à d'autres des chagrins cuisans, il savait se tirer d'affaires par des calembourgs, des chansons, ou des folies plus fortes encore. On l'appelait le lieutenant *Sans-Souci*. D'une gaîté imperturbable, il avait le talent assez plaçant de contrefaire tous les originaux qui s'offraient à sa vue. Il parlait déjà bien l'espagnol, et imitait le ton et le langage des différens états de la société. Il fallait qu'il eût reçu en naissant une mobilité d'organes bien surprenante pour saisir, avec autant de promptitude que de justesse, le ton, l'accent et les manières de ceux qu'il copiait. Il eût fait un excellent mime. Il n'aimait ni ne haïssait son état, dans lequel son oncle l'avait jeté presque à son insçu ; il le faisait machinalement, quoiqu'il fût naturellement brave ; mais il n'y mettait aucune importance, aucune ambition. Il y avait long-

tems que son oncle l'eût fait passer au grade du capitaine, si, pour le punir de son insouciance et de ses étourderies, il n'eût voulu le retenir quelque tems encore dans celui de lieutenant ; mais pourvu que Dufresne eût de l'argent pour s'amuser, tout lui devenait égal. L'économie lui était inconnue ; il prêtait sou argent, en empruntait, et le dépensait avec la même facilité. Il n'était pas riche de chez lui, et ne se soutenait un peu honorablement au corps que parce qu'il avait l'art d'arracher de tems à autre quelques sommes à son oncle, qui l'aimait, quoiqu'il eût souvent à s'en plaindre. Il avait donné des sobriquets à toute sa famille : il appelait M. Marsais, *mon oncle le sabreur*. Incapable d'une passion profonde, il traitait l'amour à la hussarde. Comme il était assez beau garçon, et surtout bien bâti, il ne manquait pas d'être assez favorablement accueilli par le sexe ; mais, sans choix et sans délicatesse, il passait facilement de la duchesse à la servante de cabaret, et remontait aussi aisément de cette dernière à la femme de cour, selon son caprice et le goût dumoment. Ayant habité quel que tems la ville de Madrid, il y était devenu le coryphée d'une foule de jolies grisettes, de qui il avait l'art de se faire adorer. Rien n'était aussi comique que sa manière d'être avec ces jeunes filles ; il excitait tour à tour les tempêtes, et ramenait à sa volonté le calme dans leur cœur. Son bonheur était de fomenteur leurs passions, et surtout celle de la jalousie ; il savait toujours les amener au dernier degré de la colère, et quand il s'apercevait que les résultats allaient devenir graves, alors il se hâtait d'apaiser la plus surieuse, en lui laissant entendre qu'elle était la préférée. Ayant à commandement le don des larmes, il les faisait pleurer ou rire quand il le voulait, et prenait un plaisir extrême à ces scènes vraiment dignes d'un tel caractère.

Tel était le neveu de M. le colonel Marsais, et le nouveau camarade de Charles. Il n'avait vu ce dernier que quelques instans à Valdemoro, le jour de sa réception au corps, et avait conservé le désir de faire avec lui une plus ample connaissance. Quelques jours après son arrivée, se sentant un peu remis de sa chute, il vint rendre visite à Charles, qui lui fit un excellent accueil : il lui offrit de suite sa table pour le tems qu'il resterait encore à Madrid. Dufresne accepta et s'empessa de le mettre au courant du caractère de tous les officiers du régiment. Il avait donné à chacun un nom significatif

qui désignait la partie saillante de son caractère : l'un s'appelait le *Sournois* ; un autre *Jean de Domfront* ; un troisième, qui faisait, disait-il, le cérémonieux et le pincé, se nommait *Mademoiselle Catau* ; un autre se nommait *Bucéphale*, parce que, disait-il, pour la forme et pour le fond, c'était un grand cheval de bataille ; un cinquième se nommait *En avant*, parce que, hors ce cri qu'il avait toujours dans la bouche un jour de bataille, où il se montrait eu effet vaillamment à la tête de sa compagnie, il n'était bon ni à rôtir ni à bouillir. Le reste, ajouta-t-il, ne vaut pas l'honneur d'être nommé : braves gens, si l'on veut, mais de vraies machines de cheval, faites et moulées pour se faire tuer en règle un jour de combat. Il donna sur le compte du régiment en général toutes les notions que pouvait désirer Charles, qu'il amusa beaucoup par un feu perpétuel et roulant de saillies plus piquantes les unes que les autres. Ses portraits étaient en apparence d'un naturel qui persuadait.

Nous avons eu, ajouta-t-il, quelques affaires assez drôlettes, depuis notre séparation, et j'ai eu le bonheur de m'en tirer avec les côtes un peu foulées. Je ne suis pas fâché de l'événement ; je commençais à m'ennuyer : cantonné dans des villages abandonnés, obligé de travailler tout le jour à nos fourrages et à nos vivres, il y a plus de deux mois que je n'avais, vu de minois féminin, quand je suis rentré à Madrid ; mais me voici pour quelque tems en cette ville, et j'espère bien me dédommager de toutes mes privations.

Jules aurait désiré que Charles ne se livrât pas si promptement à M. Dufresne, qui lui paraissait trop sans façon et d'une morale un peu relâchée ; ce n'est pas qu'il craignît que Charles se corrompît à l'armée : ses principes étaient trop sûrs ; d'ailleurs il était là pour le secourir en cas de danger. Mais le ton de cet officier n'était plus le leur, ses habitudes trop libres avaient quelque chose de gênant pour, des hommes habitués à respecter les convenances dans toutes les circonstances possibles. Mais que devint le pauvre Jules, lorsqu'il entendit notre Sans-Souci continuer de la sorte ?

Or ça, mes amis, vous ignorez peut-être les usages de l'armée ; je vais vous en donner quelques idées en passant, du moins en ce qui nous concerne, nous autres officiers du même corps. Il est de règle que les

partons cèdent aux arrivans leur logement, quand ce logement leur convient : or, comme je suis chez deux, jeunes époux qui forment un siècle et demi entre eux, qu'il n'y a que des domestiques mâles dans la maison, à l'exception d'une vieille servante noire et barbue comme une chèvre ; que votre logement est commode, riche et propre ; que j'ai déjà lorgné ici une soubrette qui n'est pas mal et une jeune maîtresse cent fois plus jolie encore, c'en est fait, je me suis décidé, et le jour de votre départ, j'abandonne mon vieux Philémon et sa Baucis, et je viens m'installer ici ; ce sera charmant !

Jules était sur les épines en attendant la réponse de Charles. Je ne vous cache pas, lui dit ce dernier, que nous avons l'intention de conserver ce logement, même après notre départ, s'il eût été possible, et de laisser ici une partie de nos effets et de nos équipages pour que l'on pût croire que nous l'occupions toujours. – Cela ne se peut pas, reprit Dufresne ; vous n'êtes pas au courant : chaque propriétaire est tenu d'aller faire à la municipalité sa déclaration du départ des officiers logés chez lui, sous peine d'amende, et d'emprisonnement en cas de récidive ; ainsi vous ne pourrez conserver ce logement. C'est donc une affaire convenue, je m'y installe le jour même où vous vous mettrez en route. Or ça, dites-moi maintenant comment vont vos petites affaires par ici ? Pas de doute que depuis long-temps tout cela ne marche de soi-même. Nous ne sommes pas gens nous autres à perdre le temps à cet égard ; mais, voyons, mettez-moi donc au courant ?... Ici Charles regarda Jules en éclatant de rire. Jules était rouge jusqu'aux yeux ; mais ni l'un ni l'autre ne firent de réponse. – Ah ! j'entends, j'entends, continue Dufresne, M. le capitaine est le tendre consolateur de la Señorita, et M. l'Abbé... – Monsieur, reprit Jules avec gravité, M. l'Abbé sait distinguer les personnes à qui il a affaire et respecter celles qui méritent le respect ; nous n'avons pas jugé, Charles et moi, que cette maison dût être traitée aussi cavalièrement que vous le pensez. – Ah ! qu'il est charmant, l'Abbé, avec son ton demi-sérieux, demi-ridicule ; n'auriez-vous pas la prétention de me faire accroire, Messieurs, que vous avez vécu ici comme de petits saints ! Allons, allons, faites ces contes à un autre ; au surplus, si cela était, il ne faudrait pas vous en vanter au régiment, car, en vérité, l'on vous accuserait d'avoir déshonoré le caractère français. – Plaisantez tant qu'il

vous plaira, reprit Charles ; mais, malgré la règle que vous nous citez, si nous eussions obtenu ici les faveurs que vous supposez, nous ne pensons, ni l'un ni l'autre, que nous dussions faire trophée de notre victoire. Si la publicité est un bonheur pour certaines personnes, le mystère est peut-être plus précieux encore pour d'autres : Jules et moi nous sommes de ces dernières ; mais la vérité est que nous ne pouvons, ni l'un ni l'autre, nous flatter de vieu de semblable dans cette maison, où règne la plus grande décence. – Sont-ils plaisans, avec leur décence ! Est-ce qu'il n'y en a pas partout de la décence ? est-ce que ce n'est pas pour satisfaire à ses lois que je vous prie de me mettre au courant de la maison, afin de prouver que l'on sait vivre, en me faisant succéder décemment aux bonnes grâces de ces dames, comme l'héritier présomptif d'une couronne succède tout doucement et sans secousse au trône de ses pères. – M. Dufresne, reprit Charles, nous ne partirons que dans quinze jours, et d'ici la nous avons le tems de causer de cette affaire. – Point du tout, Messieurs, je suis très-pressé de m'installer ici, et je ne veux pas que ce bienheureux logement soit la bonne fortune d'un autre. Je vous prierai donc de me présenter le plutôt possible au maître de céans, afin que je puisse en attendant lui rendre quelques visites et préparer les voies. Dites-moi d'abord, quel homme est-ce ? – Mais un homme assez difficile à connaître, car il paraît peu disposé à faire la société des français qui logent chez lui, répondit Charles. – Bon ! bon ! ils sont tous comme cela. Nous le mettrons à la raison : rosser vertement quelques valets, briser de colère quelques meubles précieux, menacer de jeter la maison par les fenêtres, et vous le verrez doux comme un agneau. – Jules souffrait horriblement de toutes ces réponses, et se promettait de si bien prendre, ses mesures que M Sans-Souci ne réussirait pas. – Tenez, Messieurs, ajouta Dufresne, vous êtes encore des novices, vous ne connaissez pas les espagnols ; j'ai fait au moins cent logemens, depuis mon entrée dans ce maudit pays, et je m'y suis pris par tous les bouts : j'ai fait le dévot, le pacifique, et j'ai fait le tapageur ; c'est toujours ce dernier parti qui m'a réussi. D'abord mettre les valets dans ses intérêts par quelques présens ou par des coups de cravache, pour s'informer du caractère des maîtres ; force bonbons dans ses poches pour les demoiselles, les suivantes et les enfans ; lancer des œillades passionnées à tout ce qui est

jeune, sans distinction d'état ; remettre un billet doux dès le premier jour à la fille ou à la nièce de la maison ; jurer éternellement après les vieux parens ou les maris incommodes, et je vous réponds que, dès le troisième jour, toutes les femmes de la maison sont dans vos intérêts, tandis que tous les fâcheux et les jaloux n'osent pas même regarder le seuil de votre porte. – Vous êtes expéditif, M. Dufresne, reprit Charles en riant. – Est-ce que ce peuple maussade n'est pas trop heureux que nous prenions la peine de le civiliser ? – Je ne doute pas, reprit Jules, qu'il ne vous ait en particulier de grandes obligations. – Ma foi, Messieurs, je ne connais de bon dans ce pays que le vin et les femmes ; car je ne donnerais pas une pipe de mon tabac pour l'espèce mâle ; et ce n'est pas quand je puis être tué d'un moment à l'autre que j'irai faire tant de façons pour me procurer quelque délassement. Avec mon argent j'ai du vin ; avec un peu d'adresse je me rends maître des cœurs, et le tems se passe. Revenons à vous, Messieurs : comme de preux chevaliers du tems du roi Artus, vous avez cru qu'il était de votre délicatesse de cacher vos succès et de sauver, par une discrétion à toute épreuve, l'honneur de vos belles. En vérité, mes chers camarades, c'est fort édifiant sans doute ; mais ces vertus-là ne sont plus de notre siècle ; vous ne connaissez pas comme moi toutes ces petites bégueules-là : elles en font jurer autant à tous les français qui sont logés chez elles, et elles rient sous cape de la bonhomie de quelques-uns. Quand vous aurez fait une campagne, Messieurs, vous saurez à quoi vous en tenir. En attendant, je prends acte du logement du Senor Don Romualdo, et je vous donne ma parole d'honneur qu'après votre départ, celui qui voudra en tâter viendra me le dire à l'oreille : jusque-là je respecte vos droits d'aïnesse dans cette maison.

Dufresne prit enfin congé de nos jeunes gens. A peine fut-il parti que Jules voulut adresser quelques reproches à son ami sur sa trop grande facilité à accueillir de nouveaux venus. – Que veux-tu, l'Abbé ? c'est un camarade, un compagnon des hasards que nous allons courir ; enfin c'est le neveu de mon colonel, et décemment je ne pouvais pas faire moins. – Mais nous allons l'avoir sur les épaules du matin au soir. – Eh bien ! Jules, il nous amusera. En sachant ce que je dois penser de son ton et de ses principes, j'aime assez sa gaîté. – Elle m'amuserait peut-être aussi, s'il ne

persistait à vouloir loger dans cette maison. – Que nous importe, au bout du compte ; Don Romualdo n'est pas tenu de le fréquenter. – Nou, Charles, nous ne devons pas souffrir que ces braves gens soient tourmentés, vexés, tyrannisés après notre départ : ce serait mal reconnaître leurs procédés à notre égard. – Mais, l'Abbé, puisque nous n'avons aucun moyen de l'empêcher de se fourrer dans cette maison..... – C'est ce que nous verrons, reprit Jules.

Charles était loin de se douter du véritable motif de cette chaleur que mettait l'Abbé à défendre les intérêts de Romualdo. Ce n'est pas que Jules fût un hypocrite : depuis qu'il était convaincu que ce qu'il ressentait pour Dona Inès était véritablement de l'amour, il sentait le besoin de s'épancher dans le cœur de son meilleur ami ; il aurait voulu lui confier son secret, lui demander des conseils, car, depuis long-tems, Charles est homme, sous le rapport de la raison ; il est si doux d'ailleurs de parler de ce qu'on aime ! Mais Jules, un homme de mœurs, un ami sage, l'ancien instituteur de Charles, ira-t-il, par l'aveu d'une faiblesse dont il s'était cru à l'abri pour toujours, échauffer l'imagination d'un jeune homme innocent encore, porter peut-être sur cette tendre fleur, qu'il a jusque-là cultivée avec tant de soin, le souffle brûlant et contagieux des passions ?... Non, non, plutôt fuir Charles, se séparer à jamais de lui, que de le rendre complice de sa honte par des aveux insensés, et de faire naître dans ce cœur pur et tranquille l'orage qui bouleverse le sien. Son parti est donc irrévocablement pris : Charles ignorera toujours son amour, son délire. D'ailleurs, il va quitter bientôt cette maison dangereuse où il a senti se développer en lui, et pour la première fois, ce sentiment inconnu dont il n'avait vu les effets dans les livres que comme les produits d'une imagination brillante et romanesque. Ah ! qu'il les trouve aujourd'hui froides et insipides ces descriptions poétiques, où des hommes ont cru pouvoir peindre une passion qui échappe à l'analyse, une passion qui, comme un nouveau Protée, fait éprouver autant d'émotions différentes qu'il y a d'individus qui l'éprouvent ; qui brûle, transporte les uns jusqu'à la fureur, tandis qu'elle plonge les autres dans la laugueur et les larmes. O femme ! femme ! s'écrie-t-il dans son transport, qui peut se flatter de décrire tes beautés, tes perfections, ton influence et les impressions profondes que tu fais sur nos âmes ? ton regard, ta démarche, le

son de ta voix, ton silence même, tout nous émeut, nous ravit et nous plonge dans l'extase. Qui n'a pas reconnu le pouvoir d'un joli pied, d'une main blanche et mignonne, d'une taille élégante ? Celui qui n'a pas frémi de plaisir au léger bruissement de la robe de sa bien-aimée, au toucher de ses cheveux, à la volupté de son regard, n'a pas connu l'amour ; non, il ne l'a jamais connu. Telles sont pourtant les émotions dangereuses qu'une jeune fille de seize ans a fait naître dans les sens d'un homme naturellement chaste, délicat et plein de raison. Il ne conçoit rien à cet enivrement : rapide comme le feu du ciel, une seule étincelle électrique a suffi pour le consumer !

Que Jules soit devenu éperduement amoureux de Dona Inès, il n'y a jusque-là rien que de conforme à la marche de la nature : il est dans la force de l'âge où cette passion exerce tout son empire, et rien ne devait le mettre plus à l'abri qu'un autre de ses effets terribles ; mais qu'un homme, qui a pu calculer dans son délire qu'il devait respecter l'innocence de Charles, n'ait pas appliqué les mêmes réflexions à l'innocence d'une jeune fille, sans expérience, que l'on confie presque en entier à sa probité ; que s'étant aperçu de l'abîme ouvert sous ses pas, il n'en ait pas été épouvanté et qu'il continue à folâtrer sur ses Lords avec la sécurité d'un aveugle qui se croit au milieu d'une prairie émaillée de fleurs, c'est le comble apparent de la contradiction, et c'est pourtant ce qui existe. O labyrinthe étrange que celui du cœur humain ! assemblage inouï de tous les contrastes ! gouffre de perpétuelles contradictions qui pourra jamais le sonder ? Critiques, moralistes, philosophes ! vous aurez beau vous récrier, voilà l'homme ! vous ne le peindrez jamais sans appeler à votre secours les vices et les vertus, ou vous mentirez aux autres, à votre conscience, à la nature. Et comment Jules n'aurait-il pas succombé sous le piège enchanteur qu'amour lui avait dressé. Sa jeune élève, précocement et malicieusement comme une espagnole, semble avoir pris pour devise : *inconséquence, légèreté, folie* ; à l'aide de ce caractère, elle cache l'ardente passion qui consume son jeune cœur. Personne ne la soupçonne, personne ne s'en défie : elle a habitué les valets, les argus, ses pareus mêmes à ne juger jamais que la pureté de ses intentions, et elle a l'art de paraître toujours pure. Elle est bonne, douce, caressante avec tout le monde, gaie à l'excès ; on est habitué à la voir aller,

venir, courir, dire et faire mille extravagances, sans que l'on se doute du but qu'elle s'est proposé. On la croit si loin encore de toute idée dangereuse que, dans là maison, l'on ne forme que èe vœu : *quand donc ne serait-elle plus enfant !* Jules est celui qu'elle subjugué avec le plus d'adresse : ses progrès dans sa familiarité ont été chaque jour si rapides, qu'en moins de deux mois l'Abbé est devenu entre ses mains une espèce de poupée qu'elle pare, coiffe, gronde, boude et embrasse, sans qu'il ait encore eu le tems de s'en défendre. Tantôt c'est un élégant chapeau qu'il est obligé de se laisser mettre sur la tête ; une autre fois on l'oblige à s'affubler de la récille ou du réseau qui a retenu jadis les cheveux du vieil oncle. Il lui a passé par la tête de lui faire porter un jour la saye et la mantille de la tante. On l'amène en triomphe dans le salon ; les vieux parens rient aux larmes et lui font des excuses ; enfin les folies vont si bien en croissant que la vieille surveillante qui l'accompagne sans cesse, fatiguée de la répétition des mêmes scènes, jette à peine les yeux sur elle et passe des heures entières à son balcon à bavarder avec ses semblables, tandis qu'on est occupé derrière elle d'un nouveau travestissement, c'est-à-dire d'une nouvelle extravagance. Mais tandis que Dona Inès s'amuse à placer sur la tête de Jules une coiffure andalouse, qui devra faire un effet charmant ou grotesque, elle se penche vers lui pour en nouer par derrière les cordons qui doivent l'y fixer. O révolution subite ! Pauvre Jules ! pouvais-tu prévoir ?.... Un sein palpitait d'amour, quoique rigoureusement recouvert d'une gaze transparente, vient s'appuyer sur ta bouche enflammée ; tes yeux se couvrent d'un nuage, ton haleine est arrêtée : deux secondes de plus et tu perds entièrement connaissance ! tu succombes sous l'excès de ton bonheur. Cependant le bonnet est attaché, le coup-d'œil de la malice a saisi rapidement tout le ravage qu'elle a occasionné ; on relève le menton de Jules pour mieux l'examiner, on va chercher un miroir ; il s'y voit pâle et défait ; mais bientôt l'incarnat le plus vif succède aux lis de son teint, ses yeux brillent de tout l'éclat du feu qui le dévore, et le plus doux baiser vient le payer de sa complaisance. Un autre jour, Dona Inès veut s'habiller en officier, elle emprunte les vêtemens de Jules, et bientôt elle les lui rapporte sans s'en être servie, parce qu'on lui a observé que c'est un jour de vigile ; mais toutes les poches sont bourrées de pastilles excellentes, renfermant des devises, en

espagnol, amoureuses et choisies. D'autres fois, la guitare à la main, elle vient essayer un nouveau pas devant les glaces de l'appartement de l'Abbé, où elle développe tout l'art et le manège de la coquette la plus consommée. Jules est ivre-fou d'amour ; mais il se trouve si heureux des bontés que l'on a pour lui qu'il n'ose se permettre de demander, ou se mettre en mesure d'obtenir davantage : il peut à peine supporter ce qu'il éprouve. Que deviendrait-il s'il ne savait s'arrêter ? Cependant l'étude de la langue française se continue toujours, tant bien que mal ; Inès griffonne beaucoup de papier, Jules corrige sans cesse, et, par un choix inconcevable des auteurs, tous les morceaux que l'on traduit, ou sacrés ou profanes, ressemblent toujours à des déclarations d'amour. L'Abbé ne sait plus à quoi s'en tenir. Est-ce un pur hasard ? ou Dona Inès explique-t-elle ingénieusement le sentiment qui la transporte ? Cette gaieté, cette folie, ces enfantillages, tout cela ne serait qu'une feinte pour couvrir aux yeux de sa famille, à ses propres yeux peut-être, la passion dont elle est tourmentée. Jules voudrait bien approfondir..... ; mais s'il allait, par des questions indiscretes, devenir un corrupteur !..... si vraiment Dona Inès est innocente, est-ce à lui à la retirer de cet état de béatitude qu'il ne connaît plus depuis son séjour dans cette maison ? Attendons tout du tems, se dit-il ; mais la lettre de M. Marsais est arrivée : Jules annonce à la famille, pendant l'absence d'Inès, qu'il va partir sous quinze jours avec son ami. Son cœur est si ému, sa respiration si gênée et ses yeux sont tellement remplis de larmes qu'il lui reste à peine la faculté de sortir pour cacher son trouble. C'est après cette circonstance qu'il a reçu la visite de Dufresne.

Cependant tandis que Don Romualdo et son épouse se livrent au chagrin que leur fait éprouver le départ de leurs hôtes, ce qui va les livrer aux chances de nouveaux billets de logement, et qu'ils se préparent à annoncer cette fâcheuse nouvelle à Dona Inès dont les études de la langue française vont se trouver interrompues, retournons vers Dona Olympia, cette intéressante créole que nous avons laissée livrée à tous les combats de l'amour, de l'honneur et du devoir.

Ses agens lui ont appris que Charles n'a plus que quinze jours à rester à Madrid. Toute sa sécurité s'est évanouie. Elle est retombée en proie à toutes les alarmes, à toutes les angoisses qui l'avaient accablée. Il va partir, et il

ignore qu'il laisse dans cette ville une victime de son amour pour lui, une femme qui, si elle eût été payée de retour, eût peut-être tout sacrifié pour le suivre ! Quels horribles combats elle est obligée de soutenir pour triompher de sa passion ! cependant elle se souvient aussi qu'elle est espagnole, que les français sont les cruels ennemis de sa patrie. Le caractère national est sur le point de dominer, mais un incident imprévu, la rend toute entière à son amour.

La beauté, les grâces et l'esprit de Dona Olympia commençaient à faire du bruit dans la société, ils pénétraient jusqu'à la cour. Cette ombre de monarque qui ne s'occupait que de voluptés, entouré de ses plats courtisans, entendait faire chaque jour l'éloge de cette jeune américaine. Fatigué des éternelles répétitions qui bourdonnent à ses oreilles, il se réveille, un instant de l'état léthargique où les excès en tout genre le tiennent presque toujours plongé ; il témoigne à ses complaisans le désir de la voir ; mais comme ce n'est pas là une grisette que l'on fait avertir par un valet ; qu'il faut avec la fille du comte d'Al.... d'autres ménagemens et des moyens plus compliqués, on tient une espèce de conseil sur la manière de faire tomber adroitement cette nouvelle proie dans les filets du prince.

Un bal masqué et public doit avoir lieu le lendemain au théâtre italien ; mais le prix excessif du billet d'entrée ne permettant qu'à une société choisie d'y prendre part, on est sûr à l'avance d'en écarter la cohue. Il s'agit d'engager le comte d'Al.... à y conduire sa fille sans qu'il se doute que le Roi, à la faveur d'un déguisement, viendra la lutiner, examiner l'impression qu'elle pourra lui faire, et poursuivre ou abandonner cette nouvelle conquête, suivant que ses sens appesantis en auront été plus ou moins excités. Cette démarche n'est qu'une première épreuve. On saura bien adroitement, par le moyen de son père, l'engager à se démasquer. Si la jeune personne plaît, si l'imagination du prince s'exalte, si elle lui agréé, le père est ambitieux, la fille doit être coquette : on résiste rarement aux rois. La favorite en titre est absente depuis quelques jours, et pour quelque tems ; la circonstance est favorable ; tout est arrêté de cette manière, et les rôles sont distribués en conséquence pour procéder, sous le sceau du mystère, à ce commencement d'intrigue.

Dona Olympia, qui a perdu le repos, l'appétit, le sommeil, a formé, de son côté, le vœu secret d'entretenir Charles à son insu. Elle va le perdre pour toujours ! Elle a été sage et vertueuse ; c'est la dernière consolation qu'elle veut se procurer avant la consommation de l'épouvantable sacrifice qui doit l'en séparer à jamais. Peut-être ce nouvel acte ramènera-t-il le calme dans ses sens ! Vingt projets différents viennent se présenter à son imagination malade ; elle ne sait auquel s'arrêter, parce qu'ils la forcent presque tous à lui faire courir les risques de divulguer le secret de son cœur en mettant trop de personnes dans sa confidence. Enfin après avoir rêvé une partie de la nuit à ses desseins, elle s'arrête à l'exécution du suivant :

Il est cinq heures du matin ; elle fait prévenir Dona Inès qu'elle désire l'entretenir seule, à sept heures précises, dans l'allée des Délices : elle la prie de s'y rendre avec ses femmes dans sa voiture, et annonce qu'elle, de son côté, s'y rendra également dans la sienne avec Zaïde ; qu'elles auront l'air de se rencontrer par hasard ; qu'alors Dona Inès, à son invitation, viendra prendre place à ses côtés, tandis que Zaïde ira tenir compagnie à ses gens dans l'autre voiture ; qu'elles se promèneront ainsi jusqu'à ce qu'elle ait eu avec elle l'entretien qu'elle désire.

Dona Inès lui répond qu'elle a donné ses ordres et obtenu le consentement de ses parents pour cette promenade. A peine sept heures ont-elles sonné, qu'elle se rend aux Délices et y rencontre Dona Olympia. Toutes les circonstances indiquées par elle sont exactement suivies avec ce naturel que les femmes savent si bien imiter quand elles veulent tromper. Elles sont enfin seules et libres dans la même voiture. Celle de Dona Inès suit derrière.

« Après-les premières effusions et les témoignages réciproques du plaisir de se revoir, Dona Olympia prend un ton solennel, et lui dit qu'une jeune pensionnaire de *Las Salessas*, entrée au couvent depuis son départ, créole comme elle, et son amie, éprise de la plus tendre passion pour le jeune capitaine de cavalerie logé chez son oncle, est en proie à la plus vive douleur depuis qu'on l'a informée que cet officier devait incessamment quitter Madrid pour rejoindre l'armée française ; que, prête à succomber à ses chagrins, elle lui a témoigné que le seul vœu qu'elle pût former encore, pour adoucir ses tourmens, était celui d'entretenir ce jeune étranger sans en

être connue ; qu'une circonstance favorable, et peut-être unique, se présentait, dans l'occasion du bal masqué que l'on devait donner ce jour même ; qu'il s'agissait de déterminer adroitement les deux amis à s'y tendre ; que sa jeune amie, qui devait venir passer la journée chez elle, irait au bal sous un déguisement choisi, et ne craindrait pas d'accoster, à sa faveur, l'objet de toutes ses pensées. J'ignore, ajouta-t-elle, si, depuis notre séparation du couvent, ma chère Inès a su conserver la liberté de son cœur ; car, dans ce cas, elle sera peu pénétrée de l'importance du service que je lui demande, au nom de mon amie ; mais s'il était possible qu'elle eût connu un seul moment le doux plaisir d'aimer, je ne doute plus de son empressement à secourir une infortunée vraiment digne de pitié, qui, je le crains bien, ne guérira jamais de la blessure qu'elle a reçue.

Chère Olympia, lui répondit, avec le ton de la vérité et du sentiment, Dona Inès, si le son de votre voix, l'altération de vos traits, le tremblement universel de votre corps, et la nature de votre démarche, ne m'indiquaient pas d'une manière positive que l'amie pour laquelle vous vous intéressez n'a jamais cessé d'avoir la première place dans mon cœur, je ne vous pardonnerais jamais un mystère qui devient une injure pour le mien. (A ces mots une pâleur subite s'empara de la jeune américaine, et, comme si sa langue eût été frappée de paralysie, elle ne put articuler une seule parole.)

Depuis une année, chère amie, continua Inès vous avez cessé de me voir, parce que vous m'avez jugée légère, inconséquente, peu capable de connaître l'amitié et de garder un secret. Vous m'avez mise au rang de la plupart de nos anciennes compagnes, et je conçois que vous-ayez partagé une erreur qui est celle de tous ceux qui me connaissent et de ma famille même, mais je devais espérer que Dona Olympia avec son jugement, son caractère observateur et la sagacité qui la distingue, aurait su me deviner et me demander compte de mes motifs. Le hasard ou plutôt le besoin nous rassemble, et quoique la violence d'une passion ait été le véritable moteur de votre démarche, plutôt qu'un retour sur le faux jugement que vous aviez porté de moi, je n'en vais pas moins vous expliquer les causes de ma conduite avec toute la franchise de la tendre amitié que je vous ai toujours conservée.

Vous connaissez le sort des femmes espagnoles, espèce de divinités : tant qu'elles sont jeunes, libres, jolies ou fortunées, les hommes se prosternent à leurs pieds et leur prodiguent cet encens qui les enivre et les séduit presque toujours ; ont-elles été subjuguées et enchaînées sous les lois de l'hymen, que, jeunes encore, elles se soient confinées au sein de leur maison, surveillées avec une affreuse tyrannie et abandonnées par des ingrats habitués toute leur vie à porter leur hommage aux pieds de nouvelles conquêtes. L'autorité maritale, ou plutôt le despotisme d'un chef de famille ne fait plus de l'âge mûr et de la vieillesse qu'une longue et pesante chaîne qui a souvent fait désirer la mort à celles qui en étaient accablées. Ma mère fut une de ces victimes. J'étais enfant encore, lorsque je la perdis ; mais ses dernières paroles n'en restèrent pas moins gravées au fond de mon cœur : « Chère enfant, me dit-elle, si tu peux conserver ta liberté toute ta vie, fais-le, tu ne t'en repentiras jamais. Si tu es contrainte à te marier, souviens-toi que les espagnols sont amans galans et passionnés, mais en général mauvais maris. Épouse, si tu le peux, le fils d'un étranger, de quelque nation qu'il soit ; mais donne toujours la préférence aux français : c'est dans leur pays que l'on rencontre encore le plus d'heureux ménages. »

Tels furent les derniers conseils que me donna cette mère infortunée. Les circonstances de la guerre ayant rendu cette nation odieuse à la nôtre, j'ai senti de bonne heure qu'une pénible surveillance et de rigoureux préjugés s'opposeraient toujours à une liaison si intime. Obligée de ménager des parens excellens, dont j'attends mon bien-être, et les amis de la maison, qui ont de l'influence sur eux, j'ai cru devoir m'affubler de la tunique de Momus pour conserver, à travers cette révolution affreuse qui menace de bouleverser notre beau pays, ma liberté, ce bien chéri que j'apprécie plus encore que la fortune. Cependant cette espèce d'acharnement avec lequel on poursuit les français, loin de me les rendre odieux m'a inspiré un vif intérêt à leur sort. J'ai toujours examiné avec soin et fait épier tous ceux qui ont été envoyés chez mon oncle. Jusqu'à ce jour j'en ai peu trouvé, j'en conviens, qui fussent dignes d'intérêt. C'est peut-être parce que les armées ne se composent pas toujours de ce qu'on appelle l'élite d'une nation. Cependant ce caractère de l'ancien officier français, dont le souvenir s'était si honorablement conservé dans cette ville, je ne l'ai plus trouvé tel qu'on me

l'avait dépeint ; et soit que la révolution de France ait bien changé ses habitants, soit que l'on ait exagéré le passé, je n'y retrouve presque rien de ce ton, de ces manières, de cette galanterie et de cette loyauté qui, dit-on, les distinguaient, outre leur extrême bravoure. Ils sont toujours braver sans doute, et leurs succès le prouvent ; mais je les trouve impôlis, souvent grossiers, quelquefois injustes, exigeants, colères, et toujours dédaigneux ; ils sont aussi passablement ignorans, mais par un bonheur inoui, inespéré, comme si les deux officiers que nous logeons depuis près de trois mois avaient été envoyés pour me faire revenir de mes préjugés contre les français, et me réconcilier avec cette nation étonnante sous tant de rapports, je connais peu d'espagnols qui puissent leur être com parés en talens, en vertus, en grâces et en bonté. Ici, Dona Inès expliqua ce qu'était Jules, sa conduite, ses connaissances, son dévouement, et le peignit enfin tel que nous le connaissons, mais surtout tel que son cœur l'avait jugé. Dona Olympia écoutait son amie dans le silence de l'admiration.

Tel est celui qui a peut- être décidé du destin de ma vie, car je ne crains pas de vous l'avouer, chère amie, je l'aime ; et plût au ciel que je pusse un jour mettre ma fortune entre ses mains ! Moins grand, moins beau, moins riche sans doute que son ami *Don Carlos*..., (A ce nom Olympia sentit un frissonnement involontaire et serra fortement la main d'Inès.) je le préfère parce qu'il me convient mieux. D'une figure charmante, d'une propreté recherchée, ayant un ton excellent, des goûts simples, de grandes connaissances, d'une bonté inaltérable et qui ne craint aucune épreuve ! J'aime mieux aussi un homme de son âge qu'un trop jeune homme. Il y a de notre part un sentiment de confiance chez l'homme fait, dans lequel nous aimons à nous reposer ! Oh ! si j'osais parler, m'expliquer, lui dire....? – Eh quoi ! dit Olympia, il ignore encore...? Pas positivement, reprit Inès, mais il n'a pas de certitude... Fille étonnante, dit l'amante de Charles, combien, je suis humiliée de ne vous avoir pas mieux connue, mieux appréciée ! Et se jetant dans ses bras d'un ton suppliant : chère Inès, lui dit-elle, les yeux humides de larmes, me pardonneras-tu, me rendras-tu ton ancienne amitié ? – Puisque je retrouve mon Olympia, tout, oui tout est oublié. Ah ! chère amie, ajouta-t-elle après l'avoir vivement embrassée, combien tes dédains ont fait couler mes larmes ! je sentais que j'étais si bien faite pour

t'aimer ! moins injuste que toi, je t'ai toujours reconnue pour la meilleure, la plus vraie, la plus instruite et la plus belle de notre pensionnat ; je l'ai publié partout ; que ne pouvais-tu lire dans le fond de mon cœur !....

Mais les momens sont précieux. Pour me venger un peu de ton erreur, je ne t'ai occupée jusqu'à ce moment que de moi. C'en est assez, parlons de ce qui t'intéresse. Un nouveau serrement de main prouva à Doua Inès qu'elle avait fait vibrer la corde la plus délicate du cœur d'Olympia. J'ai fait l'éloge de *Don Julio* avec quelque complaisance, tu me pardonneras sans doute, je te parlais de l'idole de mon cœur. Don Carlos est son digne élève. Il a ses qualités, ses vertus, mais il a de plus que lui une sorte de caractère qui m'en a toujours imposé. Ne peut-être pour les grandes choses ? il a cette force d'ame qui porte à les accomplir ; mais sa vie est trop austère. La sévérité de ses principes et l'extrême régularité de sa conduite m'effraient. Je suis persuadée qu'il est bon, excellent, mais je le crois rigide et peu susceptible d'amabilité. Nous autres femmes en faisant cas de la vigueur morale, nous aimons pourtant qu'un homme se prête un peu à nos goûts enfantins, qu'il descende quelquefois de sa dignité, et qu'il veuille bien se trouver heureux de nous procurer des plaisirs. Don Carlos me paraît peu susceptible de se modifier ainsi. C'est Apollon couvert du casque de Mars, et quoique je l'aie trouvé fort beau, dès les premiers jours, j'ai été piquée de ce qu'il n'a pas su même s'apercevoir que je n'étais pas horrible<sup>3</sup>. Don Julio, sans témoigner de passion, se montra de suite sensible a ma vue, et je sentis chaque jour que je faisais des progrès dans son ame. Don Carlos au contraire se familiarisait tellement avec ma personne, que souvent, ne s'apercevant pas que j'étais en sa présence, il continuait ses détails militaires comme si lui, son ami et moi nous eussions été trois hussards ensemble.

Tu as donc une rivale terrible, chère amie ; (A ce mot Olympia, frémit de tout son corps.) et cette rivale, c'est la gloire. La jeune américaine parut respirer un peu après cette explication. Tu te crois bien sonlagée depuis que je t'ai fait connaître cette dangereuse ennemie ; eh bien ! ne t'y trompe pas, tendre amie, la gloire est une rivale que tu ne saurais trop redouter : elle est son idole, il ne respire que pour elle, et je crains qu'elle ne te cause un jour de vifs chagrins. Le portrait que venait de faire Doua Inès, tout sévère qu'il

paraissait, n'avait rien qui déplût à Dona Olympia. Si Charles eût eu six ou huit années de plus, Charles eût été pour elle l'homme le plus accompli du monde ; mais comme l'extrême jeunesse est un défaut qui trouve aisément grâce devant les femmes, la belle créole lui répliqua ainsi : chère Inès, tout n'annonce-t-il pas que nos amans n'ont jamais connu l'amour ? car c'était un point qu'Olympia était jalouse d'approfondir d'abord, tant elle craignait de rencontrer une rivale. Ici l'espiègle Inès entra dans des conjectures affirmatives et des confidences féminines, telles que le détail passerait à bon droit pour une longueur, si je ne me hâtais d'arriver à la conclusion. Dona Inès promit donc de décider ses bons parens à la conduire au bal, corvée pénible pour des gens de cet âge, et qui s'endormaient immédiatement après leur souper ; mais quand les femmes ne sont pas rivales, elles se servent toujours avec un zèle et une chaleur sans égale. Inès promit de faire savoir à son amie l'issue de ses démarches. Le moment de rentrer chacune chez soi étant venu, après s'être donné de nouvelles assurances d'une éternelle amitié, elles se séparèrent.

FIN DU TOME SECOND.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Campagnes de l'abbé Poulet,  
en Espagne, pendant les  
années 1809, 1810 et 1811,  
publiées, par J.-B. Picquenard...***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64622627>

**À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses

partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)

## Notes

1 Ancien Restaurateur renommé, de Paris.

2 Cet usage paraît être plus ancien et avoir été puisé dans quelques cérémonies religieuses des persans, des égyptiens, des juifs, etc.

3 Dona Inès se trompe, Charles l'avait mieux appréciée que Jules, dès son arrivée, ainsi qu'on l'a vu plus bas ; mais les femmes ne se contentent pas d'être appréciées en silence, il faut encore qu'elles connaissent l'impression qu'elles ont pu faire.

# Table des matières

1. Page de titre
2. CAMPAGNES DE L'ABBÉ POULET, EN ESPAGNE.
  1. CHAPITRE XII.
    1. Première Campagne. – Route de Valladolid à Madrid.
  2. CHAPITRE XIII.
    1. PREMIÈRE CAMPAGNE. Arrivée de Charles et de Jules à Madrid. – Réception de Charles à son régiment.
  3. CHAPITRE XIV.
    1. Première Campagne. – Séjour à Madrid.
    2. DES CONQUÉRANS.
  4. CHAPITRE XV.
    1. Première Campagne. – Suite du Séjour à Madrid. – Amours.
  5. CHAPITRE XVI.
    1. Première Campagne. – Suite du précédent Chapitre. – Confidences.
3. Notes
4. À propos de cette édition numérique